Numéro HOMME



51

BENICIO DEL TORO
Rencontre avec la superstar

MAX VERSTAPPEN
Champion sur tous les fronts

VOYAGE
Processions en Sardaigne

VASSILI SCHNEIDER
La passion du septième art

Héros

Hors-série printemps-été 2026
L 16592 - 51 H - F: 8,90 € - RD


LOUIS VUITTON
louisvuitton.com




Dior









Cartier

DAMSON IDRIS PAR ANNE COLLIER



PRADA.COM

PRADA







Photographie retouchée

Loro Piana



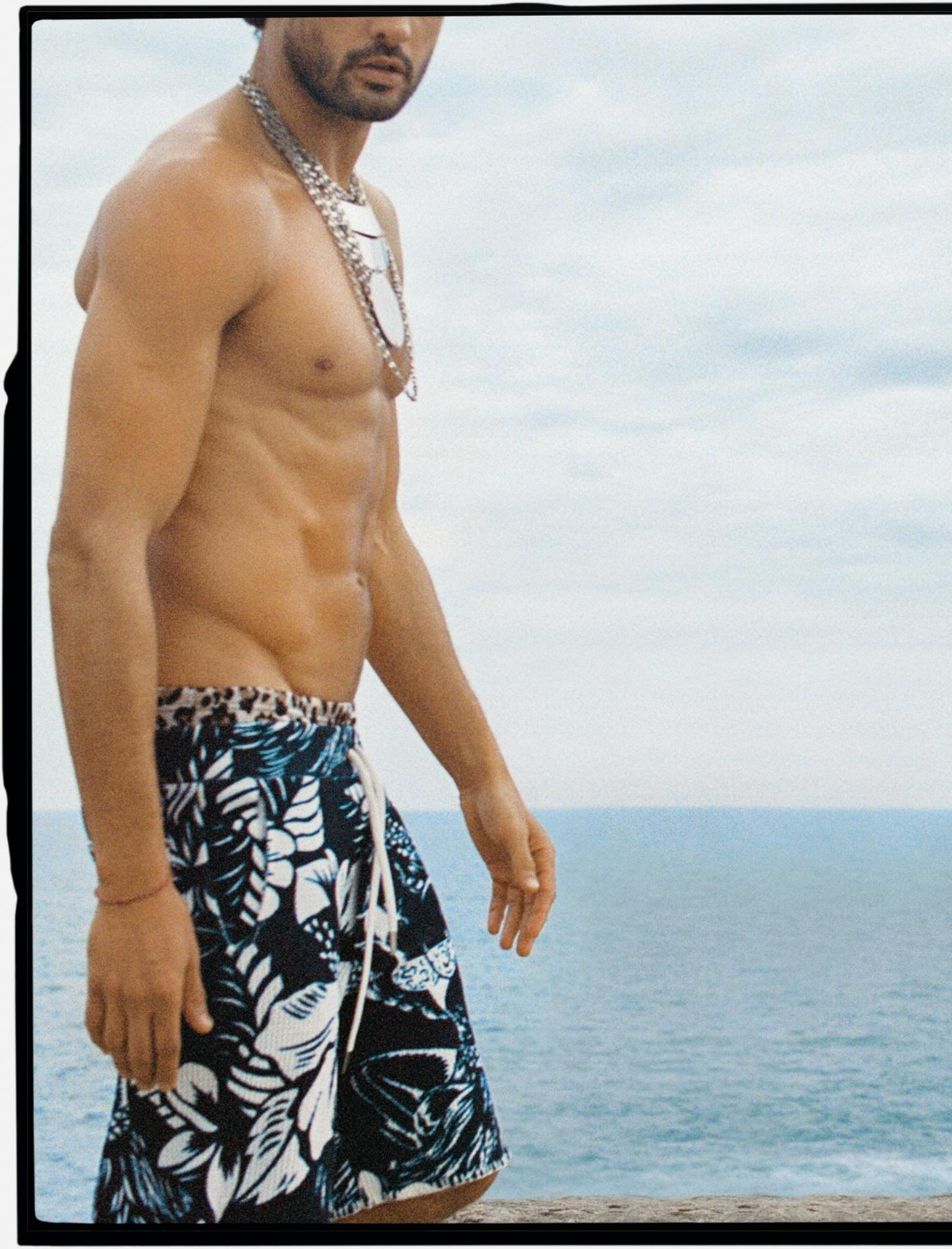


© 2026 The Andy Warhol Foundation / Licensed by ARS, NY.




GIORGIO ARMANI

DSQUARED2.COM



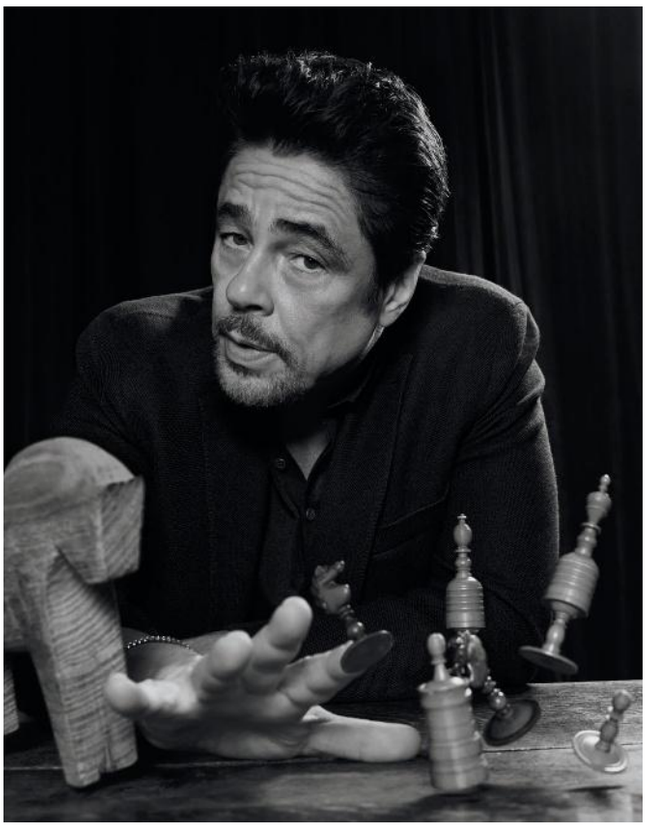
PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE

DSQUARED2




ART DIR: PAUL MARCIANO PH: GIORDANO NAGRO © GUESS?, INC. 2026
GUESS
GUESS.EU

SOMMAIRE



Photos de couverture

BENICIO DEL TORO photographié par Jacob Sutton, réalisation Julian Ganio

Veste en jersey de laine et coton, et polo en laine, **ZEGNA.** Bracelet “Clash de Cartier” en or jaune, **CARTIER.**

Coiffure et maquillage : Lucy Halperin avec les produits Dr Dennis Gross et Chanel Beauty chez The Wall Group. Directeur de la lumière : Samuel Stephenson. Set design : Andrew Tomlinson chez Streeters. Assistants photographe : Jamie Rowan et Chester King Lewis. Assistant réalisation : Hector J. Guzman. Numérique : David English. Postproduction : Emily Newman chez Partner Films. Retouche : INK. Production : Kimberly Arms, Star Santos Hannan et Katya Mukherjee chez Partner Films. Merci à la Royal Academy of Arts, Londres.

MAX VERSTAPPEN photographié par P.A Hüe de Fontenay, réalisation Jean Michel Clerc

Blouson en cuir nubuck, tee-shirt en jersey de coton et pantalon en drap de laine, **LOUIS VUITTON.** Montre “Monaco Split-Seconds Chronograph” customisée, **TAG HEUER.**

Coiffure et maquillage : Marie Lamia Bernad. Set design : Aymeric Arnould chez Open Space Paris. Assistants photographe : Loïck Junay et Thomas Drago. Assistant réalisation : Thibaud Romain. Numérique : Étienne Oliveau. Retouche : A. De Pedrini. Production : Open Space Paris.



31 ÉDITO. Par Philip Utz

GUEST LIST
32 Jacob Sutton et Pierre-Alban Hüe de Fontenay. Ils collaborent à *Numéro Homme.*

STYLE
36 À la bonne heure ! Par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc
38 Sur la route. Par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc
40 London Calling. Par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc
42 Nouvelle vision. Par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc
44 Septième ciel. Par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc

À LA UNE
46 Le talent à l’état brut. Par Olivier Joyard, portraits Jacob Sutton, réalisation Julian Ganio

Jacob Sutton – P.A Hüe de Fontenay.

Publicis EtNous



SOMMAIRE





HORLOGERIE
60 Contretemps. Par Bénédicte Burguet Journé, photos Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc

À LA UNE
66 Pole position. Par Olivier Joyard, portraits P.A Hüe de Fontenay, réalisation Jean Michel Clerc

SOCIÉTÉ
76 Rites et processions à Mamoiada. Par Delphine Roche, photo et portraits Pieter Hugo

PORTRAIT
92 Haute lignée. Par Olivier Joyard, portraits Anthony Arquier, réalisation Samuel François

ARCHITECTURE
102 Bâtir un monde meilleur. Par Grant Johnson, portraits Rasmus Weng Karlsen, réalisation Jean Michel Clerc

STYLE
112 Sommet de l'élégance. Par Nicolas Salomon

Pieter Hugo – Anthony Arquier.

PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE



SOMMAIRE





MUSIQUE
116 Seul en scène. Par Mathis Duvernet, portraits Gorka Postigo, réalisation Éline Hoyois

MODE
124 Nouvelle vague. Par Ethan Hart, réalisation Anna Claassen

136 Love Story. Par Marc de Groot, réalisation Charles Varenne

148 Playtime. Par Mélissa De Araujo, réalisation Azza Yousif

162 L'échappée belle. Par James Harvey-Kelly, réalisation Jean Michel Clerc

178 Spleen et idéal. Par Thomas Hauser, réalisation Samuel François

BEAUTÉ
194 Nœud couture. Par Aude Boissou, photos Guido Mocafico, réalisation Jean Michel Clerc

Ethan Hart – Marc de Groot.

RICHARD MILLE



RM 16-02 EXTRAPLATE

Calibre maison squeletté à remontage automatique
Réserve de marche de 50 heures (± 10 %)
Platine et ponts en titane grade 5
Rotor en platine
Boîtier en Quartz TPT®

A Racing Machine On The Wrist

* LA PERFORMANCE MÉCANIQUE POUSSÉE À L'EXTRÊME

51

Paul-Emmanuel REIFFERS
directeur de la publication

Babeth DJIAN
directrice de la rédaction

Philip UTZ
directeur du contenu et de la création

Jean Michel CLERC
rédacteur en chef mode

Samuel FRANÇOIS
rédacteur mode

Ont collaboré à ce numéro :

Jean-Marc AGOSTINI, Diego AGUILERA, Anthony ARQUIER, Bénédicte BURGUET JOURNÉ, Arthur CALLEGARI, Anna CLAASSEN, Mélissa DE ARAUJO, Marc DE GROOT, Mathis DUVERNET, Sophia Maria Christin EDENS, Julian GANIO, Miguel GARZA, Amandine GUINAND, Hector J. GUZMAN, Ethan HART, James HARVEY-KELLY, Thomas HAUSER, Éline HOYOIS, P.A HÜE DE FONTENAY, Pieter HUGO, Philippe JARRIGEON, Grant JOHNSON, Olivier JOYARD, Johan KIERASINSKI, Pilar MADIMIN, Guido MOCAFICO, Gorka POSTIGO, Thibaud ROMAIN, Nicolas SALOMON, Darya SLAVINSKAYA, Jacob SUTTON, Sidonie VALJEAN, Charles VARENNE, Rasmus WENG KARLSEN, Pablo Salvador WILLEMARS, Azza YOUSIF

MAGAZINE

Delphine ROCHE, rédactrice en chef adjointe
Alexandra DEJEAN, secrétaire générale de la rédaction
Franck MONTEL, secrétaire de rédaction

ART

Matthieu JACQUET, chef de rubrique

BEAUTÉ

Aude BOISSOU, chef de rubrique

SERVICE ARTISTIQUE

Blandine CHABANI, directrice artistique
Tippi RENAUDAT, assistante DA
Francisco TRAUTMANN, assistant DA

PRODUCTION PHOTO

Nadia LESSARD, directrice de la production photo
Paul LOUISOR, directeur de casting
Lucie ETCHEBES, chargée de production
Cécile LOISEL, assistante de production
Marion HOUDE, stagiaire

DIGITAL

Léa ZETLAOUI, rédactrice en chef Web
Violaine SCHÜTZ, rédactrice en chef adjointe Web
Camille BOIS-MARTIN, rédactrice Web
Thomas GUILLEMYN, community manager

PROMOTION/DIFFUSION

Vincent HAM

OFFICE MANAGER

Alison MAGALHAES

DIRECTION GÉNÉRALE

Paul-Emmanuel REIFFERS, président
Grégory REIFFERS, directeur délégué

RÉDACTION : 54, rue des Acacias, Paris XVII[e].
Standard-accueil, tél. 01 56 88 98 00
Pour envoyer un e-mail à votre correspondant, tapez l'initiale de son prénom suivie d'un point, de son nom et de @numero.com


MEN
isseymiyake.com
©ISSEY MIYAKE INC.

51

PUBLICITÉ/COMMUNICATION
54, rue des Acacias, Paris XVII[e].

Emmanuelle HERMANT, directrice de la publicité,
tél. : 01 56 88 98 35
e.hermant@numero.com
Clémence PERREAUD, directrice du développement,
tél. : 01 56 88 98 36
c.perreaud@numero.com
Valérie FIAT, coordinatrice de la publicité,
tél. : 01 56 88 98 37
v.fiat@numero.com
Aristide DECLERCK, assistant de la publicité,
a.declerck@numero.com

CORRESPONDANT ITALIEN :
JB MEDIA (Milan),
Jeffrey BYRNES et Francesca FREGOSI,
tél. : +39 02 29 01 34 27
jeffrey@jbmedia.com, fra@jbmedia.com

RELATIONS ABONNÉS/VENTE ANCIENS NUMÉROS
Ligne téléphonique réservée aux abonnés
(appel non surtaxé) : 05 34 56 35 60
Depuis l'étranger : +33 534 563 560
Par e-mail : numero@abomarque.fr
Par courrier : Numéro-ABOMARQUE,
53, route de Lavaur – CS 60003
31240 L'Union Cedex

Tarif d'abonnement annuel (deux numéros) France métropolitaine : 15 € (+ 13 € surcoût export tous pays).

Abonnez-vous en ligne ou commandez les anciens numéros sur : shop.numero.com

Distribution France : MLP

Ventes (dépositaires et diffuseurs exclusivement),
tél. : 01 56 88 98 05 ou 06 14 49 74 44

Distribution à l'étranger : New Export Press

Réglages réseau : MP Conseil

Imprimerie :
Aubin Imprimeur

Numéro est édité par Numéro Presse SAS (40 109,34 €)
Siège : 54, rue des Acacias, Paris XVII[e].
RCS Paris B 418 680 054.
Durée de la société : 99 ans.
Tous droits de reproduction réservés.
Numéro CPPAP : 0725K 78678.
ISSN 1292-6213. Dépôt légal à parution.

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Numéro Berlin
Off One's Rocker Publishing Ltd., directeur de la publication : Götz OFFERGELD.

Numéro Brazil
F. Editores Ltda., directeur de la publication : Giovanni FRASSON.

Numéro China
Modern Media Co., Ltd., directeur de la publication : Thomas SHAO.

Numéro Istanbul
Sisters Medya Yayincilik ve Reklam Hizmetleri A. S., directrice de la publication : Gulen YELMEN.

Numéro Netherlands
Haze Media, directeur de la publication : Timotej LETONJA.

Numéro New York
Mazarine La Mode en Images USA Inc., directeur de la publication : Paul-Emmanuel REIFFERS.

Numéro Switzerland
Rochestein GmbH, directrice de la publication : Sandra ROCHE SCHAEREN.

Numéro Thailand
Fond Publishing International Co., Ltd, directrice de la publication : Amornsiri BOONYASIT.

Numéro Tokyo
Fusosha Publishing Inc., directeur de la publication : Keiichi MURAKAMI.

Available on the App Store

ARPP
autorité de régulation professionnelle de la publicité

PEFC
Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
10-31-1601
www.pefc-france.org


PATRICK DEMPSEY
TAGHEUER.COM
TAG HEUER
AVANT-GARDE EYEWEAR
* LUNETTES D'AVANT-GARDE / PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE

DISPONIBLE SUR DIOR.COM

DIOR
HOMME
PARFUM



DIOR

31

Heureusement pour l'avenir de l'humanité, il existe des personnes autrement plus héroïques que moi. Tel le personnage de Sensei incarné avec un charisme inouï par Benicio Del Toro dans le film phare de Paul Thomas Anderson, *Une bataille après l'autre.* La une de ce *Numéro Homme* dédié aux héros revenait donc de droit à l'immense acteur hollywoodien. Max Verstappen, quant à lui, fait partie de ces rares individus qui nous font croire que tout est possible, comme remporter son premier prix de formule 1 alors qu'il n'avait pas même encore passé son permis de conduire. Cette simple prouesse lui a valu notre seconde couverture. Loin des circuits automobiles, en Sardaigne à Mamoiada, les *mamuthones* transforment leur rituel en un geste de soutien et de mémoire pour la communauté. Pour cette édition, le photographe d'art Pieter Hugo s'est rendu sur le terrain pour témoigner de la noblesse de cette tradition ancestrale. Bref, en écrivant ces lignes, sirotant mon dirty Martini au Ritz, j'adresse à toutes ces personnes mes sincères félicitations, et je penserai peut-être, demain entre deux taxis, à suivre leur exemple.

Philip Utz

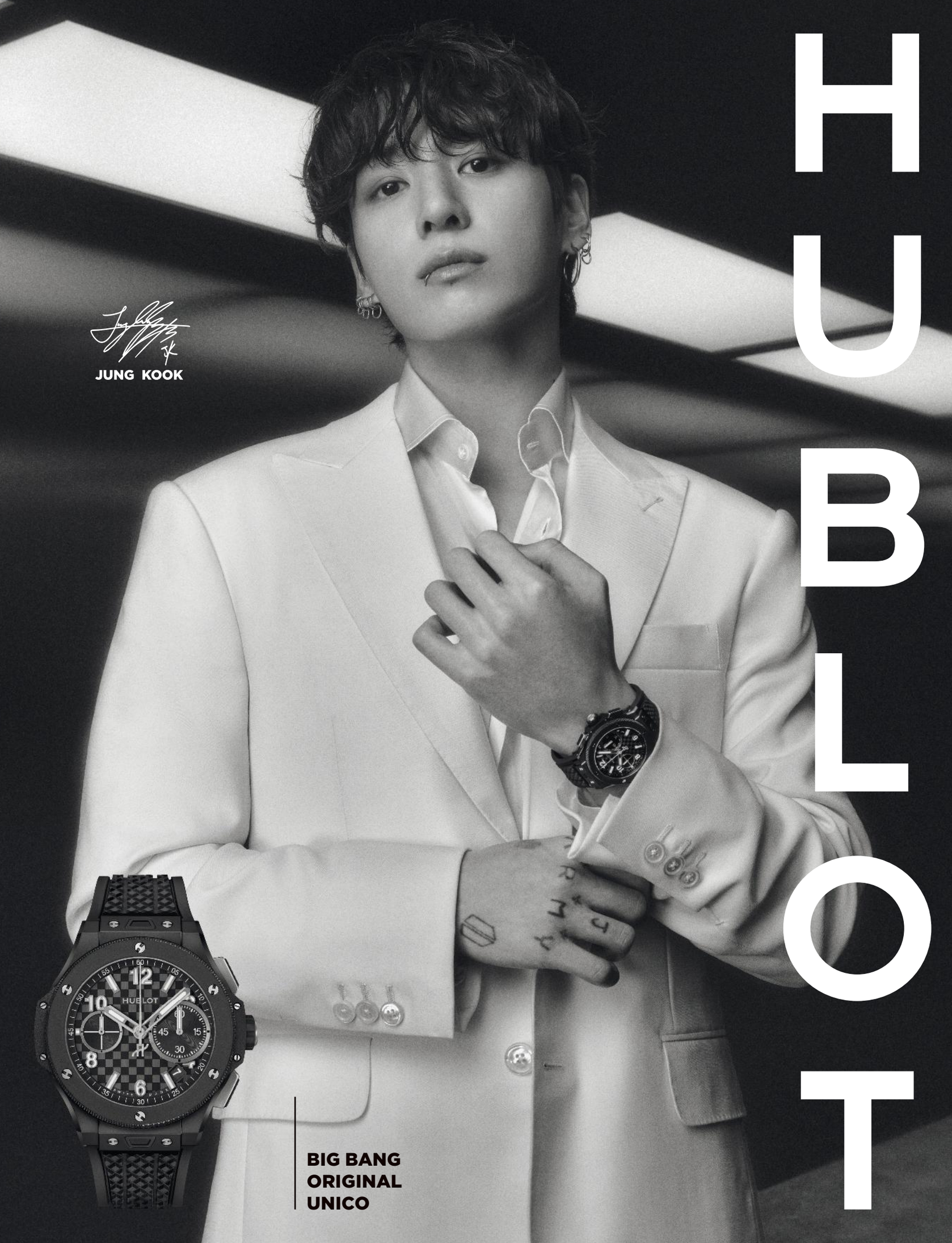
32



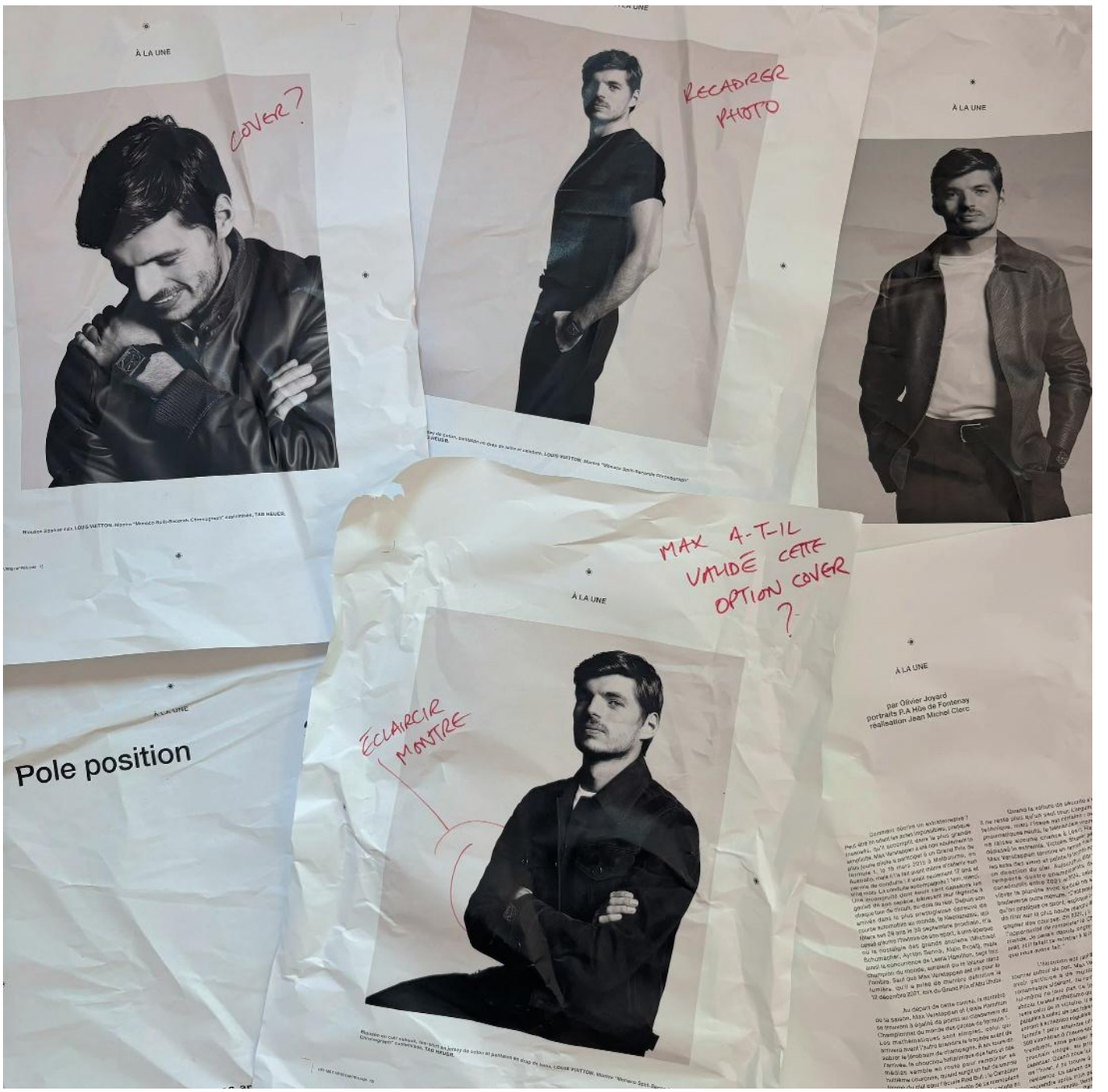
F.T.

JACOB SUTTON

Photographe et réalisateur britannique, Jacob Sutton est aussi un amoureux de la danse et des arts de la scène. Ce fils de ballerine, porté par un sens inné du mouvement et des lignes, s'est notamment illustré par le passé, dans les pages de *Numéro Homme,* par une série mode mettant en scène deux danseurs étoiles de l'Opéra de Paris. Collaborant directement avec la prestigieuse institution parisienne, il imaginait également, dans le cadre de sa 3e Scène, le film *Ascension* où Hannah O'Neill et Germain Louvet s'élevaient des dessous du plateau de Bastille jusqu'au toit du palais Garnier. Pour cette édition, Jacob Sutton a immortalisé un immense talent du 7e art, dont la présence magnétique et le charisme sont unanimement admirés : au sein de la Royal Academy of Arts, l'acteur Benicio Del Toro mène une danse énigmatique et déplace les pièces d'un jeu d'échecs par la seule force de sa pensée (couverture et p. 46).


HUBLOT
JUNG KOOK
BIG BANG
ORIGINAL
UNICO

34



F.T.

PIERRE-ALBAN HÜE DE FONTENAY

Pierre-Alban Hüe de Fontenay développe une approche de l'image à la fois élégante et sensible. Fort d'une attention rare accordée aux gestes, aux postures et aux attitudes de ses modèles, il s'inscrit avec brio dans une lignée photographique qui croise la tradition du portrait avec un sens aigu de la mise en scène. Dans ses images intemporelles, souvent en noir et blanc, où règnent une lumière subtile et une narration visuelle épurée, ce Parisien sait saisir comme nul autre le trouble et la grâce nés d'un mouvement ou d'un regard. Les stars du cinéma les plus fascinantes de notre époque se sont ainsi succédé devant son objectif. Collaborateur régulier de *Numéro Homme,* Pierre-Alban Hüe de Fontenay signe ici la *cover story* consacrée à l'enfant prodige de la formule 1, le fabuleux et héroïque Max Verstappen (couverture et p. 66).


LACOSTE
ORIGINAL AQUA
LACOSTE
ORIGINAL
AQUA
LE NOUVEAU PARFUM

À LA BONNE HEURE !

par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc



Inspirée par la danse et née d'une prouesse technique, la nouvelle montre chronographe de Richard Mille ne se contente pas de suivre le tempo : elle l'impulse.

Un chronographe ne sert pas seulement à mesurer des exploits sportifs, il est aussi l'écho d'un battement de cœur, d'une émotion qui peut s'épanouir dans un rythme musical. C'est donc à travers un film de danse, unissant le compositeur Thomas Roussel et le chorégraphe Benjamin Millepied, que Richard Mille a dévoilé sa RM 72-01 Chronographe Lifestyle Maison. Doté de trois compteurs pour la petite seconde, les minutes et les heures, le modèle possède le premier chronographe flyback réalisé entièrement en interne, au fil de trente mois de recherche. Habillée d'or rouge, de titane, de céramique noire ou blanche, cette prouesse horlogère allie légèreté, élégance des lignes et pas moins de 50 heures de réserve de marche.

Montre "RM 72-01 Chronographe Lifestyle Maison", prix sur demande, RICHARD MILLE. www.richardmille.com

Set design : Camille Pouyat chez Margot de Roquefeuil. Assistants photographe : Édouard Obeniche et Jerome Aaron Luginbühl. Numérique : Valentin Woeffray. Retouche : Imagin Productions. Production : Jade Pain Souraya chez Total MGMT.


ORLEBAR
BROWN
BIARRITZ CANNES MONACO MADELEINE LE MARAIS SAINT-TROPEZ

SUR LA ROUTE

par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc



Pour tous les écrivains, poètes et globe-trotteurs inspirés, Montblanc a conçu le parfait compagnon : un porte-documents versatile et fascinant en cuir.

Sa surface évoque l'écorce d'un arbre, magnifiée par un effet de sfumato appliqué à la main. Adressé à tous les écrivains en villégiature, le porte-documents Writing Traveler se veut un allié, un instrument privilégié, voire un refuge dans le chaos des vies nomades actuelles. Ainsi, sa grande poche zippée se transforme, dans les circonstances qui le requièrent, en un véritable bureau portatif sur lequel pourront venir se loger, grâce à des pattes, des sangles et des emplacements dédiés, trois instruments d'écriture, une montre et un carnet. S'y ajoute un compartiment où loger un ordinateur, outil privilégié de l'aventurier contemporain poussé par le vent. Équipée à la fois de poignées et d'une sangle, et déclinée dans des couleurs inspirées de la nature, la sublime sacoche saura s'adapter à son possesseur, un Hemingway des temps modernes.

Porte-documents "Writing Traveler" en cuir imprimé à motif écorce, 2 800 €, MONTBLANC. www.montblanc.com

Set design : Camille Pouyat chez Margot de Roquefeuil. Assistants photographe : Édouard Obeniche et Jerome Aaron Luginbühl. Numérique : Valentin Woeffray. Retouche : Imagin Productions. Production : Jade Pain Souraya chez Total MGMT.


from Paris with love
KARL LAGERFELD
KARLLAGERFELD.COM

LONDON CALLING

par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc



Avec leur allure rock vintage et leur fabrication ultra soignée, les nouveaux derbys Smith de John Lobb colportent l'esprit de Shoreditch à travers le monde, d'un pas léger.

Difficile de faire plus *British* que John Lobb, maison auréolée de plus de 150 ans d'histoire qui devint, en 1863, le bottier officiel du prince de Galles. Si, originellement, l'institution se vouait au sur-mesure, elle rayonne aujourd'hui grâce à un grand nombre de boutiques proposant ses collections de prêt-à-chausser. Tout aussi britanniques que les têtes couronnées, les figures du rock d'outre-Manche ont inspiré les nouveaux derbys Smith. Avec leur semelle "creepers" évoquant les grandes heures du ska et du punk, ces chaussures sauront ajouter une pointe de rébellion raffinée à n'importe quelle silhouette. D'une allure subtilement vintage, déclinée dans une palette de cuirs noirs ou dans une version bicolore à plateau blanc, les Smith offrent un niveau de finition typique de l'excellence anglaise en matière d'habillement masculin.

Derby "Smith" en cuir et gomme, 1 680 €, JOHN LOBB. www.johnlobb.com

Set design : Camille Pouyat chez Margot de Roquefeuil. Assistants photographe : Édouard Obeniche et Jerome Aaron Luginbühl. Numérique : Valentin Woeffray. Retouche : Imagin Productions. Production : Jade Pain Souraya chez Total MGMT.

Maison
Francis Kurkdjian
Paris



L'alchimie des sens
Francis Kurkdjian

Baccarat
Rouge 540

NOUVELLE VISION

par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc



Iconiques, les solaires de Ray-Ban s'offrent une cure de jouvence sous la houlette d'une autre icône : le musicien A$AP Rocky, nouveau directeur créatif de la marque.

Plus que simplement accessoires, les lunettes de soleil sont un signe identitaire pour les stars de tout acabit. L'alliance de la star masculine la plus stylée de notre époque et de Ray-Ban a donc les allures d'un mariage d'amour fou. Devenu le premier directeur créatif de la marque dont les solaires ont contribué à écrire la légende de tant de rockeurs, A$AP Rocky insuffle à ses modèles emblématiques tels que les Wayfarer une touche d'impertinence et d'audace formelle. Avec leur monture légèrement gonflée comme un ballon d'hélium ou une doudoune, les Wayfarer Puffer assument leur forte présence sur les visages. À la saison estivale, elles sauront se faire remarquer et rehausser l'apparence de tous les apollons qui, amoureux de la mode autant que d'eux-mêmes, vivent leur quotidien pour les caméras et s'imaginent dans la peau d'une vedette.

Lunettes "Wayfarer Puffer", collection A$AP Rocky x Ray-Ban, 173 €, RAY-BAN. www.ray-ban.com

Set design : Camille Pouyat chez Margot de Roquefeuil. Assistants photographe : Édouard Obeniche et Jerome Aaron Luginbühl. Numérique : Valentin Woeffray. Retouche : Imagin Productions. Production : Jade Pain Souraya chez Total MGMT.



PHOTOGRAPHED BY KAREN COLLINS

CARUSO

SEPTIÈME CIEL

par Sidonie Valjean, photo Philippe Jarrigeon, réalisation Jean Michel Clerc

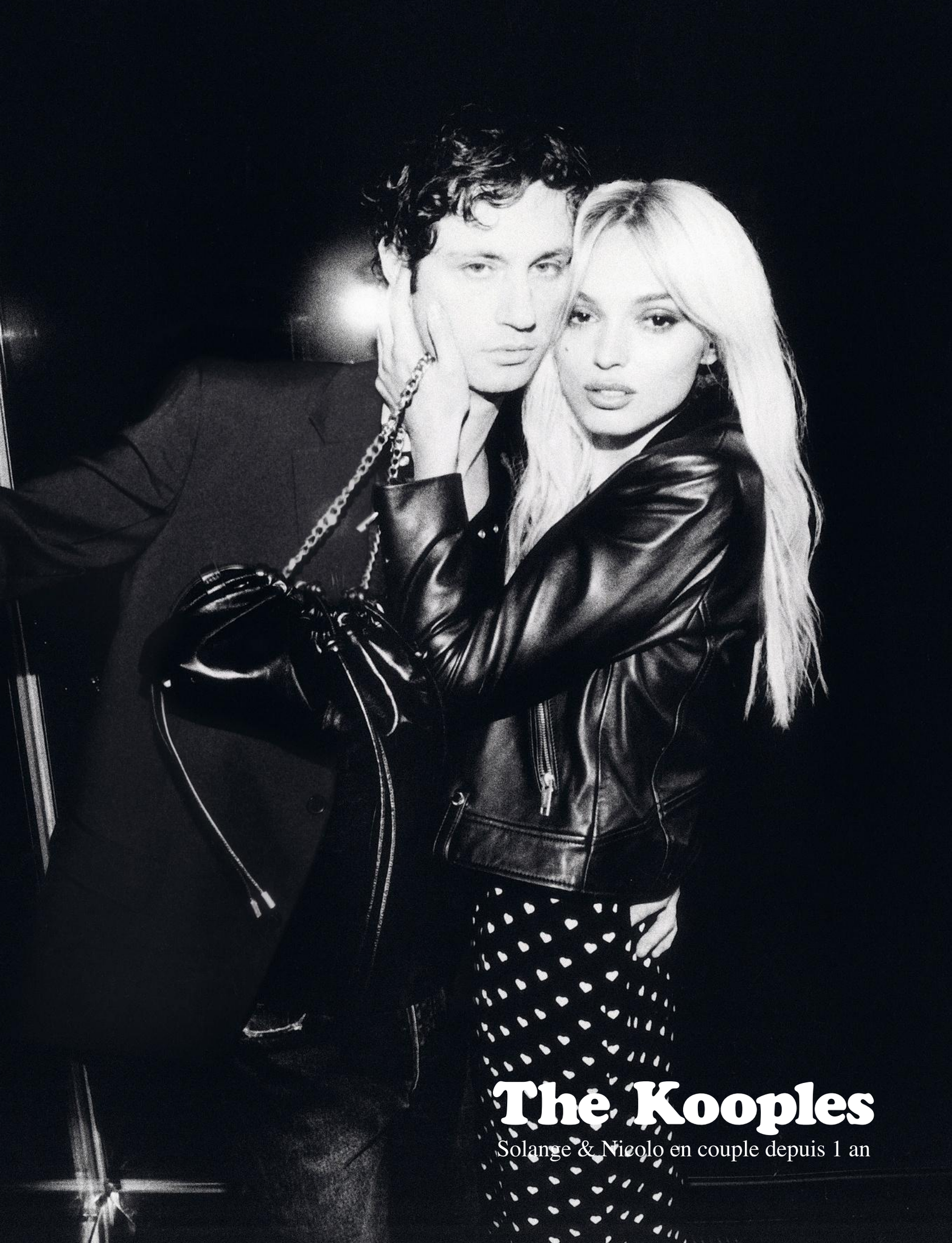


Le cognac Hennessy Paradis s'accompagne de nouveaux modèles de carafes personnalisables, pour que sa dégustation devienne un plaisir vraiment céleste.

Les nectars les plus rares méritent un contenant capable de sublimer leur essence divine. C'est ainsi que des carafes aux rondeurs voluptueuses épousent le cognac Hennessy Paradis, créé en 1979, dont les arômes de miel, de fleurs séchées, de truffes et d'épices douces entraînent ceux qui les découvrent toujours plus près du 7e ciel. Aujourd'hui, deux nouveaux formats de 5 et de 35 cl viennent s'ajouter à ceux déjà existants de 70 cl et de 1,5 l. Désormais, pour atteindre la plénitude absolue, un service de personnalisation permet aussi de faire graver ses initiales sur le col de sa carafe. Apposées sur un accessoire en cuir, les lettres couleur argent, or ou bronze illumineront chaque dégustation d'un surcroît de plaisir et feront joliment écho aux teintes ambrées du breuvage précieux vieilli en fûts très anciens.

Coffret "Hennessy Paradis 70 cl", PMC, 1 300 €, "Hennessy Paradis 35 cl", PMC, 650 € et "Hennessy Paradis Mini 5 cl", PMC, 100 €, HENNESSY.
www.hennessy.com

Set design : Camille Pouyat chez Margot de Roquefeuil. Assistants photographe : Édouard Obeniche et Jerome Aaron Luginbühl. Numérique : Valentin Woeffray. Retouche : Imagin Productions. Production : Jade Pain Souraya chez Total MGMT.
L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

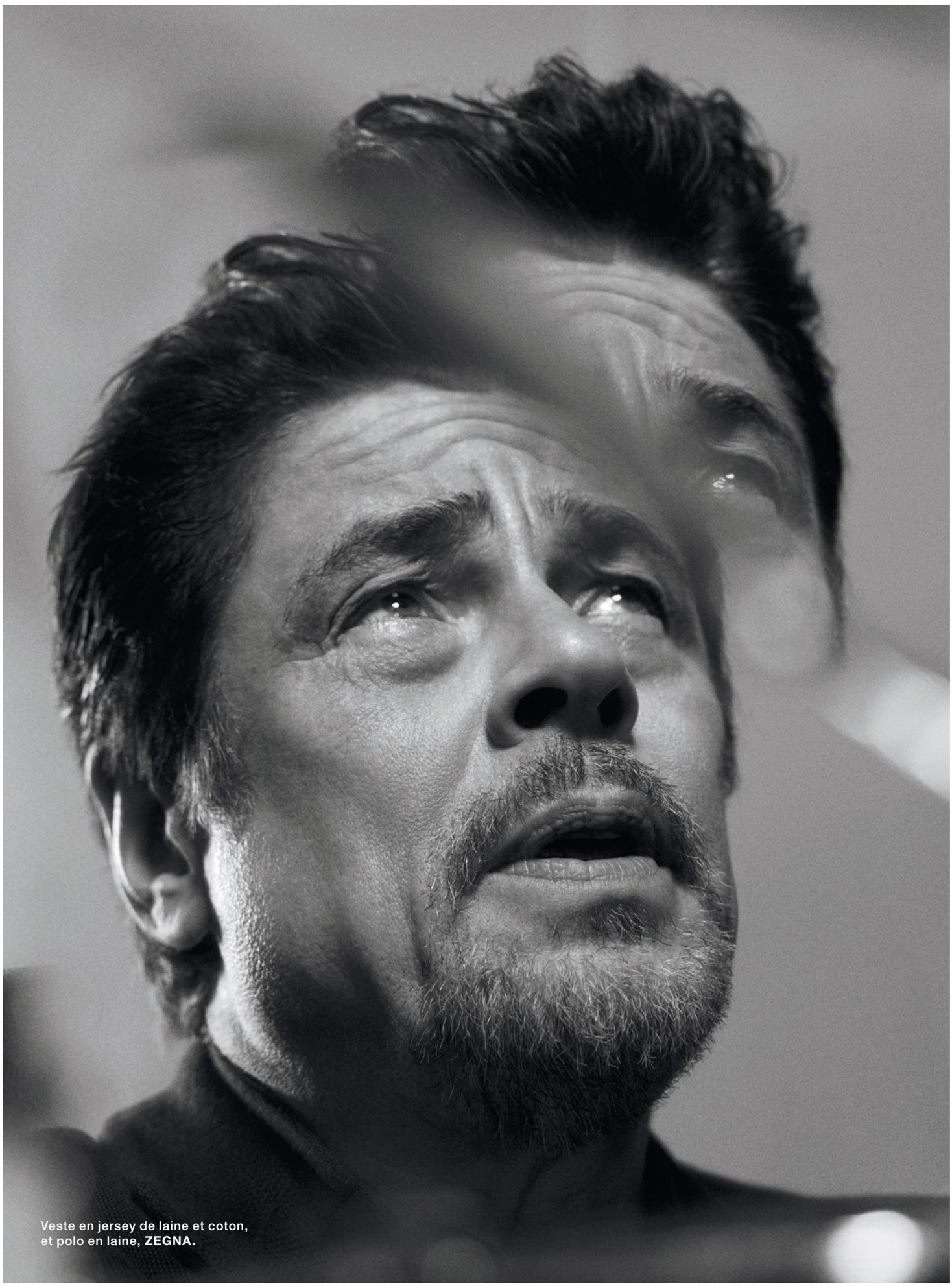


The Kooples

Solange & Nicolo en couple depuis 1 an

Le talent à l’état brut 46

BENICIO DEL TORO fait partie de ces rares acteurs dont quelques minutes de présence à l’écran suffisent à rendre un film captivant. En l’espace de trois décennies de carrière aux sommets de Hollywood, le natif de Porto Rico est devenu un visage indispensable aux plus grands réalisateurs, de Terry Gilliam à Denis Villeneuve, en passant par Paul Thomas Anderson ou Wes Anderson. Pour s’imposer dans les imaginaires, et glisser avec aisance d’une franchise du type *Avengers* à un film d’auteur, le comédien s’appuie sur sa cinéphilie sincère, et sa foi absolue dans l’avenir du cinéma.



Veste en jersey de laine et coton, et polo en laine, **ZEGNA**.

par Olivier Joyard
portraits Jacob Sutton
réalisation Julian Ganio

– Vous faites du tai-chi ?

– Oui. C'est une manière de buller. Dans ces moments-là, on se retire dans son propre monde.

On n'imaginait pas Benicio Del Toro en maître zen, même à ses heures perdues. Une question de carrure, peut-être, de présence au monde aussi, lui qui semble câblé à la plus haute intensité. Son expressionnisme ravageur a fait de lui l'un des acteurs les plus consistants, mais aussi les plus vénéneux du XXIe siècle. Pourtant, dans *Une bataille après l'autre,* le film de Paul Thomas Anderson, qui lui vaut des nominations à la chaîne en tant que meilleur second rôle (Golden Globes, BAFTA, Oscars…), son personnage s'appelle Sensei. "Maître", en japonais. Un mec cool. Propriétaire d'un dojo, karatéka émérite, l'homme porte assistance à des migrants qui risquent leur vie. À ce personnage à la fois positif et furieux, seul Benicio Del Toro pouvait donner une épaisseur et un charisme immédiats. La marque des grands, qui impriment l'écran par-delà le sens commun.

"*Quelqu'un a chronométré : j'apparais seulement treize minutes dans le film*", explique l'intéressé, gentiment narquois. Suffisant pour marquer les esprits aux côtés de Leonardo DiCaprio, qu'il connaît depuis 1996 et une couverture iconique de *Vanity Fair. "Avec Leo, on avait déjà bien ri, mais jamais travaillé ensemble.*" Pour son premier jour avec le héros de *Titanic,* Benicio Del Toro a débarqué à El Paso, au Texas, depuis le plateau de *The Phoenician Scheme* de Wes Anderson. Autre salle, autre ambiance. La suite éclaire son approche sensible et concrète du métier. "*Paul nous balance dans un magasin. Mon personnage est l'un des propriétaires. Il y avait des non-comédiens avec nous ce jour-là, dont les vrais propriétaires du lieu. Il fallait diriger par l'exemple, car je savais que meilleurs ils seraient, meilleurs nous serions avec Leo.*" Première prise, Del Toro s'avance vers la caisse. "*Boom ! je prends 20 dollars, puis 60 dollars, je referme la caisse, je mets l'argent dans ma poche. À côté de moi, la propriétaire est médusée. Parce que c'est son argent, son véritable argent. Je l'ai rassurée sur le fait qu'on allait remettre le cash. Et ce sens de la réalité a rapproché tout le monde. On a compris qu'on racontait tous la même histoire.*"

Sans doute l'un des films américains les plus importants des cinq dernières années, *Une bataille après l'autre* décrit une Amérique à cran, secouée par la haine de l'autre. "*On a tourné ce film avant qu'il ne devienne une réalité un an plus tard*", explique sobrement l'acteur dans la salle Art déco du restaurant du Claridge, à Londres, où nous papotons trois semaines avant les Oscars. "*Mon personnage voit les autres comme des êtres humains et traite les gens avec dignité, c'est mon seul message.* […] *L'empathie et la compassion de Sensei, voilà ce qui me concerne.*" Benicio Del Toro n'avait pas été sélectionné pour les Oscars depuis vingt-trois ans – c'était grâce à *21 Grammes* d'Alejandro González Iñárritu. Sa seule victoire remonte à 2001, pour son rôle dans *Traffic* de Steven Soderbergh, l'un des nombreux grands noms du cinéma qu'il a su attirer. En plus de Soderbergh, Wes Anderson et Paul Thomas Anderson (plusieurs fois chacun), il a travaillé durant plus de trois décennies avec Terry Gilliam, Denis Villeneuve, Abel Ferrara, William Friedkin, Oliver Stone et même le Français Arnaud Desplechin. Entre autres. Peu, à Hollywood, peuvent aligner une telle liste. La gloire lui est déjà acquise. Pour ce qui est des récompenses



Veste en jersey de laine et coton, **ZEGNA.**
Bracelet “Clash de Cartier” en or jaune, et bague “Juste un Clou” en or jaune, **CARTIER.**





Veste en soie, lin et laine prince-de-galles, et chemise en lin, **ZEGNA.**





Veste en jersey de laine et coton, et chemise en lin, **ZEGNA.**

concrètes, Benicio Del Toro a traversé le grand cirque de la saison des prix avec philosophie. "*J'appelle cela une vague. Il arrive que l'on joue dans un film qui attire l'attention. Alors le fusible s'allume et tout explose très vite.*" Nous voilà embarqués avec Benicio Del Toro surfant sur cette vague. "*Tout commence en décembre, et si vous continuez à obtenir des nominations, vous restez sur la vague. Vous croisez les mêmes visages... avec un costume ou un blouson différents. C'est épuisant, mais c'est aussi intéressant car c'est très différent de l'époque ancienne : j'y vois une nouvelle façon de promouvoir des films qui méritent d'être vus.*"

Hollywood a toujours demandé aux acteurs et aux actrices de jouer les "*cheerleaders*" du septième art. Mais, dans les années 2020, le moment semble particulièrement crucial. "*Il ne s'agit plus de parler de son propre produit, mais du cinéma lui-même*", note Del Toro, qui refuse pour autant de jouer les cassandres à l'ère de la baisse des entrées et des plateformes reines. Il propose à chacun de prendre un peu de recul. "*Le cinéma est très riche. Je viens de voir un film réalisé par Dennis Hopper,* Out of the Blue. *Je n'en avais jamais entendu parler. Il s'agit d'un film fou, très sombre, dur, vraiment vicieux. Comme du Gaspar Noé avant Gaspar Noé, vous voyez ? Il date de 1980 et peut encore nous inspirer. Tant qu'il y aura de bonnes histoires et de bons cinéastes pour les raconter, je pense que le cinéma se portera bien. Les salles ? C'est une autre histoire. Il existe tant de films qui méritent d'être vus sur grand écran.*"

Ce serait une tragédie que les salles disparaissent, pour une infinité de raisons. Benicio Del Toro en sait quelque chose, lui qui incarne comme personne ou presque la puissance du grand écran, qu'il ressent aussi dans sa chair. Au Festival de Cannes, on le croise souvent aux projections et dans les soirées, cinéphile parmi les cinéphiles. L'acteur a participé par deux fois à des jurys sur la Croisette, d'abord en 2010, pour la compétition sous les auspices de Tim Burton, puis en tant que président pour la section Un certain regard, en 2018. "*C'était un trip. D'abord, on se marre. Ensuite, culturellement, cela vous élève. Vous avez l'impression d'avoir été à la fac. En sortant, vous vous sentez un peu plus intelligent, et plus sage aussi.*"

Trente ans avant, son amour du cinéma avait débuté à Porto Rico, son pays de naissance. Dans la maison familiale, des films étaient projetés directement sur les murs à l'aide d'un projecteur super-8. "*Des films de monstres et une version des années 40 de* Batman. *Il n'y avait pas de son. J'ai également vu* La Fiancée de Frankenstein, L'Étrange Créature du lac noir, Le Loup-garou, Dracula, *avec Bela Lugosi, quelques films d'horreur de la Hammer... Les premiers acteurs dont j'ai connu le nom étaient Boris Karloff, Lon Chaney père et fils, Christopher Lee et Peter Cushing... Des mecs qui faisaient peur. Je regardais aussi la télé, avec des acteurs portoricains que j'adorais, comme José Miguel Agrelot.*" Quand il s'agit de parler de cinéma, Benicio Del Toro se montre intarissable. Il se souvient de l'effet produit par Roger Moore, ex-James Bond, sur l'enfant qu'il a été, du choc causé par *Papillon,* le film avec Steve McQueen et Dustin Hoffman. "*À partir de ce moment-là, pourtant, j'ai arrêté de regarder des films et je me suis consacré au sport*", dit-il avec le sourire en coin de celui qui aime brouiller les pistes. "*Je ne suis revenu au cinéma que lorsque j'ai commencé à en faire.*"

À Porto Rico comme aux États-Unis, le basket est l'un des sports nationaux. Il y trouve une grande satisfaction, même s'il ne fera jamais carrière. Quand Del Toro arrive en Pennsylvanie, il a 12 ans et tout le temps envie de courir, de



Veste en jersey de laine et coton, et polo en laine, **ZEGNA**. Bracelet “Clash de Cartier” en or jaune, **CARTIER.**



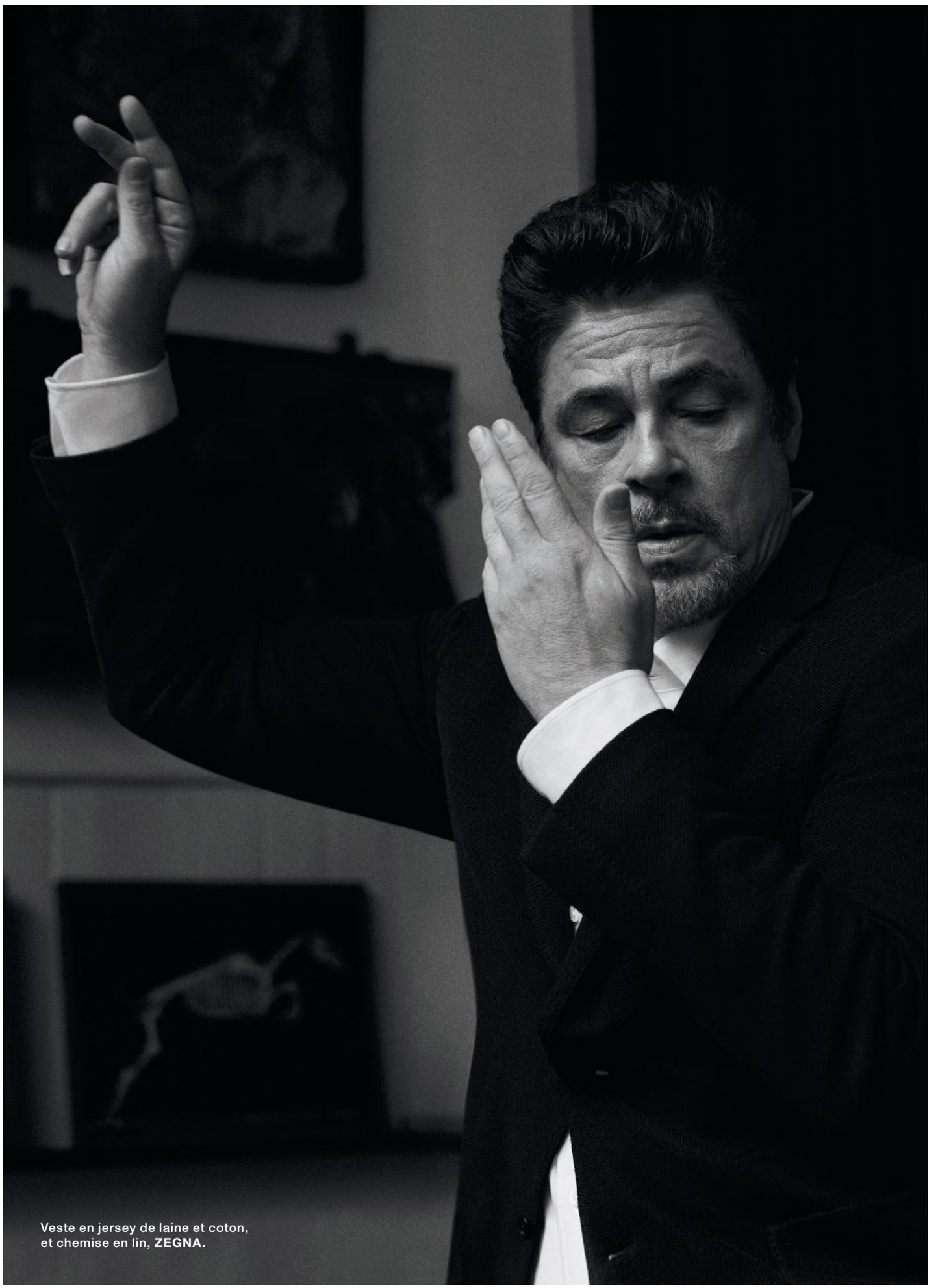
Veste en soie, lin et laine prince-de-galles,
et chemise en lin, **ZEGNA.**



sauter, de tirer. Un an plus tard, le voilà envoyé en pension. "*Je ne pensais qu'au basket et au rock'n'roll. Mes héros s'appelaient Kareem Abdul-Jabbar, Julius Erving, Magic Johnson, Larry Bird, mais aussi les Beatles, les Stones, les Who, Led Zeppelin et les Clash*." L'ado Benicio est "*plein d'énergie*", selon ses propres mots. Il ne voudra devenir acteur qu'à l'âge de 19 ans. "*J'ai fait les quatre cents coups. J'avais perdu ma mère quand j'étais très jeune* [à l'âge de 9 ans]. *Ce sont des moments choquants.*" Sans insister davantage sur ce tournant tragique, l'acteur donne peut-être la clé de sa persévérance et de l'intensité de son jeu, qui navigue du cinéma d'auteur aux blockbusters – on l'a vu dans *Avengers – Infinity War,* mais aussi dans l'irrésistible *Les Gardiens de la Galaxie* et même dans *Star Wars épisode VIII – Les Derniers Jedi. "À leur façon, ces films explorent la condition humaine*", commente-t-il. Sa réputation est celle d'un acteur qui a besoin de comprendre chaque recoin d'un scénario pour s'emparer d'un rôle, à coups de longues conversations créatives. Une exigence qu'il tient de ses années de formation chez Stella Adler, à Los Angeles, après avoir abandonné des études de business. "*Je ne sais pas ce qui m'a poussé plus loin que d'autres. Je crois que c'est simplement la vie. Peut-être qu'en tant qu'acteur on essaie de s'exprimer, comme un musicien ou un écrivain. Stella Adler disait toujours que l'acteur raconte l'histoire à travers ses choix, ses actions. Pour cela, il faut donc comprendre en profondeur ce que le scénariste a écrit.*"

Sans le formuler, Benicio Del Toro nous apprend que le charisme à l'écran est beaucoup plus qu'un atout naturel, plutôt le résultat du travail et d'un mode de vie embrassé sans sourciller. "*Quand j'ai commencé à faire du cinéma, j'ai étudié les stars qui marquaient l'époque : Eddie Murphy, Richard Gere, Robert De Niro, Al Pacino... Puis j'ai regardé en direction de Marlon Brando et de James Dean. Vous les étudiez, mais avant tout, vous devenez fan. Impossible d'être acteur sans être fan. Vous devez d'abord ressentir les choses au niveau du ventre. C'est comme s'ils devenaient des membres de la famille.*" Le monde s'est ouvert après cela. Avec sa carrure et ses yeux perçants, entre ironie et menace, Benicio Del Toro a joué des hommes exceptionnels, comme le révolutionnaire cubain Che Guevara, devant la caméra de Steven Soderbergh. "*J'aime les personnages qui soutiennent les outsiders, se dressent contre l'injustice et cherchent la vengeance.*" Le natif de San Germán a aussi marqué les esprits par ses rôles menaçants, comme dans *Savages* d'Oliver Stone (membre d'un cartel) ou encore *Sicario* de Denis Villeneuve (tueur à gages). "*J'attire les méchants,* résume-t-il. *Pour moi, ils pourraient être de bons mecs, mais ils ont pris un virage.*" Regarder une telle ambiguïté se déployer, voilà l'une de nos joies devant Benicio Del Toro. De son côté, l'acteur continue à apprendre, alors qu'il approche doucement de la soixantaine – il a 59 ans depuis février. Face à nous, il se souvient d'une conversation avec Paul Thomas Anderson, sur le tournage de *Inherent Vice,* qui a accouché plus tard d'un dialogue dans *Une bataille après l'autre.* C'était lors d'une scène plus difficile à tourner que les autres. "*Ce jour-là, le message de Paul c'était : 'Retourne en défense'. Il me parlait à la fois de mon personnage et du jeu d'acteur en général. Ne sois pas obsédé par la perfection, passe à la suite. L'expression vient du basket, qui se joue des deux côtés du terrain. Si vous foirez votre attaque, vous devez revenir en défense. Il y aura toujours un autre geste, un lendemain.*"

Coiffure et maquillage : Lucy Halperin avec les produits Dr Dennis Gross et Chanel Beauty chez The Wall Group. Directeur de la lumière : Samuel Stephenson. Set design : Andrew Tomlinson chez Streeters. Assistants photographe : Jamie Rowan et Chester King Lewis. Assistant réalisation : Hector J. Guzman. Numérique : David English. Postproduction : Emily Newman chez Partner Films. Retouche : INK. Production : Kimberly Arms, Star Santos Hannan et Katya Mukherjee chez Partner Films. Merci à la Royal Academy of Arts, Londres.



Veste en jersey de laine et coton, et chemise en lin, **ZEGNA.**

Contretemps

par Bénédicte Burguet Journé, photos Philippe Jarrigeon,
réalisation Jean Michel Clerc



Bleu nuit ou vert chlorophylle ? Deux couleurs phares de l'horlogerie habillent ici le même modèle de la Carrera Chronograph. Toutes deux sportives, en acier, affichant 41 mm de diamètre, ces montres prolongent l'héritage de Jack Heuer et d'une collection née pour les circuits, en 1963.

Pensée pour offrir une lecture immédiate à pleine vitesse, la Carrera conserve sa clarté graphique et son efficacité fonctionnelle. Lisibilité et performance, guidées par la vision originelle, demeurent intactes. En prime, une touche de couleur qui en réaffirme la modernité.

Montres "Carrera Chronograph" en acier, bracelets en acier, **TAG HEUER.**



Depuis plus d'un siècle, la Tank Louis Cartier se réinvente sans jamais trahir son dessin inaugural et ses deux brancards parallèles, immédiatement reconnaissables. Imaginée par Louis Cartier en 1917, cette icône de l'horlogerie moderne se décline aujourd'hui en deux expressions chromatiques affirmées : l'une au cadran laqué lie-de-vin et bracelet en alligator ton sur ton ; l'autre au cadran laqué vert profond et bracelet en alligator assorti. Deux partis pris, une même ligne d'autorité.

Montres "Tank Louis Cartier" en or jaune, bracelets en alligator, **CARTIER.**



L'œil-de-tigre, pierre fine à la profondeur hypnotique, fait une entrée remarquée sur la Louis Vuitton Escale : cadran et flancs du boîtier se parent de ses reflets striés comme une cartographie minérale. En contrepoint, un blanc minimal affine la silhouette d'un second modèle plus graphique.

Clin d'œil à l'art du voyage, signature de la maison, les deux versions reprennent sur leurs cornes des renforts en référence à l'architecture des malles iconiques. Des montres pensées pour les explorateurs urbains en quête d'allure et d'horizon.

Montre "Louis Vuitton Escale" en or jaune et œil-de-tigre, bracelet en cuir, et montre "Louis Vuitton Escale" en or jaune, bracelet en cuir,
LOUIS VUITTON HORLOGERIE.



Hublot poursuit son odyssée disruptive en introduisant le vert sauge dans ses collections emblématiques. Une teinte singulière pour deux variations d'un même ADN horloger : la Classic Fusion d'un côté, la Classic Fusion Chronograph de l'autre. Même couleur, même matière – titane et bracelet en tissu doublé de caoutchouc –, mais deux lectures différentes. Trois aiguilles pour la pureté et un compteur additionnel pour la tension. Dans les deux cas, 45 mm qui affirment leur présence sans jamais s'excuser.

Montres "Classic Fusion" et "Classic Fusion Chronograph" en titane, bracelets en tissu et caoutchouc, **HUBLOT.**



La montre Cosmograph Daytona, lancée en 1963 par Rolex pour répondre aux exigences du sport automobile, se déploie ici en deux tempéraments bien trempés : en or gris avec bracelet Oysterflex noir, elle cultive une allure technique ; en or jaune intégral – boîtier et bracelet assortis –, elle impose une présence solaire, pleinement statutaire. Si toutes deux partagent les mêmes attributs sportifs – échelle tachymétrique, chronographe –, elles démontrent cependant qu'une icône peut parfaitement changer d'allure sans renier son identité.

Montre "Cosmograph Daytona" en or gris, bracelet en Oysterflex, et montre "Cosmograph Daytona" en or jaune, bracelet en or jaune, **ROLEX.**



Un grand classique dans toute sa splendeur. La montre Traditionnelle Quantième Perpétuel Ultra-Plate se décline ici en or blanc ou en or jaune. L'architecture demeure, seul le métal change. Fruit d'une prouesse mécanique et d'une vision horlogère exigeante, ce quantième perpétuel ultra fin intègre une phase de lune épurée préservant la profondeur du cadran. Boîtier rond aux cornes étagées, fond cannelé, minuterie chemin de fer et aiguilles dauphines : deux variations d'un même patrimoine fidèle à l'esprit de Vacheron Constantin.

Montre "Quantième Perpétuel Ultra-Plate" en or blanc, bracelet en alligator, et montre "Quantième Perpétuel Ultra-Plate" en or jaune, bracelet en alligator, **VACHERON CONSTANTIN.**

Set design : Nicholas William White chez Swan MGMT. Assistants photographe : Valentin Woeffray et Jerome Aaron Luginbühl. Numérique : Viktor Jelinek chez Imagin Productions. Retouche : Imagin Productions. Production : Total MGMT.

Pole position 66

Après seulement quelques années de compétition, MAX VERSTAPPEN compte déjà quatre titres de champion du monde de formule 1. Fort de son agressivité calculée et de sa maîtrise technique hors norme, le Néerlandais, également ambassadeur de la marque TAG Heuer, talonne déjà les plus grands compétiteurs de l'histoire de son sport.



Blouson en cuir nubuck, tee-shirt en jersey de coton et pantalon en drap de laine, **LOUIS VUITTON.** Montre “Monaco Split-Seconds Chronograph” customisée, **TAG HEUER.**



Blouson zippé en cuir Épi, tee-shirt en jersey de coton, pantalon en drap de laine et ceinture, **LOUIS VUITTON.** Montre “Monaco Split-Seconds Chronograph” customisée, **TAG HEUER.**



Tee-shirt en jersey de coton, pantalon en drap de laine et ceinture, **LOUIS VUITTON.** Montre “Monaco Split-Seconds Chronograph” customisée, **TAG HEUER.**

par Olivier Joyard
portraits P.A Hüe de Fontenay
réalisation Jean Michel Clerc

Comment décrire un extraterrestre ? Peut-être en citant les actes impossibles, presque insensés, qu'il accomplit dans la plus grande simplicité. Max Verstappen a été non seulement le plus jeune pilote à participer à un Grand Prix de formule 1, le 15 mars 2015 à Melbourne, en Australie, mais il l'a fait avant même d'obtenir son permis de conduire : il avait seulement 17 ans et cinq mois. La conduite accompagnée ? Non, merci. Une incongruité dont seuls sont capables les génies de son espèce, bâtissant leur légende à chaque tour de circuit, au-delà du réel. Depuis son arrivée dans la plus prestigieuse épreuve de course automobile au monde, le Néerlandais, qui fêtera ses 29 ans le 30 septembre prochain, n'a cessé d'écrire l'histoire de son sport, à une époque où la nostalgie des grands anciens (Michael Schumacher, Ayrton Senna, Alain Prost), mais aussi la concurrence de Lewis Hamilton, sept fois champion du monde, auraient pu le laisser dans l'ombre. Sauf que Max Verstappen est né pour la lumière, qu'il a prise de manière définitive le 12 décembre 2021, lors du Grand Prix d'Abu Dhabi.

Au départ de cette course, la dernière de la saison, Max Verstappen et Lewis Hamilton se trouvent à égalité de points au classement du Championnat du monde des pilotes de F1. Les mathématiques sont simples, celui qui arrivera avant l'autre brandira le trophée avant de sabrer le jéroboam de champagne. À six tours de l'arrivée, le chouchou britannique des fans et des médias semble en route pour remporter sa huitième couronne, quand surgit un fait de course tombé du ciel pour l'écurie Red Bull : le Canadien Nicholas Latifi perd le contrôle de sa monoplace et heurte un mur au bord de la piste. Le pilote en sort indemne, mais la course est neutralisée pendant plusieurs tours, derrière une voiture de sécurité. Verstappen en profite pour changer les pneus de son bolide et, grâce à une interprétation généreuse du règlement par le directeur de course, se retrouve juste derrière Lewis Hamilton alors qu'il accusait plus de dix secondes de retard auparavant.

Quand la voiture de sécurité s'écarte, il ne reste plus qu'un seul tour. L'argument est technique, mais l'issue est certaine : avec ses pneumatiques neufs, le Néerlandais vrombissant ne laisse aucune chance à Lewis Hamilton, dépassé in extremis. Victoire. Stupeur générale. Max Verstappen termine en larmes, saute dans les bras des siens et pointe le trophée mythique en direction du ciel. Aujourd'hui, alors qu'il a remporté quatre championnats du monde consécutifs entre 2021 et 2024, celui qui a fait vibrer la planète avec ce duel ne semble plus bouleversé outre mesure. "*C'est pour les victoires qu'on pratique ce sport,* explique-t-il. *On a envie de finir sur la plus haute marche du podium, de gagner des courses. En 2021, j'ai finalement eu l'opportunité de remporter le Championnat du monde. Je savais depuis longtemps que j'étais prêt, et il fallait se montrer à la hauteur. C'est ce que nous avons fait.*"

L'élocution est rapide, précise, sans tourner autour du pot. Max Verstappen a beau avoir participé à de multiples courses au romanesque sidérant, au romantisme prenant, lui-même ne joue pas ce jeu. Son calme est absolu. Le seul esthétisme qu'il aime revendiquer reste celui de la victoire. Il mène une existence parallèle à celles de ses frères et sœurs humains, entrant à échéance régulière dans son baquet de formule 1 pour atteindre une vitesse de plus de 300 kilomètres à l'heure sans avoir les mains qui tremblent, sans penser à autre chose qu'au prochain virage, au prochain adversaire à dépasser. Quand nous lui parlons, à la toute fin de l'hiver, il se trouve à Monaco, son lieu de résidence. La saison de F1 s'apprête à reprendre après trois petits mois d'une pause souvent studieuse. Verstappen rentre d'ailleurs de Barcelone et de Bahreïn où ont eu lieu les essais privés, quand les écuries et les pilotes s'habituent à leurs nouvelles machines et passent des jours sur les réglages et l'optimisation de la mécanique. Le pilote sera bientôt en Australie pour débuter une saison pleine de nouveautés. Cette année, d'importants changements au niveau des moteurs ont été imposés par la Fédération internationale de l'automobile (FIA). Hybrides depuis 2014, ces derniers conservaient 80 % de propulsion thermique pour seulement 20 % d'électrique. Mais ce n'est plus le cas. Électrique et thermique doivent désormais se partager la

propulsion d'une formule 1 à égalité, ce qui n'a pas manqué de faire parler, y compris Max Verstappen, pas vraiment séduit au départ par ces règles qui obligent les pilotes à économiser la batterie de leur véhicule, dans un sport où seuls les attaquants réussissent à remporter la mise. Les premiers essais concluants ont pourtant rassuré la bête de course. "*Il me semble que la saison sera longue, comme toutes les autres,* raconte-t-il. *Nous devons rester réalistes car chez Red Bull nous avons un moteur inédit, fabriqué pour la première fois en interne. Nous ne pensons pas gagner tout de suite, bien sûr. Les choses prennent du temps pour s'installer, mais c'est un projet excitant. On a connu une excellente présaison. Peu de personnes s'attendaient à ce qu'on démarre pied au plancher comme nous l'avons fait.*"

L'art de confirmer ses ambitions tout en les minorant, Max Verstappen le maîtrise à merveille. Il a beau rester un pilote relativement jeune et toujours fougueux, l'expérience ne lui manque pas, le sens de la communication huilée non plus. Il a sans doute autre chose à faire que de s'épancher, lui qui a pour ainsi dire passé sa vie à accélérer. À l'âge de 3 ou 4 ans, quand d'autres établissaient en compagnie de leurs parents le top 10 des bacs à sable de leur quartier, il appuyait déjà sur le champignon. La course préférée des enfants et des adolescents s'appelle le kart, qui se pratique en circuits de loisirs puis en compétition, parfois au niveau international. Le natif de Hasselt, en Belgique flamande, s'y est collé. Pour décoller immédiatement. Le petit prodige a gravi les échelons tout en variant les plaisirs. Quad, motocross, jeux vidéo, tout était bon pour connaître la sensation grisante de fendre l'air. "*Je ne peux pas vous dire exactement à quel moment j'ai compris que la course serait ma vie. Le kart, j'ai vraiment adoré ça. Au fil du temps, c'est devenu de plus en plus sérieux. Et bien sûr, le but ultime quand on aime la course automobile, c'est d'intégrer la F1. C'est une idée qu'on a toujours dans un coin de sa tête. À partir de mes 10 ans, j'ai travaillé dans ce but : je voulais essayer d'arriver au top.*" Si l'on y regarde d'un peu plus près, Max Verstappen n'a même pas attendu d'avoir vécu une décennie pour désirer gagner. Il débute la compétition à l'âge de 8 ans. Tout le monde dans les paddocks (le nom donné à l'écosystème des courses, près des circuits) croit en son étoile, attendant le moment où il pourra éclore. Ce n'est pas seulement grâce à son talent, pourtant immense, c'est aussi parce que le nom de Verstappen reste depuis longtemps associé à la formule 1.

À l'instar de son père, Jos Verstappen, Max Verstappen a attrapé le virus. Un père qui fut, pendant une petite dizaine d'années, entre 1994 et 2003, un pilote de F1 d'un bon niveau, même si sa carrière n'a pas atteint des sommets : aucune victoire en Grand Prix, contre 71 pour son fils. Il a été celui qui a façonné le chemin de son fils, même si l'élève a très rapidement dépassé le maître. Dans une vidéo datant du milieu des années 2010, on voit les deux hommes ensemble à l'avant d'une voiture de course d'endurance. Max conduit à un rythme fou, tandis que Jos est harnaché sur le siège passager, livide, impressionné et même effrayé par sa progéniture capable de toutes les audaces. On ne connaîtra probablement jamais tous les secrets qui font avancer Max Verstappen, mais l'idée de réaliser les rêves inachevés de son père ne doit pas lui être étrangère. Son imaginaire a pris racine à cet endroit. Quand on lui demande quels sportifs l'inspiraient lorsqu'il grandissait, le quadruple champion du monde n'énumère pas les posters qui tapissaient sa chambre. "*Je n'ai jamais vraiment admiré un athlète en particulier, même si, pour avancer, on regarde les autres. Évidemment, mon père a été pilote de F1, donc c'est différent. Je lui ai posé pas mal de questions. On a tout fait ensemble. Mon arrivée dans cet univers a été naturelle.*" La déclaration d'indépendance ne tarde pourtant pas à arriver. "*J'ai compris très tôt que j'avais besoin de faire les choses à ma façon. Ce qui marche pour les autres n'aurait pas forcément fonctionné pour moi. Chacun vient de mondes différents.*" Clinique dans sa réponse comme quand il s'agit d'obtenir la pole position sur la grille de départ et de faire crisser les pneus sur le bitume, Max Verstappen a tout du grand sportif contemporain. À l'aise dans le contrôle et la

performance technique, capable de se situer par rapport aux autres avec une lucidité à toute épreuve, il ressemble à un animal féroce. Mais à sang froid. Un pilote doit posséder des connaissances techniques, travailler main dans la main avec les ingénieurs ? Il excelle dans cet exercice. Au point que l'attrait exercé par le Néerlandais sur les fans de formule 1 dépasse son palmarès exceptionnel : Verstappen est synonyme de rigueur extrême, mais aussi de fougue totale, un mélange explosif et unique.

Son art du dépassement est millimétré, parfois aux limites de la correction, mais toujours dans l'esprit de la compétition. Son Grand Prix de Chine en 2017 reste légendaire, quand, coincé au départ en fond de grille, en seizième position, il a doublé neuf voitures dans le premier tour avant de poursuivre sa remontée, jusqu'à franchir la ligne d'arrivée à la troisième place. Un podium dont les suiveurs de la formule 1 se souviennent encore. "*Mon style dépend de la capacité de la voiture au moment de la course et de ses atouts particuliers,* tempère-t-il. *Il faut avoir conscience de la situation dans laquelle on se trouve. Parfois il faut se battre, déployer de l'agressivité, parfois, au contraire, il faut faire preuve de prudence. Le plus important reste de s'adapter et de comprendre l'enjeu du moment : est-ce qu'on court pour gagner le Championnat sur le long terme, ou simplement pour gagner la course du jour, à court terme ?*" Voir Max Verstappen courir, c'est voir un homme prendre sa place. Littéralement. Roues contre roues, il ne se laisse pas faire, prêt à se frotter à la voiture de ses adversaires et à remettre constamment une dose de puissance, en virtuose du duel à grande vitesse. Lorsqu'il remporte son huitième Grand Prix, en 2019 au Brésil, c'est après avoir dépassé deux fois Lewis Hamilton et évité de très peu la voiture d'un autre compétiteur qui lui barrait la route. Ses concurrents les plus sérieux, du Monégasque Charles Leclerc au Britannique Lando Norris (champion du monde de F1 en titre), savent que même si leur engin performe mieux que la Red Bull durant un week-end, ils ne seront jamais à l'abri. "*Ce que j'aime le plus, c'est de pousser la voiture vers ses limites, de travailler avec les ingénieurs et toute l'équipe pour l'optimiser. C'était déjà le cas au début de ma carrière. En ce sens, je n'ai pas changé. J'ai juste davantage d'expérience, ce qui me permet de saisir de façon plus claire comment fonctionnent les voitures.*"

Comprendre, ressentir, attaquer. La carrière de Verstappen se résume peut-être à ces trois mots, auxquels on ajoutera simplement gagner. Parmi ses victoires, celle qui a inauguré la (longue) série au Grand Prix d'Espagne, en 2016, a forcément compté un peu plus que les autres. "*Remporter ma première course, voir les émotions des proches autour de moi, c'était très particulier*", confirme-t-il. Il venait d'intégrer la formule 1 seulement un an plus tôt, en brûlant les étapes. "*Je n'avais eu qu'une saison d'expérience en monoplace avant d'obtenir un baquet en F1, alors que la plupart des pilotes, surtout les plus jeunes, passent plusieurs saisons dans la catégorie junior. Mon année de* rookie *a été celle du grand apprentissage. J'étais encore ado, mais un ado quand même très préparé. Je n'avais pas envie de me stresser, je souhaitais avant tout m'intégrer. Et j'ai marqué des points lors du deuxième week-end de course, si je me rappelle bien.*" Pour marquer des points en formule 1, il faut terminer dans le top 10 d'une course qui compte une vingtaine de participants. Cela lui est arrivé à Sepang, en Malaisie, le 29 mars 2015, avec une brillante septième place. On l'imagine allant fêter l'évènement, célébrant un aboutissement, la promesse d'une nouvelle existence. Ce serait aller un peu trop vite en besogne, car Max Verstappen ne se contente jamais de lever les bras bêtement. "*J'étais heureux, mais ce n'était pas le plus beau jour de ma vie. Je cochais des cases, une par une. Je savais qu'avec ma voiture, ce n'était pas réaliste de prétendre remporter une course. Dans ces moments-là, il faut avancer pas à pas. Arriver dans les points était un premier objectif.*" La suite phénoménale a confirmé qu'il avait raison de ne pas encore s'emballer. Le meilleur restait à venir.

Parmi ses quatre titres de champion du monde, qui le rapprochent des plus grands compétiteurs de l'histoire de son sport – Max Verstappen est troisième au classement de ceux qui ont remporté le plus de courses, derrière



Manteau ceinturé en vigogne et cachemire, tee-shirt en jersey de coton, pantalon en drap de laine et ceinture, **LOUIS VUITTON.** Montre “Monaco Split-Seconds Chronograph” customisée, **TAG HEUER.**

Lewis Hamilton et Michael Schumacher –, le surdoué chérit, du point de vue émotionnel, le premier, en 2021. Avant d'embrayer avec le troisième titre, en 2023, obtenu avec le total extraordinaire de 575 points, soit 290 points d'avance sur son poursuivant Sergio Pérez. Une performance jamais vue, après 19 victoires en 22 courses ! "*Toute cette saison-là, la voiture était très rapide. Je dirais qu'avec Red Bull, nous nous sommes approchés autant que possible de la perfection en tant qu'équipe. C'est vraiment là que j'ai pris le plus de plaisir.*"

Devant une telle maîtrise, la tentation est forte d'assimiler Max Verstappen à une "machine" conduisant d'autres machines, une sorte de mutant inaccessible aux sentiments humains. Mais ce serait ne pas comprendre ce qui fait se lever le matin un sportif de haut niveau en général et un pilote de F1 en particulier. La notion enfantine de plaisir demeure bien vivante dans ce cirque pourtant gigantesque, avec ses codes et ses folies, que la série documentaire à succès *Formula 1 – Pilotes de leur destin* a fait connaître à un public encore plus large qu'auparavant. Max Verstappen y est apparu, mais le Néerlandais a également joué au chat et à la souris avec les caméras de Netflix, pas forcément convaincu par le format. "*Dans cette série, il y a beaucoup d'aspects positifs et d'autres plus négatifs,* note-t-il honnêtement. *Notre sport reste en pleine croissance. Le plus important est d'attirer un public de fans qui en saisissent les enjeux, sans uniquement attendre le drame. On a envie qu'ils suivent la compétition pour le côté professionnel. Pour moi, dans un futur proche, l'objectif consistera à éduquer les fans afin qu'ils tombent amoureux de la F1 et de ce qui en fait la beauté : la course, et non pas les à-côtés de la piste.*" Sa cohérence est totale. Pas d'esbroufe. Au regard de son statut de superstar, Max Verstappen a su plus que d'autres conserver une bonne part de sa vie privée… justement privée. Pas de frasques, pas d'histoires louches. Côté loisirs, il poste sur son compte Instagram quelques anodines parties de padel avec des amis, vingtenaire comme les autres. On a pu suivre, le 2 mai 2025, l'annonce de la naissance de son premier enfant, Lily, dont la mère, Kelly Piquet, est la fille de Nelson Piquet, le mythique pilote brésilien des années 80. Quand on l'interroge sur le rythme effréné du Championnat du monde de formule 1 et sur ce qui a pu occuper ses rares vacances ces derniers mois, "Mad Max" tombe momentanément l'armure. "*J'ai surtout passé du temps avec ma famille et mes amis. Je n'ai pas beaucoup eu l'occasion d'être auprès d'eux pendant la saison. J'essaie de voir mes proches entre les courses, mais ce n'est pas évident. Cette séparation est difficile, voilà pourquoi il est parfois important d'avoir du temps sans entrer dans la voiture.*"

On ignore aujourd'hui combien d'années Max Verstappen aura encore envie de la F1. Il a déjà suggéré, devant des journalistes, que d'autres formes de compétitions automobiles pourraient aussi lui convenir, sans préciser quand il franchirait le pas. Pour l'instant, il reste les mains bien agrippées au volant et défend sa discipline si exigeante, notamment du point de vue physique. "*Notre entraînement se rapproche de celui des sportifs d'endurance. Comme on ne peut pas pratiquer notre sport pour s'entraîner, car cela coûte trop cher, on trouve des solutions. Certains adorent le vélo, moi je préfère courir. Je m'exerce aussi avec des poids, même si je ne dois pas prendre trop de muscles : on ne peut pas être lourd. Je fais aussi pas mal de renforcement au niveau du cou. Une course dure une heure trente, il faut pouvoir tenir.*" Mis à part quelques dizaines d'élus, personne ne connaîtra vraiment la sensation que procure la conduite d'une formule 1. Alors autant demander à celui qui a brisé toutes les barrières de la vitesse de nous l'expliquer, avant de le laisser repartir comme une flèche à l'autre bout du monde. "*Piloter une formule 1, c'est un peu comme si on vous lâchait dans la descente d'un grand huit, à la foire. Sauf que cette poussée arrive à chaque fois que vous passez une vitesse. Le pouvoir du freinage est aussi assez fou, et la manière dont la voiture accroche la piste ne peut pas être comparée avec celle d'une routière. Vous tournez à des vitesses dingues, et la voiture reste collée au sol. Les gens pensent qu'une formule 1 va partir en tonneaux si elle est trop rapide dans une courbe, n'est-ce pas ? Avec nous, cela n'arrive presque jamais. C'est un autre niveau de performance et d'engagement.*"

Coiffure et maquillage : Marie Lamia Bernad. Set design : Aymeric Arnould chez Open Space Paris. Assistants photographe : Loïck Junay et Thomas Drago. Assistant réalisation : Thibaud Romain. Numérique : Étienne Oliveau. Retouche : A. De Pedrini. Production : Open Space Paris.



Blouson zippé en cuir, **LOUIS VUITTON.** Montre “Monaco Split-Seconds Chronograph” customisée, **TAG HEUER.**

Rites et processions à Mamoiada

À Mamoiada, dans le centre de la Sardaigne, la période du carnaval coïncide chaque année avec un rituel qui lui est pourtant étranger : celui des *MAMUTHONES* et des *ISSOHADORES.* Issue de la culture agropastorale ancienne de l'île, cette procession masquée fascinante, dont les origines demeurent floues, cristallise dans sa forme actuelle, très suivie par la communauté locale, des enjeux culturels et identitaires contemporains essentiels.



La foule amassée devant l'église paroissiale de la Bienheureuse-Vierge-Marie-de-l'Assomption, en l'honneur de la fête de saint Antoine l'abbé à Mamoiada en Sardaigne.



Enzo Gregu, *issohadore* et président de l'association culturelle Atzeni.

par Delphine Roche
photo et portraits Pieter Hugo

Pour la plupart des gens, la Sardaigne évoque principalement un paradis méditerranéen et ses plages léchées par une mer chaude, baignées d'un soleil ardent. Ses vins, ses vestiges archéologiques datant de l'époque nuragique (1 500 av. J.-C.) complètent le charme que recèle cette île pour l'estivant typique. Le tourisme figure logiquement aujourd'hui parmi les ressources essentielles de la Sardaigne, avec un pourcentage de son PIB estimé, selon les études, entre 8 et 16 %. Parlante, cette statistique contient en creux des problématiques liées à ce que Pier Paolo Pasolini a nommé poétiquement le moment de la "*disparition des lucioles*", soit le passage, à compter des années 60, d'une société italienne encore largement agropastorale à une société de consommation. Chercheur en démo-ethno-anthropologie et professeur à l'université de Palerme, Sebastiano Mannia rendait compte de ces questions en 2017 dans un essai intitulé *Au grand gala des masques – Considérations sur les pratiques carnavalesques en Sardaigne contemporaine.* Il y évoquait "*la disparition définitive de la culture paysanne*" et la naissance, à partir des années 70, d'un vif intérêt pour des rites et des traditions sardes ancrés dans un horizon symbolique relevant de ce monde révolu – intérêt qui s'est plus tard inséré à la fois dans les dynamiques touristiques et dans des interrogations identitaires et mémorielles.

En 1948, un régime d'autonomie spécial est venu entériner de façon officielle la spécificité de la Sardaigne qui, du fait de son insularité, est un monde en soi. Reconnu comme langue minoritaire par l'État italien en 1999, le sarde n'est ainsi pas un simple dialecte mais une langue romane à part entière. Son usage dans la vie quotidienne, dans la musique ou dans les rites participe d'une conscience collective forte, marquée par une transmission orale des savoirs et des pratiques. Du fait de cette oralité, il est difficile de retracer avec certitude les origines des mascarades rituelles et des carnavals qui abondent sur l'île, et dont le nombre va croissant. Des traditions disparues ont été récemment réinventées de façon peu rigoureuse, au point qu'en 2017, des conseillers régionaux ont demandé que soit institué un registre régional des masques traditionnels de la Sardaigne afin de mettre de l'ordre dans le chaos. "*Ces vingt dernières années,* nous explique Sebastiano Mannia, *de nombreux masques ont été redécouverts, et d'autres purement et simplement imaginés sur la base de légendes locales pour satisfaire au désir de reconstruction mémorielle. Certains, cependant, n'ont jamais disparu, car la tradition ne s'est pas interrompue. C'est le cas des masques des* boes, *des* merdules *et de la Filonzana d'Ottana, et des* mamuthones *de Mamoiada également.*"

Petite commune de l'intérieur de la Sardaigne, peuplée de 2 500 habitants et située dans la province de Nuoro, au cœur de la région montagneuse de la Barbagia, Mamoiada trône à 650 mètres d'altitude, entre collines et plateaux, dans un paysage pastoral surtout marqué par la viticulture. Dans ses rues avenantes, les commerces de proximité alternent avec quelques boutiques d'articles artisanaux sardes, et le musée des Masques méditerranéens. Sur de nombreux murs du centre-ville se déploient des fresques représentant des figures saisissantes arborant un fichu sur un béret, un masque sombre aux traits lourds et aiguisés, un gilet en peau et, sur le dos, une lourde charge de cloches. Ces personnages sont les *mamuthones,* dont les cortèges rythment la vie locale pendant tout le mois du carnaval, de la mi-janvier jusqu'au Mardi gras. Les *mamuthones* sortent accompagnés par les *issohadores,* vêtus, pour leur part, d'une élégante tenue composée d'une chemise et d'un pantalon blanc, d'un gilet rouge vif, d'un large châle noir à broderies noué autour de la taille et d'un lasso de corde enroulé. Si la première occurrence de leurs processions communes se produit chaque année le 17 janvier, à l'occasion de la fête de saint Antoine l'abbé, le rituel n'est cependant originellement pas lié à la religion catholique. Païen, antérieur à la christianisation, il fut d'ailleurs considéré, selon Franco Sale, qui fut un *mamuthone* de 1964 à 2015, comme "*antichrétien*". Le septuagénaire fait partie des artisans qui, aujourd'hui encore, réalisent des masques à Mamoiada. Après avoir publié un essai dans une revue de l'université de Bologne, il travaille désormais à partir de ses souvenirs, et

de ses recherches passionnées, à la rédaction d'un livre aux côtés de l'anthropologue Monica Murgia. "*On ne peut pas établir avec certitude quand le rituel est né,* commente cette dernière, *mais saint Antoine l'abbé, protecteur des animaux, est une figure liée au feu. Comme les* mamuthones, *il peut être vu comme une 'charnière', un gardien de mondes qui changent ; il marque 'la fin d'un monde', pour citer l'anthropologue Ernesto De Martino, d'où semble naître un nouvel univers. Le christianisme n'a pas réussi à effacer ces rituels qui le précédaient, il les a intégrés, créant ce que nous appelons aujourd'hui un syncrétisme du païen et du chrétien.*"

Plusieurs hypothèses existent quant au sens originel de l'apparition des *mamuthones* qui, comme le note Monica Murgia, ne s'excluent pas mutuellement et se complètent. L'interprétation la plus courante mentionne un rite à fonction apotropaïque (servant à détourner les influences maléfiques) né de l'importance cruciale des cycles saisonniers dans une société agropastorale. La procession de ces figures liminales, quasi zoomorphiques, aurait ainsi servi à appeler à la renaissance de la nature après l'hiver, à conjurer les mauvaises récoltes. Une autre thèse porte sur leur appartenance à la sphère des cultes dionysiaques préchrétiens. "*Différentes visions scientifiques cohabitent, sans qu'aucune ne détienne une vérité absolue,* explique encore Monica Murgia. *L'essentiel reste l'adhésion forte que suscite le rituel auprès des habitants de Mamoiada. De nombreuses théories ont été écrites par des chercheurs qui n'ont jamais fait de travail de recherche sur le terrain, dans cette petite ville. La connaissance la plus solide reste celle transmise oralement par la communauté elle-même, qui cultive et incarne son rite comme une expérience vécue et non comme un objet à interpréter depuis un point de vue extérieur.*"

Au moment de Su Pesperu, la veillée du 16 janvier, les habitants de Mamoiada allument des feux rituels dans leur cour ou devant leur maison. Ils s'y retrouvent dans la soirée pour partager des agapes et un moment de convivialité entre amis et voisins. Les proches qui ont quitté la ville reviennent pour vivre ce moment de festivités avec leurs parents. Le 17 janvier au matin, les rues s'animent déjà de la présence de nombreux touristes. Les boutiques de produits artisanaux ouvrent leurs portes pour accueillir ces potentiels clients. La forte abondance des badauds souligne la problématique à laquelle sont confrontées aujourd'hui diverses communautés. Le désir de perpétuer des rituels qui ont parfois manqué de s'éteindre passe en effet par la reconnaissance officielle de leur importance, qui entraîne une forme de patrimonialisation qui menace de les rigidifier. Le risque est aussi de voir un rite d'appartenance, dont le sens véritable ne peut être connu que par ceux qui le vivent, interprété par un œil extérieur comme étant un simple divertissement folklorique, vidé de sa charge symbolique. C'est d'ailleurs un intellectuel sarde, Antonio Gramsci, qui a analysé dans ses célèbres *Cahiers de prison* l'ambivalence du folklore – à la fois forme de résistance aux normes de la culture "légitime" imposées aux catégories populaires par les classes dominantes, et frein à la constitution d'une conscience politique structurée menant à l'action.

À Mamoiada, la problématique du risque de "folklorisation" du rite s'incarne de façon très concrète dans les positions marquées des deux associations culturelles desquelles relèvent les *mamuthones* et les *issohadores*. La Proloco ouvre largement ses portes aux touristes qui se pressent en masse pour assister, le 17 janvier en début d'après-midi, à l'habillage rituel de ses *mamuthones.* L'association Atzeni, pour sa part, n'accorde ce privilège qu'à une poignée de professionnels, journalistes ou chercheurs, afin de préserver l'intimité de ceux qui incarnent leur tradition. Derrière les portes closes de son siège social, ce même 17 janvier, un feu allumé la veille réchauffe une vaste cour encore glacée par l'hiver. Dans l'air, la tension et l'émotion fébrile sont presque palpables, tandis que s'opère un ballet savamment rythmé. Des hommes d'âges divers, vêtus d'un habit de velours brun et d'un béret, disparaissent un instant et réémergent ensuite, portant, sur leur costume, une peau de mouton. Ils ont jeté hâtivement une lourde charge de cloches sur leurs épaules, dont les tintements résonnent à chacun de leurs pas. Posant leur fardeau sous un préau, ils s'aident les uns les autres à attacher



Mattia Mercuriu, un *issohadore* de l'association Atzeni.



Bonario Piu, *mamuthone* et conseiller au comité de direction de l'association Atzeni.



Diego Congiu, un *issohadore* de l'association Atzeni.



Francesco Gungui, *mamuthone* et responsable des équipements des *mamuthones* de l'association culturelle Atzeni.

les sonnailles dans leur dos au moyen de sangles en cuir. Pendant le même temps, les élégants *issohadores* peaufinent leur propre parure.

"*Chaque détail de l'habillement compte*", nous explique Franco Sale, qui a officié en tant que président de l'association Atzeni de 1996 à 2000 et se définit comme un conservateur de la tradition. "*Il est très important de respecter les détails, car, par ce rituel, nous transmettons la valeur de nos racines, même si, bien sûr, des changements liés aux différentes périodes et à la condition économique et matérielle des participants ont eu lieu. Personnellement, j'ai connu, via mon père qui faisait lui aussi le* mamuthone, *l'époque où l'on n'avait pas assez d'argent pour acheter des sangles en cuir, on utilisait alors des cordes et des lacets en laine, ou du fil de fer. Mon père ne possédait pas non plus ses propres cloches, il prenait celles de ses moutons et, après avoir défilé, il était en mesure de restituer à chacun la sienne, sans aucune erreur, en se basant juste sur le son. L'opposition du son et du silence est un élément fondamental de notre rite. Le port du masque anonymise le* mamuthone *et lui impose de défiler en silence. Lorsque, dans les années 60, j'ai commencé à me mêler aux adultes qui défilaient, c'était Costantino Atzeni qui dirigeait le groupe, et ce paramètre était très important pour lui.*"

Considéré comme le patriarche des *mamuthones,* Costantino Atzeni, souvent appelé Tziu Costantinu Atzeni, est né en 1908 et a exercé le métier de berger. Ceux qui l'ont connu mentionnent sa relation étroite au cosmos, à la nature, son charisme et son âme de poète. Son empreinte sur la culture de Mamoiada est extrêmement forte, comme en témoigne Enzo Gregu, aujourd'hui président de l'association. "*Durant les années du fascisme, les mascarades étaient interdites, le rituel s'est donc poursuivi de façon secrète. Après la guerre, Costantino a repris en main la tradition avec un groupe d'amis. En 1972, l'association Proloco, dont il est devenu le vice-président, est née, mais il en est parti suite à un désaccord, et il a fondé son propre groupe devenu plus tard l'association culturelle Atzeni. Par la suite, Franco Sale, durant ses années de présidence, a fait grandir considérablement l'influence de notre structure, qui est totalement autofinancée et vit de la passion de ses membres.*" Un désaccord fondamental entre la Proloco et le groupe Atzeni porte sur l'utilisation d'un masque blanc par les *issohadores.* "*Depuis une quinzaine d'années, ma santé ne me permet plus vraiment de faire le* mamuthone, *et j'ai donc décidé de défiler en tant qu'*issohadore, poursuit Enzo Gregu. *Ce sont deux figures totalement différentes, et l'émotion qu'elles transmettent n'est pas du tout la même. Le* mamuthone *assume la souffrance de porter les cloches qui, à chaque saut, s'abattent sur son dos. Il est grave, solennel. Une forme de douleur muette et de spiritualité émane de ce personnage. En revanche, l'*issohadore *est une figure joyeuse, qui 'gouverne' les* mamuthones *et qui plaisante avec les badauds. Il en attrape même certains avec son lasso. C'est pour cette raison qu'il est très important qu'il défile à visage découvert. Beaucoup d'enfants font les* issohadores, *et sur eux, le masque blanc qu'utilise la Proloco fait presque peur. Surtout, ce masque n'appartient absolument pas à notre rituel.*"

Dans son essai publié par la revue *Anthropologie et Théâtre* de l'université de Bologne, Franco Sale évoque le moment fatidique où, selon lui, le masque blanc incriminé est apparu. Dans le cadre d'une vendetta au sein de la communauté, qui aurait eu lieu dans les années 50, un *issohadore* aurait eu recours à un masque noir et blanc pour cacher son identité à la faction adverse. Costantino Atzeni et le père de Franco Sale le réprimandèrent. Mais, pour le couvrir, d'autres *issohadores* se mirent eux aussi à porter des masques divers. S'ensuivit une période de transgression où émergèrent des vêtements extravagants, des maillots rayés, des sarouels, des couvre-chefs… "*En 1997,* poursuit Franco Sale, *les dirigeants de la Proloco publièrent un texte expliquant qu'ils avaient redécouvert un masque* 'de santu' (de saint) *noir et blanc qui aurait autrefois été utilisé par les* issohadores. *Ils auraient ensuite abandonné cette découverte, choisissant de s'exhiber avec un masque en plastique blanc, dont la vente aux touristes assure aujourd'hui des ressources économiques.*"



Les *mamuthones* et les *issohadores* de l'association Atzeni performent autour d'un feu rituel de la fête de saint Antoine l'abbé, le 17 janvier 2026, à Mamoiada.



Thomas Sale, un *mamuthone* de l'association Atzeni.

Il est bientôt 15 heures, ce 17 janvier. Les *mamuthones* et les *issohadores,* désormais dûment vêtus, se rassemblent dans la cour de l'association Atzeni, autour des braises qui couvent encore. Un "chef d'orchestre" fait face à deux colonnes de huit *mamuthones* – auxquels viendront ensuite s'ajouter deux autres individus, créant un groupe de dix-huit *mamuthones* au total. Avant de sortir se frotter à la foule compacte qui s'est massée derrière les portes, ils entament une première danse cadencée. Les sauts des *issohadores* sont légers, jambes presque jointes, tandis que les *mamuthones* se tournent à l'unisson d'un côté, puis de l'autre, en claquant fortement un pied sur le sol pour provoquer un mouvement sec et musical de leur lourd fardeau de cloches. Enfin, ils s'élancent pour une tournée éprouvante qui les mènera, jusqu'à 20 heures, autour de tous les feux allumés dans la partie supérieure du village – la partie inférieure étant dévolue à la Proloco. Cette fois-ci, un détour final a été ajouté au parcours afin de rendre hommage à deux jeunes *mamuthones* décédés durant l'année, dont les portraits ont été imprimés au dos du calendrier 2026 de l'association Atzeni, rédigé en sarde. Suivant la logique du syncrétisme des influences païennes et chrétiennes, la première étape est celle du vaste feu allumé devant l'église de la Bienheureuse-Vierge-Marie-de-l'Assomption où une messe en l'honneur de saint Antoine l'abbé vient de prendre fin. Pas moins d'une vingtaine de feux doivent être honorés ce jour-là. Plus tard, le dimanche de carnaval et le jour de Mardi gras, le cortège se mêlera de façon plus informelle aux festivités carnavalesques, dont il est néanmoins bien distinct – c'est également à l'Église catholique que l'on doit cette coïncidence temporelle : ne pouvant anéantir les rituels païens, elle a préféré, ici comme ailleurs, les ranger sous la bannière du moment de permissivité exceptionnelle que constituent les carnavals.

À ces sorties à Mamoiada s'en ajoutent d'autres, hors de la ville, voire à l'étranger, où des cercles de Sardes exilés invitent parfois l'association à se produire. "*À l'extérieur de Mamoiada, notre manifestation est différente, elle devient une représentation et non plus un rite*", explique Bonario Piu, conseiller de l'association Atzeni. "*Nous devons cependant représenter notre village et la Sardaigne, ce qui est une grande responsabilité. J'ai décidé de revêtir la figure du* mamuthone *à l'âge de 45 ans, il y a trois ans et demi. Dans l'association, nous sommes environ une centaine, et, pour constituer un groupe, il faut vingt personnes au minimum, douze* mamuthones *et huit* issohadores*. D'une date à l'autre, le cortège sera donc composé d'individus différents en fonction de leur désir de participer et de leurs disponibilités.*" Au-delà des explications scientifiques, c'est bien dans les mémoires et les affects collectifs de la communauté de Mamoiada que se loge le sens véritable d'une tradition qui revêt également une vertu réparatrice : "*Nous évitons d'en parler entre nous, mais une vendetta dévastatrice a fait rage dans les années 90,* poursuit Bonario Piu. *Tout au long de cette sombre période, les* mamuthones *ont poursuivi leurs processions. Ils ont permis de redorer l'image du village, ils ont prouvé que nous n'étions pas des personnes effrayantes désireuses de s'entretuer.*"

En décembre dernier, le groupe de *mamuthones* et d'*issohadores* de la Proloco s'est produit à New Delhi, en Inde, en marge du forum annuel de l'Unesco, pour appuyer une demande d'inscription du rituel au patrimoine immatériel de l'humanité. La proposition divise, en raison des effets pervers qu'une telle mesure induit parfois sur les traditions populaires, qui doivent pouvoir évoluer selon une cohérence interne. "*La question de la reconnaissance par l'Unesco est très délicate,* conclut Sebastiano Mannia. *En Italie, elle est particulièrement sensible en raison des nombreuses traditions populaires du pays. Le risque est de rigidifier un phénomène culturel qui peut être amené à changer du jour au lendemain.*" En définitive, si l'inscription au patrimoine immatériel – qu'il s'agisse des *mamuthones* ou du *canto a tenore,* chant polyphonique déjà reconnu par l'instance internationale – peut exposer la tradition au risque d'une mise sous cloche, la culture sarde ne tient pourtant ni à un label ni à une conformité figée : elle demeure une pratique vécue, orale et incarnée, transmise par les corps et par les voix, et c'est dans cette vitalité toujours rejouée que réside sa véritable force.



Diego Congiu (à gauche) et Gabriele Melis (à droite), *issohadores* de l'association Atzeni.



Alessio Siotto, un *mamuthone* de l'association Atzeni.



Un *mamuthone* de l'association Atzeni pendant le rituel de la fête de saint Antoine l'abbé.

Haute lignée 92

Benjamin d'une fratrie d'artistes visiblement placée sous une bonne étoile, VASSILI SCHNEIDER brille lui aussi par un talent évident. Remarqué en tant qu'acteur dans *Les Amandiers* et *Le Comte de Monte-Cristo,* deux moments forts du cinéma français des dernières années, le jeune apollon a déjà réalisé un court-métrage prometteur, et travaille désormais à l'écriture d'un film long.



Surchemise zippée en coton technique et blouson à capuche en tissu technique, **MONCLER.**



Blouson zippé en tissu déperlant Aquaflect, pantalon de jogging en jersey de Nylon, bonnet, chaussettes et sneakers, **MONCLER.**



par Olivier Joyard
portraits Anthony Arquier
réalisation Samuel François

On dit de certaines personnes qu'elles parlent comme un livre. Vassili Schneider parle plutôt comme un torrent. Alerte, frais, dynamique, tortueux, il nous emporte dans son sillage avec une générosité étonnante, doublée d'une voix poétique. Le voyage à ses côtés en vaut forcément la peine. L'acteur, successivement révélé par *Les Amandiers* (2022) de Valeria Bruni Tedeschi et le carton monstre du *Comte de Monte-Cristo* (2024), plus de neuf millions d'entrées en France, s'avance comme le petit dernier de la fascinante fratrie Schneider, qui règne sur le cinéma et la musique avec un naturel désarmant. Né à Montréal en 1999, alors que sa famille s'était installée au Québec, Vassili affiche douze ans de moins que Niels, le plus capé de la bande, acteur majeur du cinéma français. Volodia, producteur et batteur, a dix ans de plus que lui. Aliocha, musicien et acteur à succès, est né en 1993. Seul manque aujourd'hui à l'appel le cinquième frère, Vadim, disparu dans un accident de voiture en 2003 alors qu'il avait déjà connu la célébrité en tant que comédien au Canada. À la fin des années 2010, nous avions rencontré les quatre frères Schneider dans un bar de Pigalle, où ils racontaient à la fois leur union sans failles et leur capacité étonnante à se différencier, à cultiver des rêves singuliers. Vassili Schneider était alors tout juste arrivé à Paris. Huit ans plus tard, la greffe a pris.

Était-il écrit que le benjamin rejoindrait ses frères dans la capitale française pour ne pas rester à des milliers de kilomètres ? La réalité est un peu plus tortueuse. Vassili Schneider l'affirme, son arrivée en France s'est faite sur un coup de tête. "*J'ai d'abord planifié un voyage avec mes potes. Nous sommes partis à trois pour Paris. J'y avais déjà mis les pieds rapidement* [sa famille est originaire de Meudon], *mais je ne connaissais pas vraiment. À 18 ans, nous voulions arpenter cette ville admirée tellement de fois dans les films. On a décidé d'y rester un mois, en se disant qu'on tournerait un court-métrage improvisé, avec une petite caméra. Ce film, on ne l'a jamais fait.* [Rires.]" Même si le court-métrage en question ne voit pas le jour, Vassili Schneider remarque l'existence d'une école de cinéma atypique à Beaune, en Bourgogne, sous la forme d'un atelier animé par le légendaire cinéaste Claude Lelouch. "*J'avais vu son film,* Un homme et une femme, *et j'étais très admiratif,* raconte le comédien. *Pour être choisi, il fallait réaliser un court-métrage avec un Smartphone. J'avais déjà tenté d'entrer dans des écoles au Québec, mais sans être sélectionné. Cette fois, j'ai été pris. Dans la promo, il n'y avait que treize étudiants au total. J'ai appelé mes parents pour leur annoncer la nouvelle. J'ai conclu le coup de fil en disant : 'Le mois prochain, je déménage en France.' Ils étaient ravis pour moi.*"

Lors de l'atelier, Vassili Schneider côtoie le réalisateur de *L'aventure, c'est l'aventure* et participe au tournage de son 49e film, *Les Plus Belles Années d'une vie,* qui réunit le duo d'*Un homme et une femme* cinquante ans plus tard. "*Je me suis retrouvé entouré de Claude Lelouch, d'Anouk Aimée et de Jean-Louis Trintignant. C'était magique, car j'étais venu en France avec ces rêves-là en tête.*" Mais de quels rêves parle-t-il exactement ? À l'entendre, c'est



Blouson en twill technique, coupe-vent à capuche en coton technique rayé, blouson zippé en coton délavé, tee-shirt en jersey de coton, pantalon en gabardine de coton, chaussettes et sneakers, **MONCLER.**

comme si le métier d'acteur incarnait une porte d'entrée vers son désir profond : la réalisation. Dans la famille Schneider, la pratique artistique était de toute façon encouragée. "*J'ai commencé à travailler très tôt, vers l'âge de 5 ou 6 ans, en pratiquant le doublage. Pour mes frères et moi, c'était une activité commune, comme on serait allés au foot. Je ne le voyais pas du tout comme un travail.*" À l'adolescence, Vassili Schneider se découvre une passion pour la mise en images, à travers le biais particulier du skate. "*Ma vocation est arrivée quand j'ai commencé à tourner des vidéos pour mes potes. On en faisait une toutes les semaines, en véritables accros à la réalisation. Au skatepark, la nuit, on filmait tout. C'était la même chose avec le snowboard. J'ai gagné un prix dans un concours. Cela a été une révélation, pas forcément pour la victoire, mais parce que mes petits films étaient projetés devant un public qui réagissait, riait, car je filmais quand même beaucoup de conneries.*" La famille, toujours elle, est présente lors de cette projection et encourage Vassili Schneider à poursuivre dans cette voie. "*Je me souviens aussi d'avoir fait une vidéo sur des amis graffeurs. Je l'avais montrée à mon père qui m'avait dit : 'T'as du talent.' Ça m'a marqué. J'ai pensé qu'il fallait que j'en fasse mon métier.*"

Toutes les passions ne deviennent pas un métier, mais dans le cas de Vassili Schneider, ne pas céder à son désir aurait été comme une faute de goût. Le jeune homme s'est attelé à la tâche avec résolution. S'il n'a pas encore réalisé de long-métrage, il s'est fait la main sur plusieurs clips illustrant des chansons de son frère Aliocha, ainsi qu'un court-métrage, *La Plus Belle Fille du monde,* tout juste sorti de la salle de montage. Adapté d'une nouvelle éponyme de Raphaël Haroche parue dans le recueil *Retourner à la mer* en 2017, ce film élégant, produit par Ad Vitam Court et Saint Laurent Productions, raconte l'errance d'un homme veule, la cinquantaine, séduit par une jeune femme vénéneuse qui le traite mal. Lui, c'est Melvil Poupaud, elle, c'est l'actrice émergente Eva Danino. D'une subtile étrangeté, le court-métrage décrit la descente aux enfers de leur relation fantasmatique et toxique, marquée par un déséquilibre profond. De quoi envisager la suite d'une carrière derrière la caméra pour Vassili Schneider, qui profite d'ailleurs de ce printemps 2026 pour développer son premier scénario de long-métrage, inspiré par son adolescence.

S'il parvient au bout du projet, Vassili Schneider pourrait être le premier de la fratrie à devenir réalisateur de cinéma. Comme une revanche ? Ce serait étranger à sa manière de raisonner. Quand on lui demande si être le benjamin d'une famille d'artistes lui a donné le sentiment de rester coincé en salle d'attente, la réponse fuse. "*J'étais préado quand Niels a commencé à tourner avec Xavier Dolan* [dans *Les Amours imaginaires*.] *Moi, j'étais simplement ailleurs. Ce qui arrivait aux autres, c'était déjà un rêve accompli. L'un de mes frères avait réussi à exploser dans ce milieu si fermé et si difficile ? C'était hyper joyeux. Je me disais que j'aurais peut-être aussi ma chance, car j'en avais envie. Mais c'était déjà assez exceptionnel d'avoir dans la famille un frère qui réussit… En plus, je ne savais pas si j'allais forcément être acteur. Je pensais plutôt réaliser des films.*" La différence entre jouer et réaliser, aussi importante soit-elle, n'a au fond pas de quoi frustrer Vassili Schneider, qui embrasse bien sûr son succès en tant que

comédien. En anglais, un mot résume ce qu'il pourrait être : tout simplement *filmmaker.* "*Faire du cinéma, c'est très large,* abonde-t-il. *L'amour du septième art m'a fait devenir acteur, mais j'aurais pu aussi être chef opérateur ou monteur... J'ai envie de réaliser parce qu'en réalisant on touche à l'essence de cet art... C'est parfois ce qui me manque quand je suis en train de jouer : ce ne sont pas mes histoires que je raconte. Donc, j'ai envie de pouvoir faire les deux.*"

L'irruption de Vassili Schneider dans le cinéma français s'est faite en plusieurs temps, loin de la comète irrésistible que l'on imagine parfois. Une image de facilité lui colle pourtant à la peau, ce qui a tendance à l'agacer. "*Dans une carrière, il y a toujours des étapes. Les gens ont pu penser que pour moi, cela démarrait très vite. La vérité, c'est que je passe des castings depuis que j'ai 6 ans. Souvent, je ne les décroche pas. Quand je suis arrivé en France, j'avais déjà trois ou quatre films derrière moi, donc j'ai pu trouver un agent. Mais j'avais commencé à pratiquer mon métier une décennie en amont. À Paris, j'ai mis deux ans avant de décrocher mon premier rôle, une toute petite scène dans un film de Keren Ben Rafael,* À cœur battant. *Ensuite, l'étape décisive a été* Les Amandiers *de Valeria Bruni Tedeschi. Là, on m'a vu. Des gens m'ont dit que j'étais bien. Cela m'a donné confiance.*" Si le grand public a identifié Vassili Schneider pour son rôle dans le blockbuster *Le Comte de Monte-Cristo,* les amateurs de cinéma ont bien remarqué son visage androgyne et sa pugnacité dans le film de Valeria Bruni Tedeschi. Présenté en compétition au Festival de Cannes 2022, ce beau drame romantique scrutant les tours et les détours de la création revenait avec acuité sur les grandes années 80 du Théâtre des Amandiers à Nanterre, quand, étudiante, l'actrice-réalisatrice apprenait son métier sous les auspices de Patrice Chéreau. Une expérience folle pour le jeune comédien, encore marqué par ce tournage hors norme. "*Ce film a été la meilleure école de cinéma au monde. Valeria est une superbe actrice et réalisatrice, elle joue et filme avec toute son âme et ses tripes. Pour elle, le cinéma est presque une question de vie ou de mort. C'est vraiment une manière de faire très différente. Aujourd'hui, les acteurs et les actrices se protègent beaucoup plus. Pour moi, c'était inspirant de traverser tout cela.*" Observer, réagir, se voir poussé à bout, tomber, continuer... La méthode Valeria Bruni Tedeschi a pu bousculer des observateurs, mais Vassili Schneider a su y trouver sa place. "*C'était un tournage hyper joyeux, chaotique, stressant, tout plein de choses en même temps, avec des émotions différentes,* confirme-t-il. *C'est vrai que certains réalisateurs parviennent à faire de très bons films sans y mettre ces enjeux-là. Mais j'ai envie de tout explorer.*" Ce que retient l'acteur, c'est d'abord la différence d'approche avec l'engagement parfois étouffant de la génération décrite dans *Les Amandiers. "Je dirais que je suis content de vivre à notre époque. Pour moi, il faut rester heureux dans son travail.*"

La métaphore du torrent est décidément apte à décrire Vassili Schneider. À 27 ans, il est celui qui traverse les paysages, les aspérités du climat, sans oublier son propre chemin sauvage. Un mélange d'actuel et d'inactuel, voilà ce qui définit son physique et son approche du jeu. Inactuel grâce à son visage – comme échappé d'un tableau classique –, actuel par son appartenance

irréductible à une génération dont la naissance au cinéma a eu lieu en même temps que le mouvement MeToo. "*Personnellement, je me suis trouvé en tant qu'adulte quand MeToo a commencé. Ce monde me convient très bien, je m'y sens moi-même.*" Chez Vassili Schneider, cela se manifeste par une conception ouverte de la masculinité, capable de prendre pour référence Leonardo DiCaprio comme Patrick Dewaere, l'une de ses idoles. "*DiCaprio n'a jamais été le chantre d'une masculinité très virile. Il dégage même une grande féminité. Jeune, son visage était androgyne. À l'époque, il y avait aussi Brad Pitt, mais il était beaucoup plus masculin. Et si l'on considère tout le spectre de la pop culture, David Bowie s'est également posé là. À mes yeux, toutes les masculinités sont intéressantes.*" L'un des passages décisifs de sa carrière a tourné autour de la question du masculin : son rôle dans la pièce *La prochaine fois que tu mordras la poussière,* adaptée du roman autobiographique de Panayotis Pascot. L'histoire d'un fils et de son père mourant, embarqués dans un règlement de comptes sentimental et tragique. Une performance pour laquelle l'expression d'une grande fragilité était obligatoire. L'acteur a très bien réussi son coup, au point d'obtenir le Molière de la révélation masculine en 2025. De ce moment fort, il dit simplement : "*J'ai eu une impression de découverte. Jouer devant un public, pour moi, c'était la base du métier de comédien. Être récompensé, je ne m'y attendais pas. Pour tout dire, je ne l'espérais même pas. Mais ça m'a fait du bien.*"

Quelques mois avant ce Molière, l'aventure du *Comte de Monte-Cristo* avait placé Vassili Schneider sur la carte des jeunes acteurs qui comptent, pour son rôle d'Albert de Morcerf, au sein d'une joyeuse bande composée de Julien de Saint Jean, Anaïs Demoustier, Laurent Lafitte et bien sûr Pierre Niney. Pour celui qui se dit tête en l'air, toujours un peu à l'ouest, l'expérience a apporté un vent de fraîcheur notable. "*Quand j'ai tourné* Les Amandiers, *j'ai énormément appris sur la technique de jeu, la passion que l'on met dans notre art. Mais je ne dirais pas que c'est un film que j'ai fait pour le plaisir. C'était plutôt une expérience artistique très intense, qui m'a aidé à grandir dans mon travail. Alors que* Le Comte de Monte-Cristo, *c'était du plaisir, tout simplement. J'en ai retenu que l'on peut faire son métier juste pour kiffer.*" Fan éclectique, de Michel Berger à Serge Gainsbourg ("*Sa musique beaucoup plus que le personnage.*"), de Jean-Jacques Annaud aux frères Safdie, en passant par Emir Kusturica et Larry Clark – une inspiration pour le long-métrage qu'il écrit actuellement –, Vassili Schneider semble voué à trouver son plaisir et à le transmettre avec fluidité. Une définition après tout assez convaincante du statut d'artiste. Surfant sur la vague qui le porte, il vient de tourner dans une nouvelle adaptation des *Misérables* par Fred Cavayé, avec Benjamin Lavernhe, Camille Cottin, Vincent Lindon, Tahar Rahim, Noémie Merlant ou encore Megan Northam. Il interprète Marius dans ce film très attendu, qui doit sortir à l'automne prochain. Il se pourrait que l'état de grâce que traverse Vassili Schneider dure longtemps.

Coiffure et maquillage : Sébastien Le Corroller avec les produits Sisley chez Airport Agency. Set design : Alexandre Roy. Assistants photographe : Manon Bailo et Maxime Batifoulier. Assistante réalisation : Amandine Guinand. Numérique : Guillaume Coutret. Production : Océane Varloud et William Benkemoun chez Bureau Alagna.



Surchemise zippée et bermuda en coton technique, blouson à capuche en tissu technique et tee-shirt en jersey de coton rayé, **MONCLER.**

Bâtir un monde meilleur

Il fait partie des “starchitectes” que les institutions culturelles, les pouvoirs publics et les promoteurs immobiliers s’arrachent de par le monde. Convaincu que le respect de la planète ne rime pas avec un puritanisme punitif, BJARKE INGELS a forgé le succès de son agence BIG avec des projets alliant performances énergétiques et hédonisme. À New York, où le Danois réside en partie, ses constructions participent à remodeler le paysage urbain.



Manteau en cachemire Rain System, pull en cachemire et pantalon en toile de coton, **LORO PIANA.**

par Grant Johnson
portraits Rasmus Weng Karlsen
réalisation Jean Michel Clerc

Bjarke Ingels résume volontiers sa conception de l'architecture en un seul mot : oxymore. "*L'oxymore,* explique-t-il, *associe des éléments en apparence incompatibles ou contradictoires pour les intégrer dans des concepts holistiques et novateurs.*" Mais si ce terme l'a accompagné tout au long de sa carrière, c'est moins comme un slogan que comme un raccourci décrivant le fonctionnement même de son cabinet d'architecture. Depuis la fondation de Bjarke Ingels Group (BIG) à Copenhague, en 2005, le maestro danois a bâti une agence internationale couvrant des secteurs a priori hétérogènes : développements immobiliers de grande envergure, programmes d'infrastructures publiques et projets culturels à forte visibilité. En 2023, BIG employait plus de 700 personnes. Aujourd'hui, le groupe possède des bureaux à Copenhague, New York, Londres, Barcelone, Shanghai, entre autres, assurant sa capacité d'action à travers le monde.

Une autre expression revient souvent lorsqu'on évoque Bjarke Ingels : celle de "*durabilité hédoniste*". Dès le début des années 2010, l'architecte prenait ainsi position contre l'idée reçue selon laquelle la responsabilité environnementale imposerait nécessairement l'inconfort, la pauvreté formelle ou la réduction des usages. Pour lui, au contraire, la performance environnementale peut aller de pair avec le plaisir des usagers. Cette conviction trouve sa pleine expression dans une usine de valorisation énergétique des déchets construite par BIG à Copenhague, baptisée CopenHill, également connue sous le nom d'Amager Bakke. Opérationnelle depuis 2019, l'installation traite environ 400 000 tonnes de déchets par an et alimente quelque 160 000 foyers en chauffage urbain et plus de 62 000 en électricité. En parallèle de ces services, le bâtiment a été conçu comme un véritable équipement public. En effet, son toit en pente comporte une piste de ski artificielle et plusieurs itinéraires de randonnée, tandis qu'un mur d'escalade est intégré à l'une de ses façades extérieures. Alors que, au moment où nous écrivons ces lignes, les jeux Olympiques d'hiver de Milan se dérouleront dans moins de deux semaines, l'architecte évoque ce projet avec l'humour qui le caractérise : "*Il est notoire,* dit-il, *que le Danemark ne remporte jamais de médailles aux JO d'hiver. J'espère qu'un jour nous réussirons à changer cela car désormais on peut skier à Copenhague.*"

Bjarke Ingels est bien connu pour parler d'architecture de façon directe, en des termes accessibles. Alors que nombre de ses confrères doivent leur réputation à des travaux universitaires ou à des propositions très théoriques, sa carrière se définit avant tout à travers des bâtiments achevés, souvent de grande envergure et réalisés dans des contextes complexes sur le plan politique, environnemental ou commercial. Cette priorité donnée à la concrétisation des projets a largement contribué à la croissance de BIG ces vingt dernières années. Sa première vraie percée aux États-Unis est liée à la construction de VIA 57 West, un complexe résidentiel implanté dans l'ouest de Manhattan. En 2010, Bjarke Ingels s'est installé à New York pour superviser ce projet qui fut achevé en 2016, avec pour commanditaire la société immobilière The Durst Organization. Situé au 625 West 57th Street, entre la Onzième et la Douzième Avenue, VIA 57 West occupe un bloc entier, avec vue sur l'Hudson. Le bâtiment, d'une hauteur totale d'un peu plus de 142 mètres,



Pull en maille de cachemire, pantalon en toile de coton et sneakers, **LORO PIANA.** Montre, **PATEK PHILIPPE.**



Blouson en denim et velours, tee-shirt en jersey de coton et sneakers, **LORO PIANA.**

comporte 709 appartements répartis sur 34 étages. Avec une surface totale de 77 110 mètres carrés, c'était, à l'époque de sa construction, l'un des plus grands programmes résidentiels jamais édifiés sur l'île de Manhattan.

Ses bâtiments se déploient autour d'une cour-jardin d'environ 2 000 mètres carrés, conçue pour favoriser la luminosité et la circulation de l'air ainsi que pour offrir aux résidents des espaces extérieurs communs. Bjarke Ingels qualifie l'édifice de "*courtscraper*", un terme qui décrit des logements construits autour d'une "cour", selon une configuration fréquente en Europe, mais avec la hauteur et la densité caractérisant les gratte-ciel américains. Sa forme de tétraèdre incliné répond à la fois aux contraintes urbanistiques, à la nécessité de dégager des perspectives visuelles et à la volonté de privilégier la lumière naturelle. L'ensemble s'élève vers un unique sommet décentré, tout en s'ouvrant largement sur le fleuve.

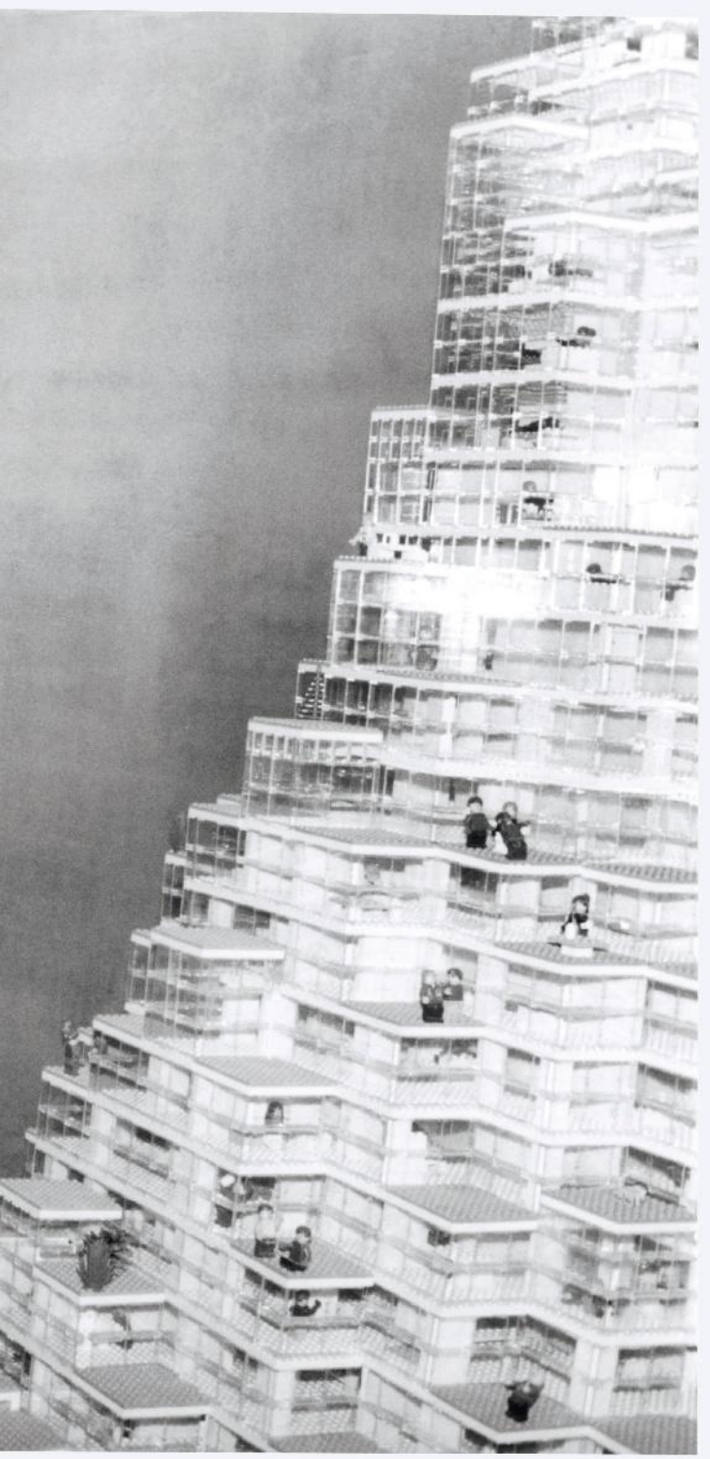
VIA 57 West a imposé BIG comme un acteur majeur du marché immobilier new-yorkais, introduisant en outre plusieurs thèmes que l'on verra réapparaître dans des réalisations ultérieures d'Ingels pour la ville : une volumétrie non conventionnelle née des obligations réglementaires, une forte densité résidentielle, conçue pour assurer le confort et la convivialité, et une architecture positionnée à la fois comme produit commercial et comme geste d'urbanisme. Peu après l'achèvement de ce projet, BIG s'est vu confier à New York une commande d'un tout autre genre. Après le passage de l'ouragan Sandy, en 2012, l'agence a été choisie dans le cadre de Rebuild by Design, le programme d'aménagement des rives de Manhattan, afin d'élaborer une stratégie de protection contre les inondations. Officiellement baptisé BIG U, et plus couramment appelé The Dryline ("la ligne sèche"), le projet consistait en un système de défense contre les crues tout autour de la pointe sud de Manhattan, de l'extrémité ouest de la 57e Rue, sur les bords de l'Hudson, à l'extrémité est de la 42e Rue, le long de l'East River. Plutôt qu'une digue continue, le dispositif proposait une succession d'accotements paysagers, de barrières anti-inondations "déployables" et d'espaces publics destinés, en temps normal, à l'agrément des quartiers riverains – et à leur protection en cas de tempête.

Bien que le projet ait ensuite été revu et restructuré lors des différentes phases de sa mise en œuvre sous la supervision de la Ville et du gouvernement fédéral, certains éléments du concept initial ont été conservés. Les travaux ont commencé au début des années 2020 dans le cadre du plan de Résilience côtière de l'East Side (ESCR), qui intègre des mesures de protection des berges, de nouveaux espaces verts et l'amélioration des infrastructures riveraines sur le Lower East Side. Pour Ingels, cette commande a marqué le déploiement de ses interventions new-yorkaises au-delà du secteur immobilier privé pour les étendre aux infrastructures publiques à grande échelle, en faisant le lien entre conception architecturale, adaptation climatique et politiques publiques.

À New York, l'immeuble le plus haut conçu par BIG est à ce jour The Spiral, une tour de bureaux située au 66 Hudson Boulevard, dans le complexe d'Hudson Yards. Achevée en 2023 avec le promoteur Tishman Speyer, elle compte 66 étages, culmine à 314,4 mètres exactement, et offre, entre autres, à peu près 260 000 mètres carrés de bureaux. The Spiral



Blouson en denim et velours, tee-shirt en jersey de coton et pantalon en toile de coton, **LORO PIANA.**



se caractérise par une suite ininterrompue de terrasses s'enroulant en diagonale autour des façades extérieures de l'édifice, de la base au sommet, et auxquelles on peut, dans la plupart des cas, accéder directement depuis les étages de bureaux. Cette architecture a été pensée spécifiquement pour répondre aux attentes contemporaines en relation avec les environnements de travail, faisant la part belle aux espaces extérieurs et à une forme de flexibilité des usages. En 2023, le bâtiment a reçu le niveau de certification Gold, selon la norme internationale LEED (Leadership in Energy and Environmental Design). Bjarke Ingels le décrit comme une transition "*entre High Line et* skyline", renvoyant à la fois à sa proximité avec la coulée verte suspendue (la High Line) et à la géométrie étagée de ses terrasses qui s'élèvent vers le ciel...

Un peu plus loin sur le parcours de cette même coulée verte, BIG a livré l'ensemble One High Line : deux autres tours, résidentielles cette fois, au n° 76 de la Onzième Avenue, en bordure ouest de Chelsea. Développées par le promoteur HFZ Capital Group et achevées en 2023, les deux tours de ce projet – dont l'une compte 36 étages et la seconde dix de moins – sont reliées à leur base par un podium commun. Elles semblent s'écarter l'une de l'autre dans un subtil mouvement de vrille, comme si elles voulaient s'assurer une meilleure vue. La rotation des planchers de chaque tour a en effet été pensée pour, à chaque étage, optimiser la vue sur l'Hudson et limiter le vis-à-vis entre les appartements, tout en respectant les contraintes urbanistiques et en tenant compte de la proximité du site avec la High Line. Revêtues de panneaux en travertin et en métal aux tons de bronze, ces constructions rompent avec les architectures majoritairement vitrées des programmes récents du sud de l'Upper West Side.

Le succès de BIG tient certainement également à cette vision de l'architecture, que Bjarke Ingels résume en une seule phrase : "*Concevoir un espace ou un lieu, c'est donner une forme à un endroit du monde où l'on aimerait soi-même vivre un jour.* " Cette idée sous-tend entièrement *BIG Atlas,* l'importante monographie de 504 pages à paraître aux éditions Phaidon au printemps, qui rassemble l'intégralité des projets réalisés par l'agence durant ses vingt premières années d'existence. Contrairement à de précédentes publications comme *Yes Is More – An Archicomic on Architectural Evolution* (éd. Taschen, 2009) ou *Formgiving – An Architectural Future History* (éd. Taschen, 2020), qui mêlaient réalisations effectives, propositions et architecture spéculative, l'ouvrage *BIG Atlas* se concentre exclusivement sur des bâtiments achevés.

Malgré l'importante expansion internationale de BIG, Bjarke Ingels continue de partager son temps entre Copenhague et New York. Et c'est peut-être dans le contraste fondamental qui existe entre ces deux villes que le maestro puise sa vision très particulière de sa profession. New York, ville dense, verticale et intensément bâtie, portée par des dimensions superlatives et une grande énergie économique ; et Copenhague, marquée par la prépondérance du bien-être social, où, notamment, les infrastructures cyclables sont omniprésentes, sont à ses yeux deux modèles qui ne s'excluent pas. "*Que j'atterrisse à Copenhague ou à l'aéroport JFK, dans les deux cas, j'ai toujours l'impression de rentrer chez moi*", explique cet homme chanceux. Quelles que soient les métropoles, les typologies de bâtiments ou les échelles de construction auxquelles il s'attelle, Bjarke Ingels prouve, à travers son œuvre, à quel point l'oxymore est pour lui davantage qu'une simple théorie : un mot d'ordre qu'il met en pratique, résolument.

Assistant photographe : Alex Marcus Magnier. Assistante réalisation : Sophia Maria Christin Edens. Production : Christian Hoyer et Mikkel Heriba.



Pull en cachemire, tee-shirt en jersey de coton, pantalon en toile de coton et sneakers, **LORO PIANA.**



Sommet de l’élégance

112

Loro Piana.



Il y a belle lurette que LORO PIANA cultive des affinités électives avec le monde raffiné des compétitions d'automobiles de collection. Partenaire du concours d'élégance sur glace The I.C.E. St. Moritz, la maison italienne y dévoilait cette année une capsule exclusive dévolue à l'univers de la conduite ultra glamour.

par Nicolas Salomon

Dans la lumière flamboyante d'un soleil d'hiver, un grand homme à la silhouette longiligne traverse le lac gelé de Saint-Moritz. Drapé dans une cape en cachemire Loro Piana, talkie-walkie à la main, il ne parcourt pas dix mètres sans être interpellé. Marco Makaus est ici chez lui. Grand collectionneur automobile, cet entrepreneur à l'allure aristocratique préside aux destinées d'un événement sur glace à nul autre pareil, issu d'une découverte faite par le plus grand hasard. En 1985, lors de vacances en Engadine, il assiste à une scène improbable : sur le lac gelé, une bande de gentlemen *drivers* britanniques, visiblement grisés par la fête, font déraper leurs voitures de collection dans la neige. Ils sont venus par la route depuis l'Écosse, cheveux au vent, pour s'offrir quelques glissades spectaculaires. "*Le vacarme, les phares dans la nuit, la neige projetée en l'air... tout me fascinait. Je me suis dit : 'Un jour, il faut que les gens voient ça.'*" L'idée s'imprime, mais entre l'intuition et sa concrétisation, le chemin est long : comment convaincre des collectionneurs de lancer des voitures valant plusieurs millions d'euros sur la glace ? Et surtout, comment financer un tel spectacle ? Il faudra attendre 2019 pour que le projet prenne corps. Soutenu par un industriel suisse aux moyens confortables, Makaus lance, avec une poignée d'amis, la première édition de The I.C.E. St. Moritz. Le concept : revisiter le genre très codifié du concours d'élégance automobile pour le transformer en performance dynamique. Un circuit ovale est ainsi tracé sur une portion du lac glacé, sur lequel les Ferrari, les Bugatti ou les Porsche historiques dérivent, glissent ou dansent au lieu de rester sagement immobiles sur un gazon impeccable.

Lorsque Makaus lance ce concours d'un nouveau type, une cinquantaine de collectionneurs répondent présent à l'appel. Le public, trié sur le volet, découvre un spectacle où la virtuosité prime sur la simple contemplation. Les prix décernés relèvent davantage du clin d'œil que de la compétition : il s'agit avant tout de célébrer l'art automobile. Massivement relayée sur les réseaux sociaux, cette première édition rencontre un succès immédiat.

Fast forward. En 2024, The I.C.E. St. Moritz a changé d'échelle, et l'événement s'est attiré les faveurs d'un partenaire tout aussi élégant que les bolides : Loro Piana. Présente à Saint-Moritz depuis 1988 avec une boutique emblématique, la maison italienne a su déceler le potentiel de l'événement, remarquant l'enthousiasme suscité par le rendez-vous et le profil de ses visiteurs. En effet, dès les années 50, cette station de ski suisse prestigieuse et historique s'est affirmée comme un rassemblement incontournable des happy few internationaux. L'aérodrome local, capable d'accueillir des jets long-courriers, a bientôt transformé le village alpin en une destination mondiale. On vient donc à Saint-Moritz pour skier, mais aussi pour voir et être vu.

Dans les rues, les manteaux de fourrure croisent aujourd'hui des silhouettes masculines enveloppées d'une veste devenue emblématique : la Roadster. C'est en 2004, à l'occasion du 75e anniversaire du concours d'élégance de la Villa d'Este que naît cette icône de Loro Piana, qui incarne à la perfection la rencontre entre raffinement et mobilité. Davantage structurée qu'une parka, plus technique qu'un blazer, elle répond aux exigences d'un mode de vie où l'on passe sans transition de la marche rapide au volant d'une voiture de collection. D'allure intemporelle, la veste allie un cachemire traité au moyen du procédé Storm System et, à l'intérieur, une membrane coupe-vent brevetée. Ses multiples détails fonctionnels – mousqueton pour les clés, poche dédiée aux lunettes, fentes d'aisance dans le dos – en font une signature masculine incontournable, une pièce idéale pour affronter l'hiver sans rien perdre de son chic. Dans le froid de la montagne mais aussi à la ville, à Saint-Moritz comme ailleurs, la Roadster accompagne naturellement ceux qui entendent conjuguer mouvement et distinction.

Loro Piana.



Veste “Roadster” en cachemire Storm System, **LORO PIANA.**

Seul en scène 116

Au sein du groupe La Femme, dont il était pendant plus de dix ans le co-leader aux côtés de Sacha Got, MARLON MAGNÉE a ajouté une page flamboyante à l'histoire du rock français. Premier album solo de ce fonceur qui n'a jamais eu peur de rêver trop grand, *Dark Star* affirme plus fort que jamais son envie de vivre à cent à l'heure, pour tutoyer les étoiles.



Trench en gabardine de coton cirée imprimée, **BURBERRY.** Bracelet, **TANT D'AVENIR.**



Tee-shirt en maille
rebrodée, **JEAN PAUL GAULTIER.**
Pantalon en cuir, **AMIRI.**
Chaussures, **PRADA.**



Veste en drap de laine
et chemise en popeline
de coton rayée, **BALENCIAGA.**
Pantalon en denim, **DIESEL.**
Chaussures, **FERRAGAMO.**



Surchemise en lin, **VILEBREQUIN.** Pantalon en denim, **BALENCIAGA.** Collier, **EMANUELE BICOCCHI.** Bague, **TANT D'AVENIR.** Chaussures, **VIVIENNE WESTWOOD.**

par Mathis Duvernet
portraits Gorka Postigo
réalisation Éline Hoyois

Tout fou, tout glam, Marlon Magnée est sorti de La Femme. Un accouchement sans douleur ni forceps, programmé au terme d'un ultime tour de piste triomphal du groupe à la géométrie souple qu'il anime depuis l'adolescence en compagnie de Sacha Got, avec, en apothéose, un Accor Arena plein à exploser aux derniers jours de novembre 2025. Officiellement, le groupe est en coma artificiel, prêt (ou non) à être réactivé un jour : "*On en parlait depuis quelque temps,* précise Marlon Magnée, *mais on ne savait pas si ça allait arriver un jour. Pour ma part, j'aurais bien continué La Femme, mais puisque ça s'est présenté comme ça, pour des raisons dont je ne veux pas trop parler, je me suis dit que j'allais faire un bon album sous mon nom et partir en tournée.*" Généralement, les échappées en solo sont l'occasion de ralentir le pouls après des années de tachycardie collective, voire de chercher en soi les fibres assagies du guerrier au repos, donner à entendre ses fêlures et, dans l'ordinaire des cas, barber son monde en le réduisant à la taille d'un nombril. Rien de tel chez Marlon Magnée, lequel au contraire choisit sur son premier album d'accélérer encore la cadence, de revenir à la source jamais tarie de ses premières sensations musicales, toutes marquées par l'irrépressible envie de vitesse et de (joyeux) chaos. *Foutre le bordel,* hymne électro punk au "*son qui tabasse*", expulsé du temps de La Femme (*Paradigmes,* 2021), méritait bien une suite, histoire de ne pas laisser en suspens de telles promesses, déconnantes et subversives à la fois.

La suite en question a pour titre *Opération destruction,* et sur des synthés complètement vrillés, Magnée se transforme en fauteur de troubles cyberpunk, comme échappé d'*Orange mécanique* version banlieue loubarde 2.0. C'est précisément dans la banlieue sud de Paris qu'il a construit son studio, au sous-sol de l'appartement qu'il partage avec sa fiancée, la chanteuse australienne Sam Quealy, dont il vient également de produire le nouvel album. Le studio en question, essentiellement empli de synthés analogiques, porte le même nom que son premier disque en solitaire : *Dark Star.* Marlon Magnée y a pourtant seulement ébauché les maquettes – une cinquantaine au fil des années – avant d'investir les plus cossus Studios Ferber, jadis temple du chanteur Christophe, un autre fou de synthés et de fringues scintillantes. Même s'il a confié la réalisation de son album au très aguerri Renaud Letang, producteur de Manu Chao, de Feist et habituel binôme de Chilly Gonzales, pas question pour Magnée de déambuler en veste de soie rose en déléguant l'essentiel du travail à cet orfèvre rassurant : "*Il fallait que je sois beaucoup plus attentif et responsable,* dit-il. *Dans La Femme, il y avait toujours l'un de nous deux, Sacha ou moi, qui prenait le contrôle pendant que l'autre pouvait se permettre de dormir par*

terre. Cette fois, j'ai dû donner un peu de moi tout le temps." On imagine que l'enregistrement fut assez physique, à l'image de ces chansons sur la brèche, qui défilent comme des chauffardes sous speed et ne laissent aucun répit à l'auditeur. "*Quand j'étais en tournée avec La Femme, j'ai remarqué que les morceaux les plus rapides marchaient toujours mieux sur scène que les trucs plus lents. On a toujours eu un répertoire qui variait beaucoup, parce que c'était dans l'esprit du groupe de ne jamais rester sur un seul style. En solo, j'aurais pu faire la même chose, j'avais des titres dans tous les coins, des morceaux très rock, des ballades, même du rap, mais Renaud Letang m'a aidé à faire le tri, et ce sont les titres les plus rentre dedans qui ont trouvé leur cohérence. Au fond, ça colle à ma personnalité. Je suis assez speed dans la vie.*" Carburant souvent à 240 BPM, *Dark Star* ne rêvasse pas, à l'image de ses trois singles placés d'entrée comme une rafale implacable : *Nuage gris,* avec sa batterie folle et son débit en cascade, évoque autant Alan Vega que Plastic Bertrand ; *Plus fort que toi* donne dans le rockabilly synthétique ; *People Are Afraid* et son "robotisme" sensuel a les atours d'un tube pour l'export. Il y a certes des instants plus calmes parmi ce déchaînement uptempo sous haute pression, comme *La Première,* chanson d'amour minimaliste, presque nonchalante, où la dulcinée est toutefois comparée à de la "*poudre blanche*", osant un "*mon héroïne*" comme seul Gainsbourg savait s'y risquer. D'une voix presque étranglée et sur une cavalcade électro-pop dont certains virages frôlent l'astre Daft Punk, il chante aussi *Ciao la vie,* un titre qui parle de tentations suicidaires pour mieux exalter la chance d'être en vie. Un thème repris en mode plus désespéré sur *Dévasté,* même si tout ça relève d'un romantisme adolescent dont Magnée assume complètement la simplicité brute, sans recul cynique ni moquerie.

À 35 ans, mais toujours habité par ce gamin déluré qui rêvait depuis le Pays basque de se faire une place dans le monde, Marlon Magnée s'offre une sorte de *Retour vers le futur* musical, comme s'il observait au télescope, et à grand renfort de télescopages, cette planète désormais étrangère qu'est la jeunesse. "*Je me suis reconnecté avec des potes du lycée, ce n'était pas intentionnel, juste un hasard, mais ça m'a replongé des années en arrière, et cet album est un peu la somme de toutes ces expériences passées que je voulais faire revivre. J'ai réécouté les Stray Cats, Motörhead, le Velvet Underground, du punk-rock, des trucs qui m'ont éveillé à la musique. Pendant l'enregistrement, j'ai même recommencé à faire du graff sur la Petite Ceinture, comme à l'époque.*" Ces fantômes lointains à peine évoqués, il scrolle à nouveau en marche avant dans son Instagram mental et reprend ses rêves mégalos, toujours plus énormes, ce qui, au final, le rend plus attachant que les faux modestes terre à terre de la pop et leurs ambitions de petits commerçants. Il a failli appeler son disque *Plus fort que toi,* d'après le morceau qui, à toute berzingue, conseille de toujours croire en l'impossible. "*On dit qu'il faut viser la Lune pour atterrir dans les étoiles, ça a toujours été mon moteur. Avec le groupe, on rêvait de faire Bercy. Ça nous a pris quinze ans, mais on y est arrivé. Maintenant je rêve de faire des stades, on verra bien ce qui se passe. Partir en solo, c'est être un peu seul contre tous, comme ce que je décris dans le morceau* Dark Star, *mais je ne vois pas mon parcours dans la musique en termes de carrière, plutôt comme une envie de passer d'un rêve à l'autre. Quand*

j'étais à Los Angeles, je me baladais sur Hollywood Boulevard, je marchais sur les étoiles et je me disais que ça devait être dingue d'en avoir une à son nom. Mais il paraît qu'il faut payer dans les 80 000 dollars." Il dit ça avec une candeur désarmante, comme s'il s'agissait du seul obstacle.

Depuis *Sur la planche,* véritable déferlante qui les a fait connaître en 2012 et a placé Biarritz sur la carte de la surf music turbulente, les membres de La Femme ont toujours vu grand. Le groupe aura autant séduit (les jeunes) qu'attiré les flèches injustifiées des vieux puristes, lesquels supportaient mal que des gamins revisitent l'histoire de la pop en vitesse rapide. Sacha Got et Marlon Magnée, rejoints par trois autres musiciens aux idées aussi élastiques, et par des vagues successives de chanteuses (dont Clara Luciani, satellisée depuis en superstar de variété chic), ont laissé une empreinte indéniable avec leurs six albums, et largement dépassé les frontières de l'Hexagone mesquin qui ne les aura pas toujours célébrés à hauteur de leur belle fougue contagieuse. Du duo, Marlon Magnée a toujours été le plus show off, celui qui magnétisait la scène et attirait l'objectif des photographes, quand Sacha Got se tenait dans l'ombre. Logiquement, il terminera en 2015 devant celui d'Hedi Slimane pour une campagne Saint Laurent documentant la jeune scène française affûtée et sexy. "*Sacha n'avait pas voulu faire cette campagne, il n'était pas à l'aise à l'idée de mélanger l'image du groupe avec celle d'une marque. Moi, j'ai accepté parce qu'Hedi Slimane a juste photographié toutes les légendes du rock. Peu de temps auparavant, il avait fait Lou Reed et Chuck Berry, c'est difficile de refuser quand des mecs pareils ont accepté.*" À la fin du lycée, lorsque ses amis lui demandaient ce qu'il allait faire plus tard, Marlon le fanfaron répondait qu'il allait devenir rock star. "*C'était sincère, je le pensais vraiment. Évidemment, ils se sont bien foutus de ma gueule à l'époque. Et puis, des années plus tard, j'ai croisé une de ces personnes qui m'a dit : 'Putain, je me suis souvenu de ce que tu disais, t'avais raison. Bravo.' Ça m'a fait plaisir.*" Quand on lui demande sa définition personnelle d'une rock star, sa réponse est à l'image de sa musique, qui se joue des clichés pour mieux les dévoyer, les avaler et les régurgiter avec l'intelligence des instinctifs plutôt qu'avec celle des calculateurs : "*C'est une déréalisation de soi-même, chercher à être plus grand et plus fort qu'on ne l'est vraiment. Et puis c'est la belle vie, quoi, avoir de belles guitares, une collection de blousons en cuir, voyager partout dans le monde… Bon, quand tu es français, c'est pas simple de se projeter comme ça, dans la mesure où les vraies rock stars sont internationales. On a le sentiment de ne pas peser lourd. Au départ, La Femme était vu aux États-Unis comme un truc exotique, un peu comme quand les Français découvrent la musique de Tinariwen. On trouve ça sympa, le rock des Touaregs, parce que c'est différent, dépaysant. On a accepté d'être une attraction pour mieux montrer qu'on savait faire un truc auquel ils n'avaient pas pensé, du psychédélisme avec des synthés, qui ne sonnait pas comme le reste. C'est devenu notre force.*" Marlon Magnée possède désormais une collection de blousons en cuir (et de tenues de scène extravagantes) dans une pièce-dressing qu'il fait visiter comme un musée. Rock star, faut voir, mais *Dark Star,* c'est certain, possède de quoi lui promettre des lendemains étoilés. Sans La Femme, libre comme un grand garçon. L'"*opération destruction*" est aussi celle d'une séduisante reconstruction.

Coiffure : Kevin Jacotot avec les produits L'Oréal Paris. Maquillage : Asami Kawai chez Artists Unit. Set design : Iviu Torre. Assistant réalisation : Diego Aguilera. Assistants photographe : Andreas Strunz et Simon Klostermaier.

Nouvelle vague

par Ethan Hart, réalisation Anna Claassen



Veste croisée et pantalon
de costume en soie, chemise en crêpe
de soie et cravate, **SAINT LAURENT
PAR ANTHONY VACCARELLO.**



Chemise à lavallière en tissu technique et pantalon ceinturé en drap de laine, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**



Chemise en lin, pantalon en
toile de coton imprimée et chapeau,
IM MEN. Cravate vintage.



Veste croisée en coton, pull à col V en maille de coton, pull à col roulé en jersey de coton et short en tissu technique, **PRADA.**



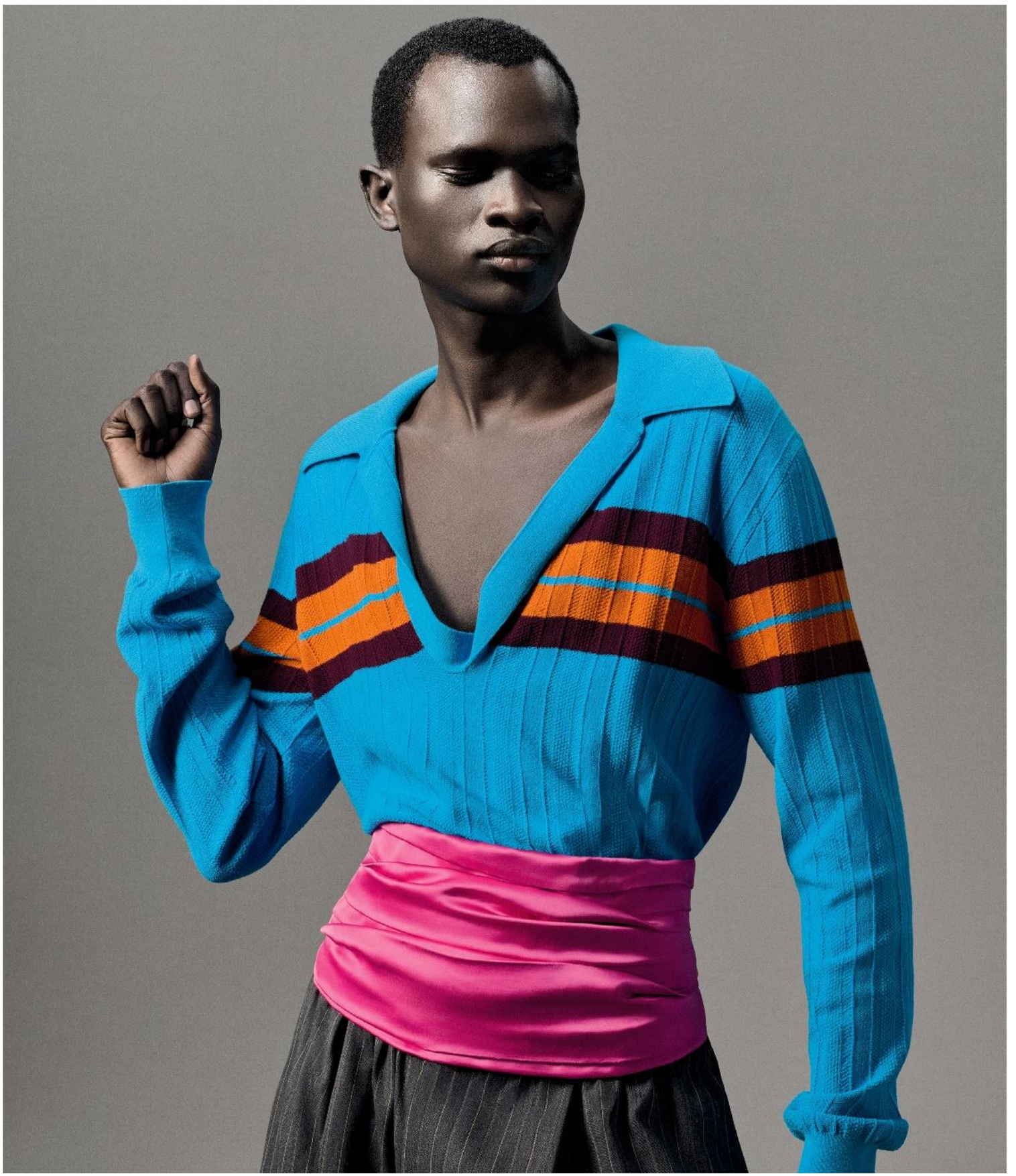
Veste en cuir, pull à lavallière
en cachemire, chemise en soie
et broche, **GUCCI.**



Veste en cuir, **JEAN PAUL GAULTIER.** Pull en cachemire et pantalon en toile de coton, **LORO PIANA.** Foulard, **MAISON MARGIELA.**



À gauche : pull en coton et soie, blouson et pantalon en toile de lin, et ceinture, **GIORGIO ARMANI.**
À droite : blouson zippé et pantalon en soie technique, et gilet de costume en soie, **GIORGIO ARMANI.**



Polo en viscose et ceinture, **DRIES VAN NOTEN.** Pantalon en drap de laine rayé, **MOOHONG.**



Veste croisée en tweed de laine et satin, et bermuda à plis en toile de coton, **DIOR.**



À gauche : veste et pantalon de costume en cuir suédé, chemise en popeline de coton rayée et mocassins, **LOUIS VUITTON.**
À droite : manteau ceinturé, veste et pantalon de costume en laine et soie, débardeur en tissu technique et mocassins, **LOUIS VUITTON.**



Veste sans col et pantalon de costume en coton, **MAISON MARGIELA.** Chemise en coton plissé, **IM MEN.** Cravate vintage.

Mannequins : Chubath Kutien chez Success Models. Chandler Frye chez IMG Models. Coiffure : Gor Duryan chez Agence Saint Germain. Set design : Hugo Robin. Assistants photographe : Akira Trees et Toby Stampfli. Assistants réalisation : Miguel Garza et Pilar Madimin. Numérique : Marie-Amélie Martin chez Sheriff Projects. Retouche : Deborah Aouate chez Final Touch. Production : Dominik Slowik chez Artem Project.

Love Story

par Marc de Groot, réalisation Charles Varenne



À gauche : polo en jersey de coton imprimé et short en denim imprimé, **DSQUARED2.**
À droite : débardeur et legging en coton technique imprimé, et ceinture, **DSQUARED2.**



À gauche : blouson en cuir suédé, chemise en popeline de coton, pantalon en drap de laine et foulard, **MIU MIU.**
À droite : blouson en toile de coton et cuir, chemise en popeline de coton, pantalon en drap de laine et foulard, **MIU MIU.**



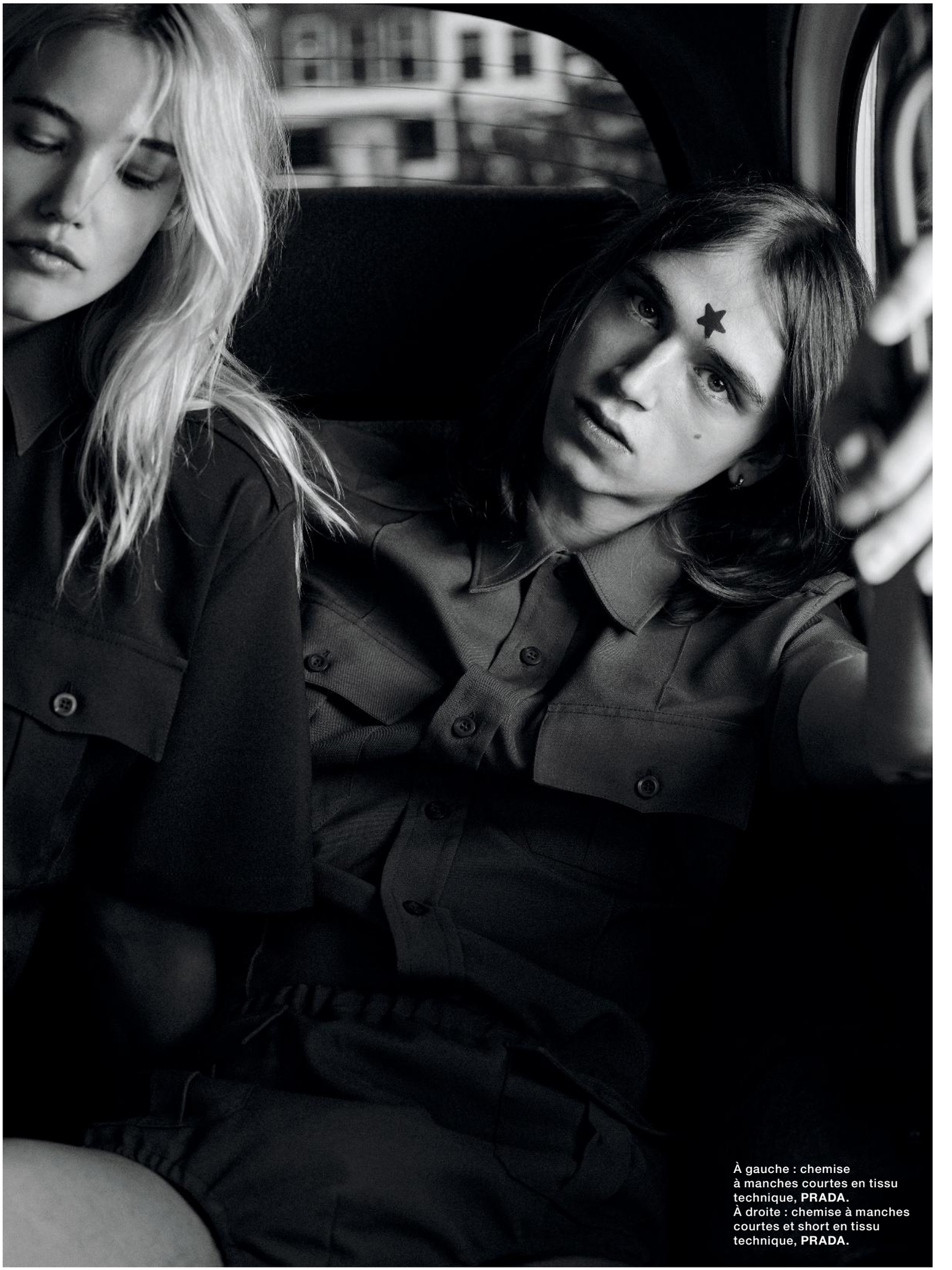
À gauche : cardigan en coton et soie, **PIACENZA 1733.** Combinaison vintage.
À droite : cardigan en laine argyle, **PIACENZA 1733.** Combinaison vintage.



Devant : veste en denim,
tee-shirt en jersey de coton
et pantalon en denim, **GUESS.**
Ceinture vintage.
Derrière : chemise en denim
et tee-shirt en jersey de coton,
GUESS.



À gauche : chemise en soie, pantalon ceinturé en drap de laine, lunettes de soleil, cravate et derbys, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**
À droite : chemise en soie, pantalon ceinturé en drap de laine, lunettes de soleil, cravate et derbys, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**



À gauche : chemise
à manches courtes en tissu
technique, **PRADA.**
À droite : chemise à manches
courtes et short en tissu
technique, **PRADA.**



À gauche : chemise en sergé de coton imprimé, **FIGARET.** Pantalon en toile de coton, **LOEWE.** Ceinture, **VERSACE.** À droite : chemise en voile de coton imprimé, **FIGARET.** Short en cuir, **BOTTEGA VENETA.** Bijoux vintage.



À gauche : blouson zippé en cuir et laine, et polo en laine, **LOEWE**.
À droite : tee-shirt en jersey de laine, **LOEWE**.



À gauche : combinaison en denim, **LOUIS VUITTON.** Bottes vintage.
À droite : pull en jacquard de laine et chemise en popeline de coton (nouée à la taille), **LOUIS VUITTON.** Derbys, **J.M. WESTON.**



À gauche : veste et pantalon de costume en gabardine de coton, tee-shirt en jersey de coton et ceinture, **VERSACE.** Lunettes de soleil, **RAY-BAN.**
À droite : veste croisée et pantalon de costume en laine, cardigan et tee-shirt à col V en maille de coton, collier, broche et pince à cravate, **VERSACE.** Lunettes de soleil, **RAY-BAN.** Ceinture vintage.
Page de droite, à gauche : veste croisée et pantalon de smoking en toile de laine et satin, gilet de costume en velours brodé et écharpe, **DIOR.**
À droite : veste militaire en drap de laine, gilet en moleskine à brandebourgs, chemise en denim et pantalon en drap de laine, **DIOR.**



Mannequins : Estella Brons chez Ulla Models. Djairo Mulder chez The Troopers. Lisa Wigger chez Scala MGMT. Etienne van den Heuvel chez Max Models. Jenn Xu chez Touché Models. Bram Valbracht chez Republic Men. Cecilia Zevenhek chez Scala MGMT. Kilian Smits et Bram Kerkhoven chez Platform Agency. Hidde Algera et Valèrie Pasker chez Mouna Models. Paul Hameline, Bradley Veragten et Lemmie Van Den Berg chez Success Models. Conor Walmsley et Fede Willem van Dam van Isselt chez The Fashion Composers. Isha van Dijk et Mark. Coiffure et maquillage : Irena Ruben chez House of Orange. Set design : Ildiko Korzelius. Casting : Michiel van Maaren. Assistantes photographe : Annika Poutsma et Serefina Ogelo. Assistants réalisation : Arthur Callegari et Pablo Salvador Willemars. Numérique : Sebas Jansen. Retouche : Paco Weekenstroo. Production : Julian Meijer et Abe Dijkman. Merci à Pastis, Amsterdam.

Playtime

par Mélissa De Araujo, réalisation Azza Yousif



Tee-shirt en jersey de coton
et soie, sac “Speedy P9” et colliers
(accrochés au sac), **LOUIS VUITTON.**
Chaîne vintage.



Chemise en popeline de coton monogrammée, pantalon en drap de laine, cravate et derbys, **GUCCI.**



Pull à col V en maille de soie et pantalon en cuir, **HERMÈS.** Chaîne et ceinture vintage.



Blouson zippé en tissu technique, tee-shirt en jersey de coton imprimé et pantalon en gabardine de coton, **PRADA.** Écharpe, **ROMEO STEDMAN MOURAS.**



Manteau en tissu technique, débardeur en maille de coton, bermuda en maille technique et sneakers, **DRIES VAN NOTEN.** Chaîne, **DARY'S.** Chaussettes, **FALKE.**



Pull en maille de coton, **DSQUARED2.** Bermuda en toile de coton, **ORLEBAR BROWN.**



Veste croisée et pantalon de costume en drap de laine, chemise en popeline de coton et cravate, **DOLCE & GABBANA.** Collier, **MARIE-HÉLÈNE DE TAILLAC.** Chaussettes, **LOUIS VUITTON.** Derbys, **CELINE.**



Cardigan et pull en laine, cachemire, lin et soie, et pantalon en toile de coton, **LORO PIANA.**



Pull en cachemire brodé, tee-shirt en jersey de coton, pantalon en drap de laine, cravate et derbys, **CELINE.**



Gilet de costume en coton
et soie, bermuda à plis en toile de
coton, écharpe, chaussettes
et sneakers, **DIOR.**



Tunique en soie imprimée,
GIORGIO ARMANI.

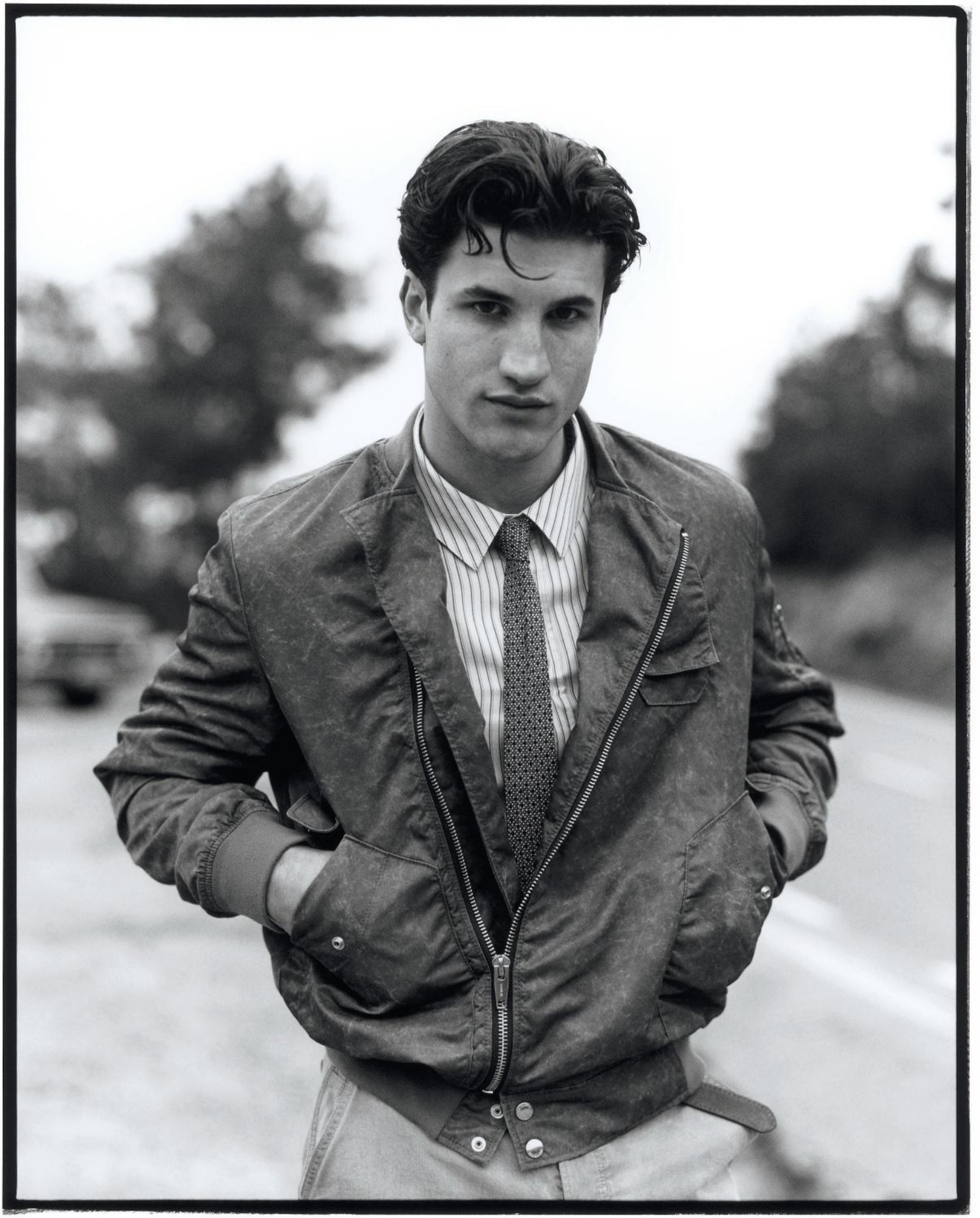


Trench en gabardine de coton, long débardeur en jersey de coton imprimé et sneakers, **PRADA.** Mannequin : Lucas Ernens chez Bananas Models. Coiffure : Barthélémy Joris. Maquillage : Agathe Mazzini. Manucure : Émeline Morellet. Assistantes photographe : Margot De Araujo et Enea Arienti. Assistante réalisation : Darya Slavinskaya. Retouche : Sandra MRN. Postproduction : Tyssage Studio. Production : Jameson Pepper chez Dear Sylvia.

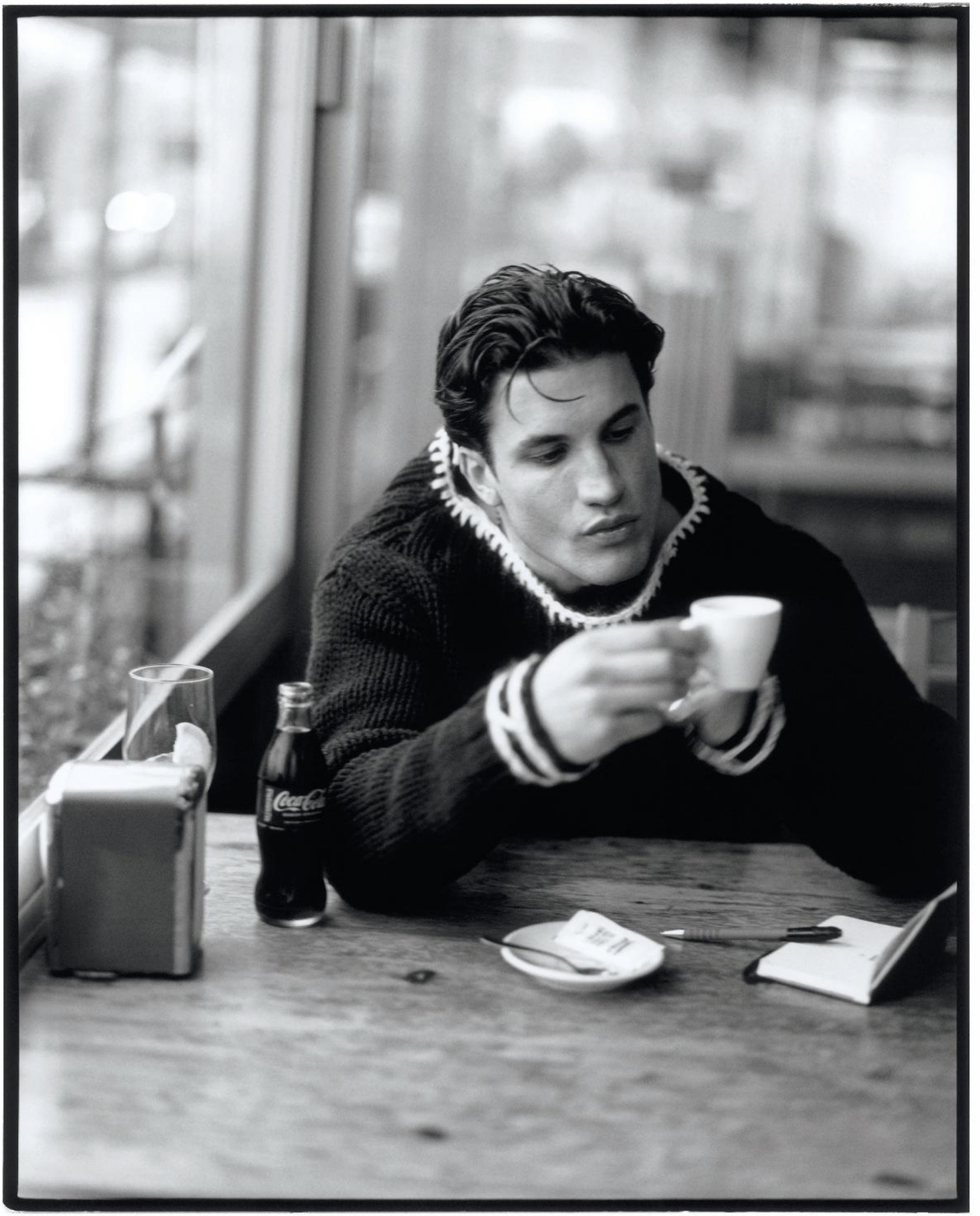


L’échappée belle

par James Harvey-Kelly, réalisation Jean Michel Clerc



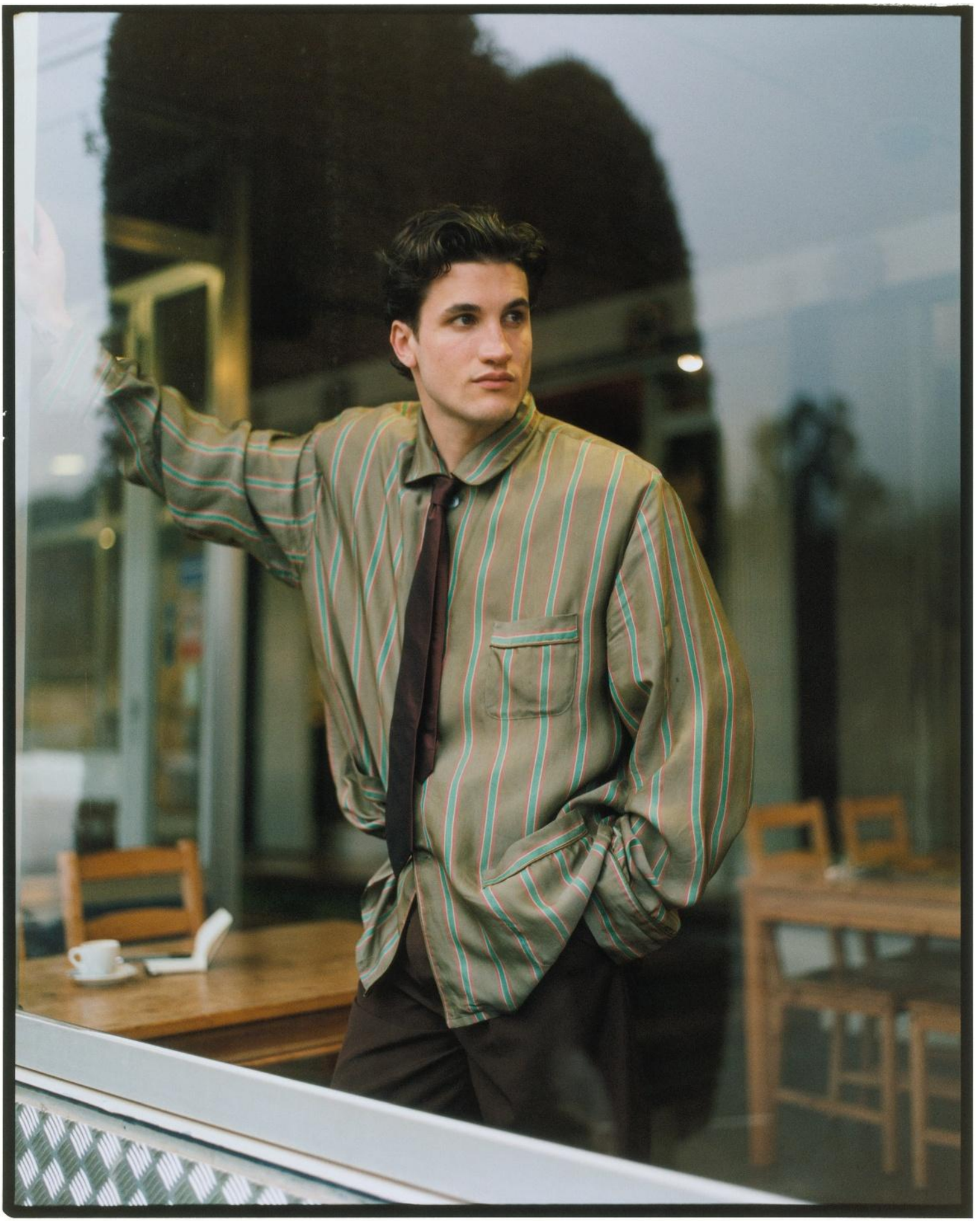
Blouson zippé en toile de coton délavée, chemise en soie technique rayée et pantalon en coton, **THE KOOPLES.** Cravate vintage.



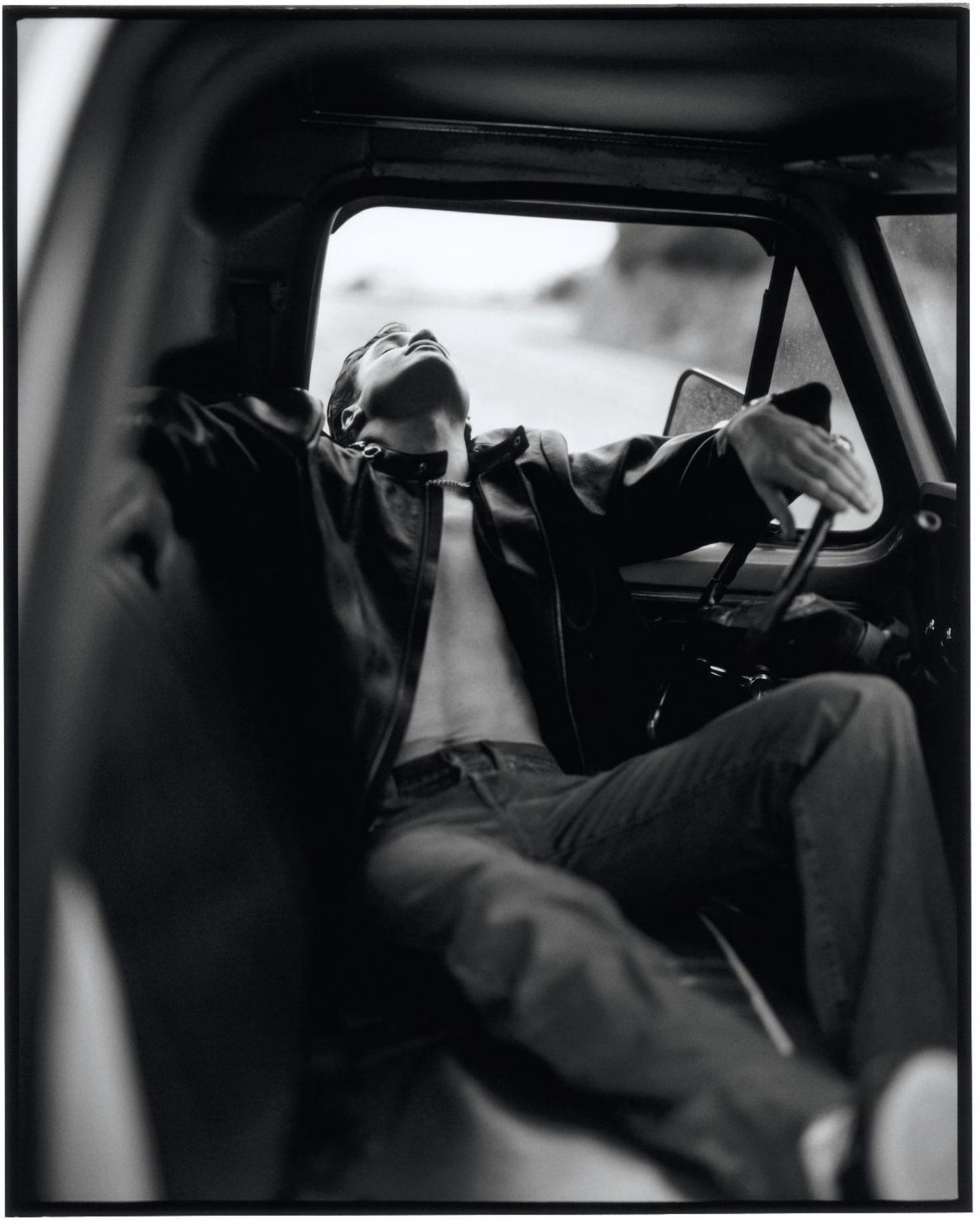
Pull à col bateau en jersey de laine, **PRADA.**



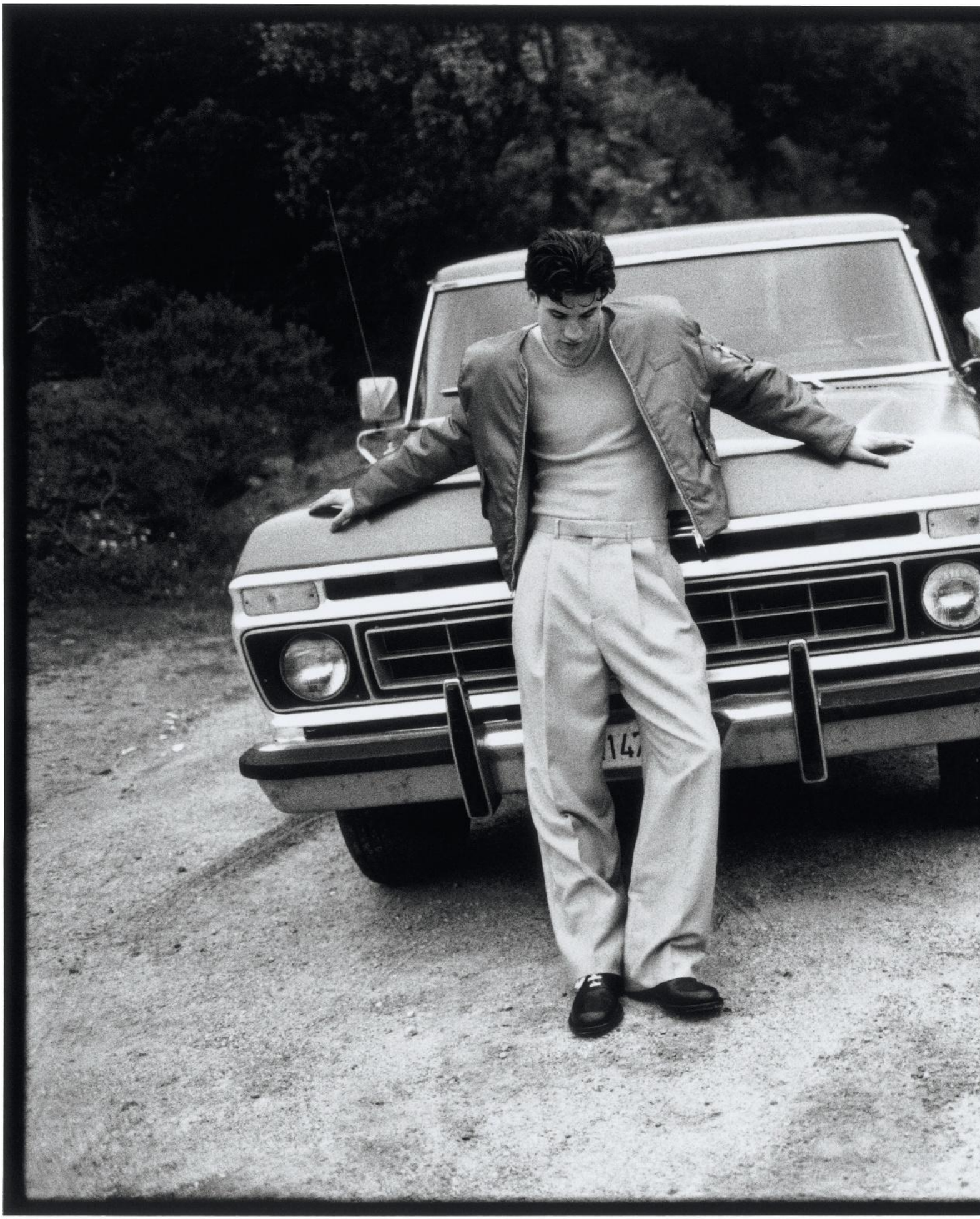
Polo en jacquard de cachemire et pantalon en drap de coton, **HERMÈS.** Chaîne vintage.



Chemise de pyjama en soie technique rayée, pantalon en drap de laine et cravate, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

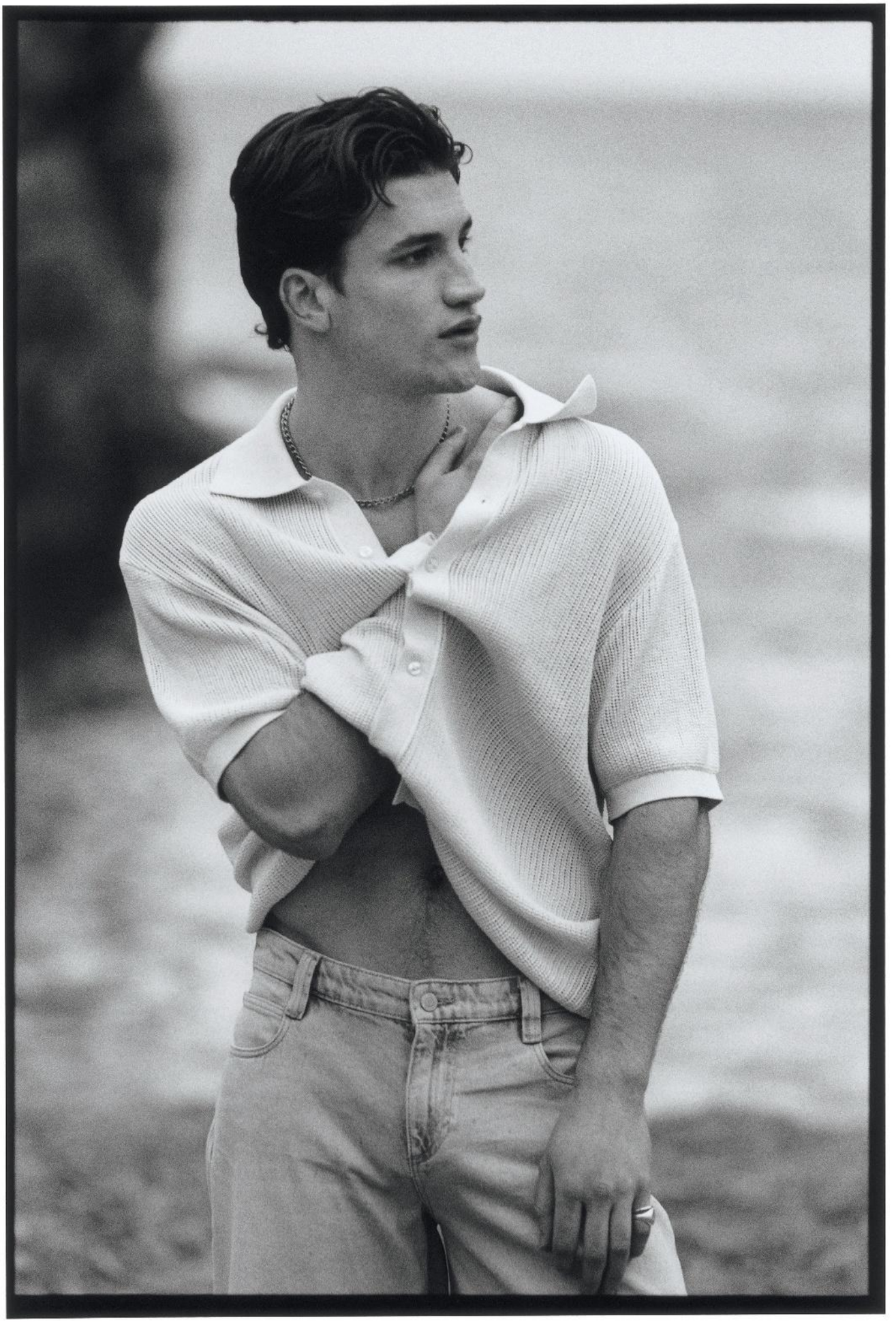


Blouson zippé en cuir et pantalon en denim, **GUCCI.** Chaîne vintage.

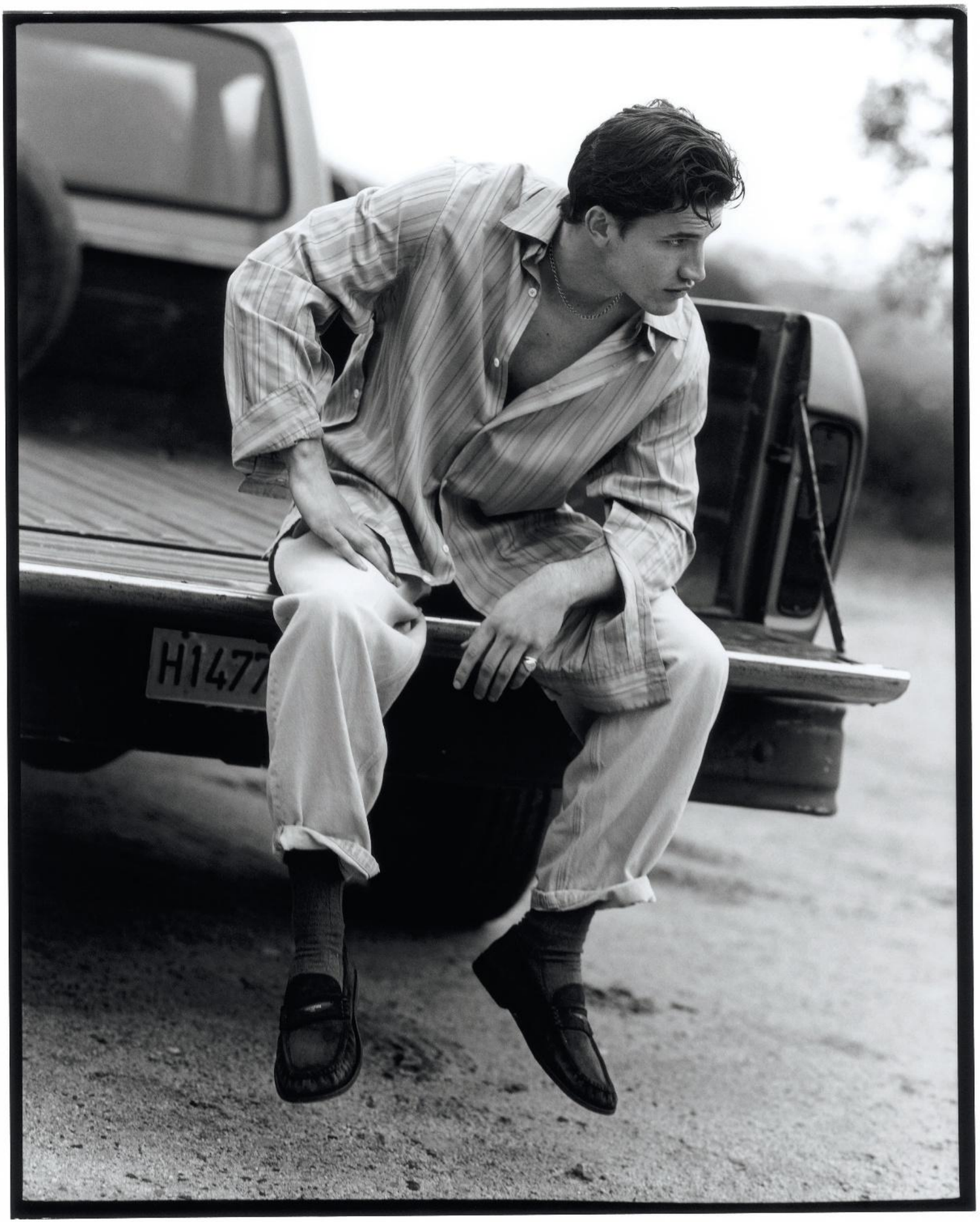


Blouson zippé en Nylon et pantalon en toile de coton, **GIVENCHY PAR SARAH BURTON.** Débardeur en maille technique, **LOUIS VUITTON.**
Derbys, **DRIES VAN NOTEN.**

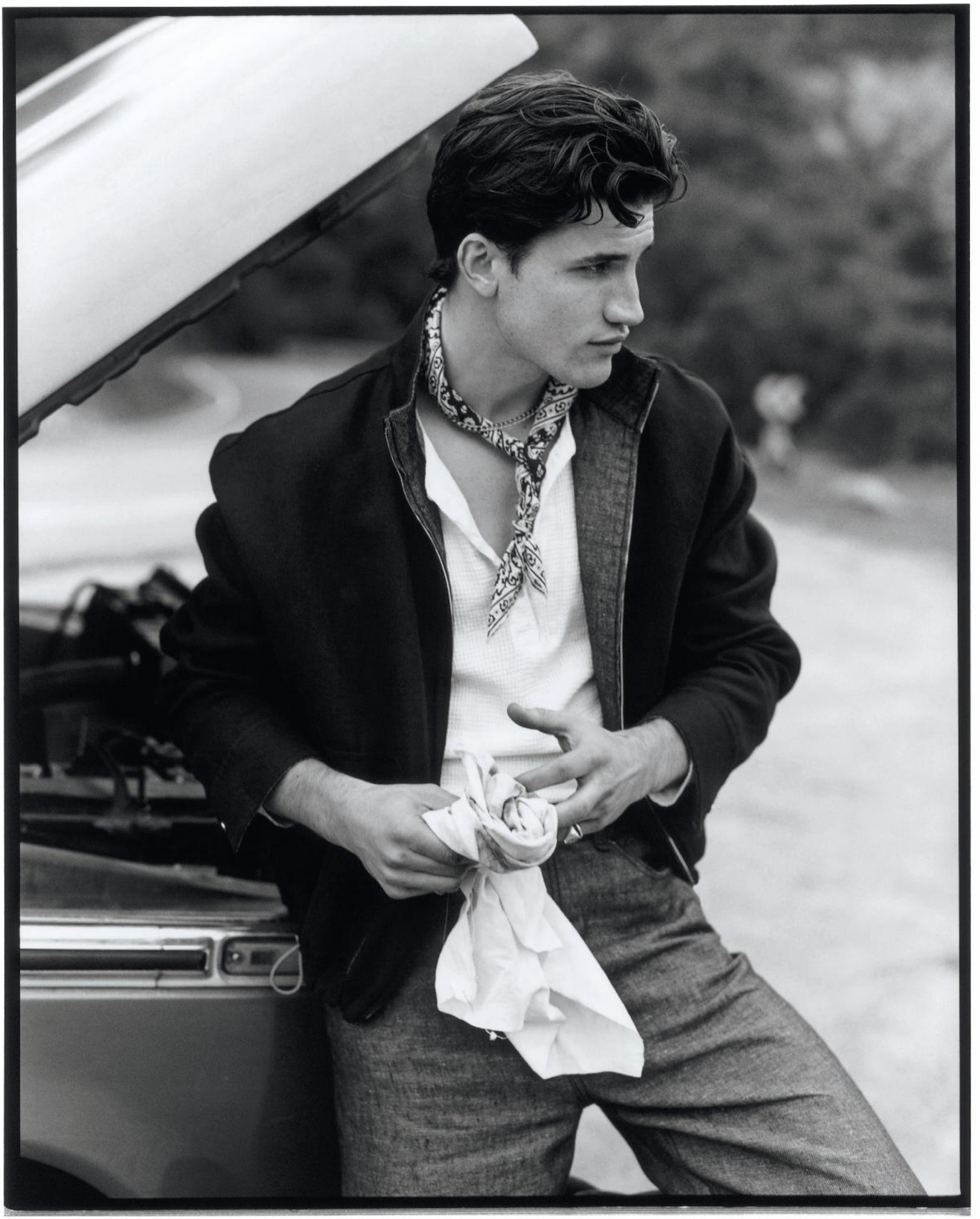




Polo en maille de coton et pantalon en denim, **GUESS.** Chaîne et bagues vintage.



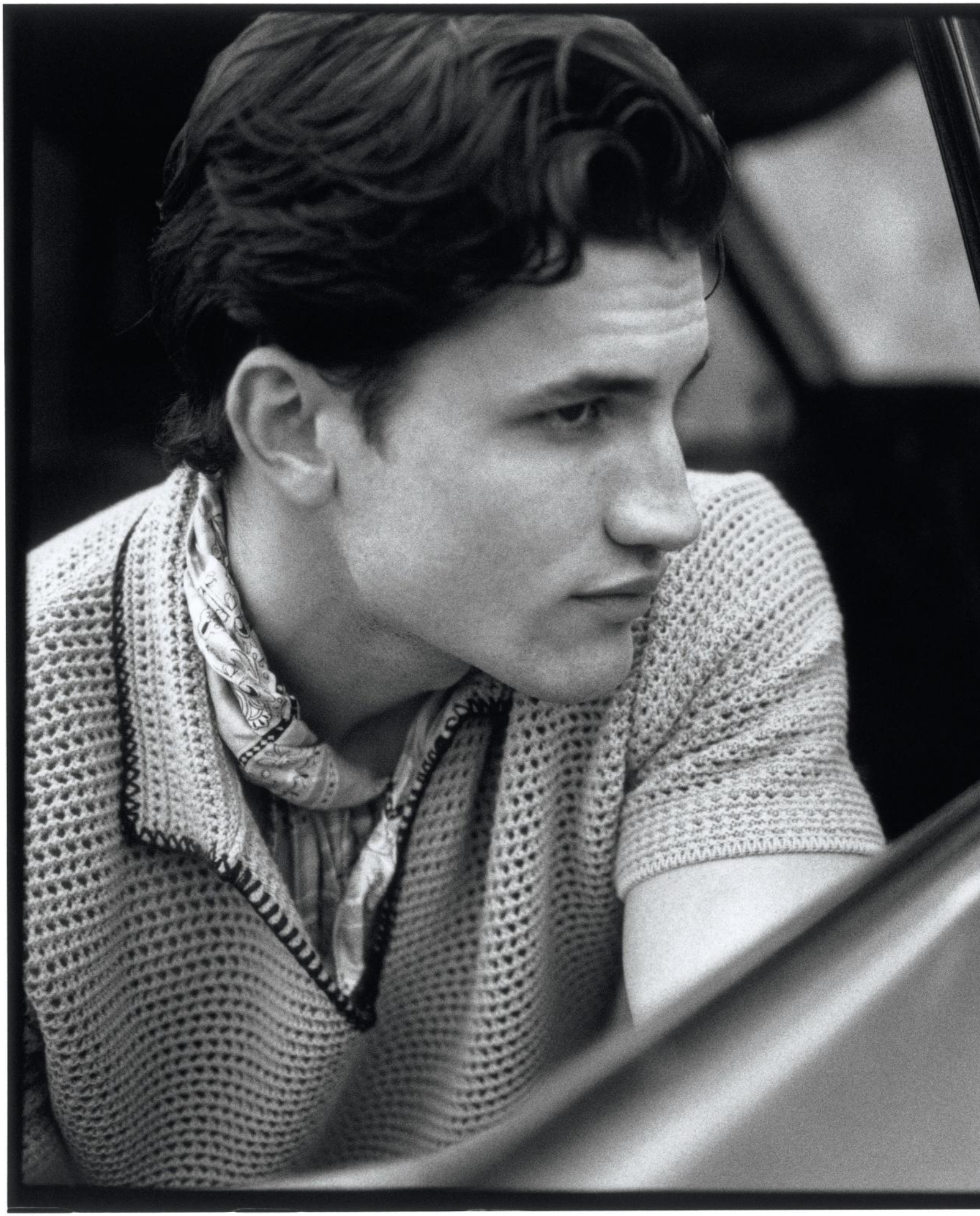
Chemise déstructurée en popeline de coton rayée, **SETCHU.** Pantalon en denim, **GUESS.** Chaussettes, **FALKE.** Mocassins, **LOUIS VUITTON.**



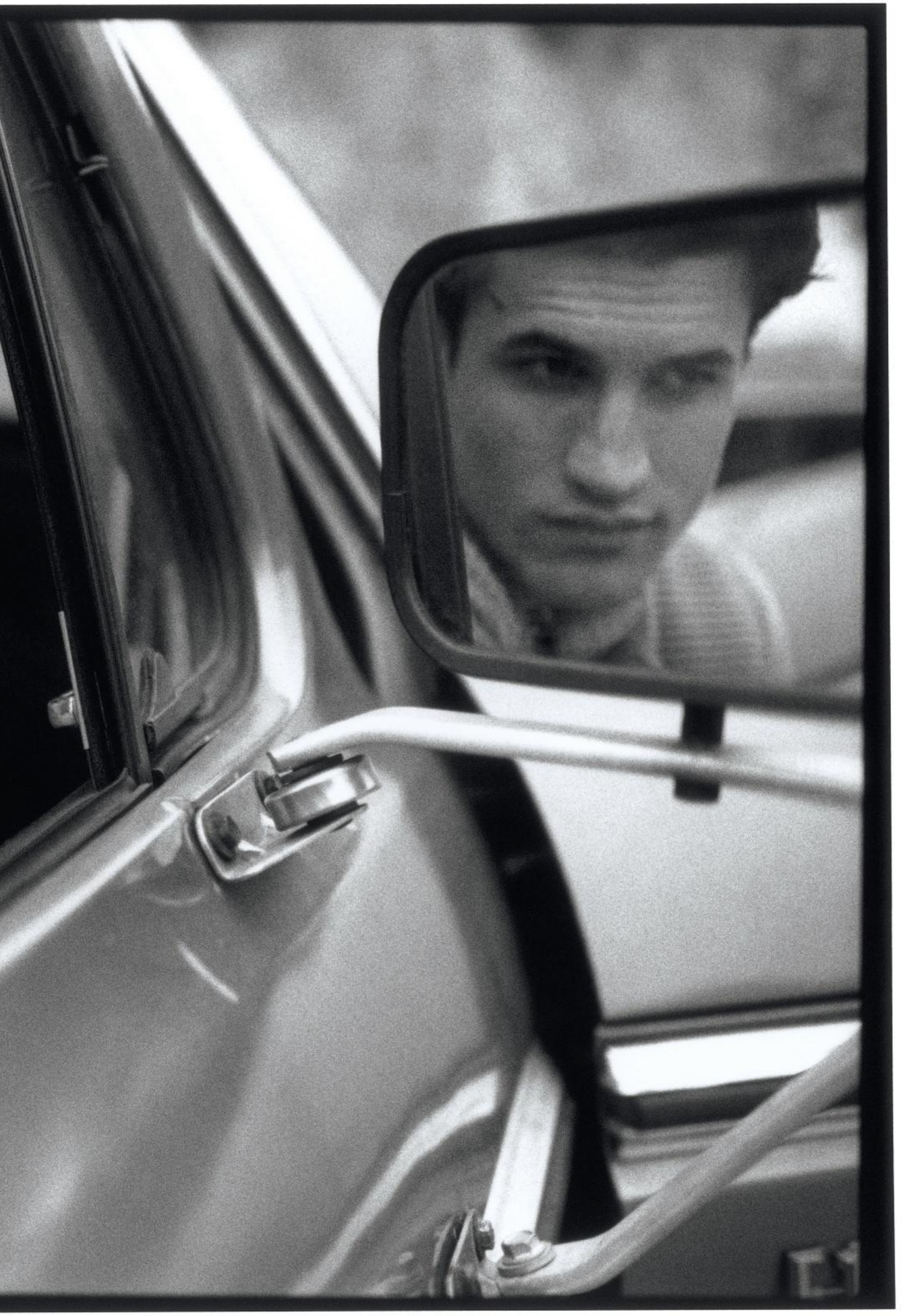
Blouson zippé réversible et pantalon en lin et coton, **FENDI.** Tee-shirt, foulard, chaîne et bagues vintage.

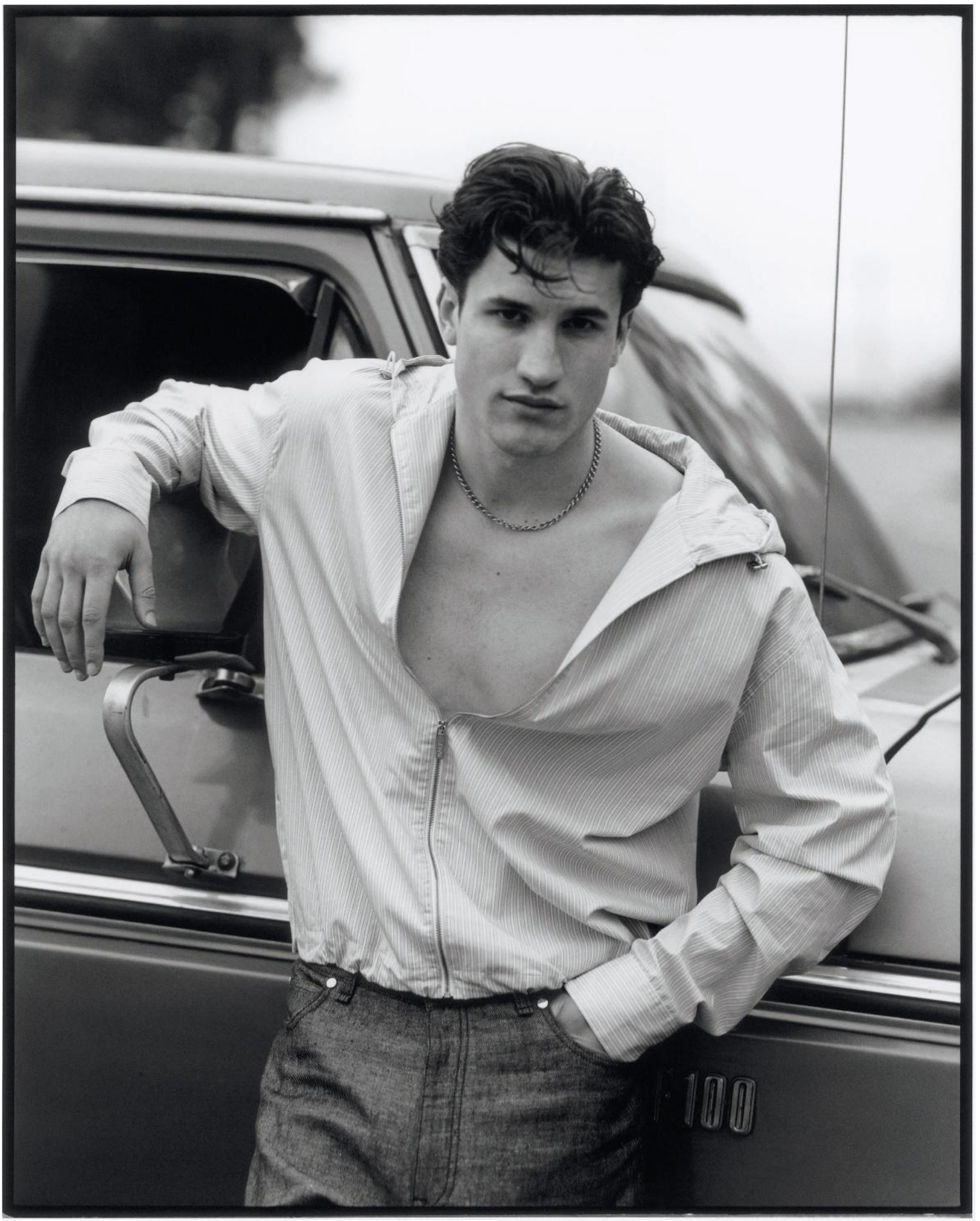


Blouson zippé en agneau plongé et pantalon en chanvre, **GIORGIO ARMANI.** Chaîne et ceinture vintage.

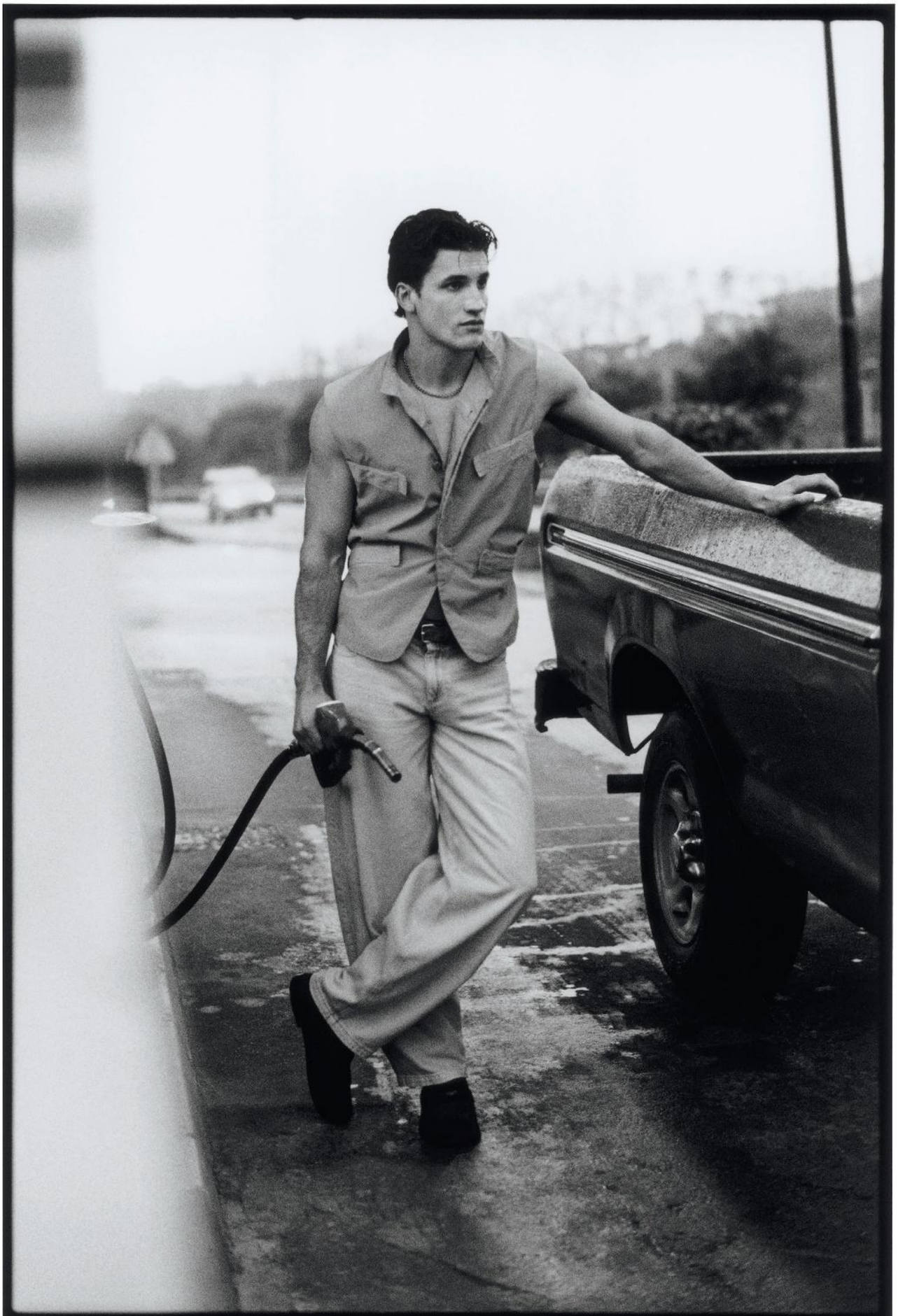


Polo en coton crocheté, **ORLEBAR BROWN.** Foulard vintage.





Blouson zippé en popeline de coton, **KARL LAGERFELD.** Pantalon en lin et coton, **FENDI.** Chaîne vintage.



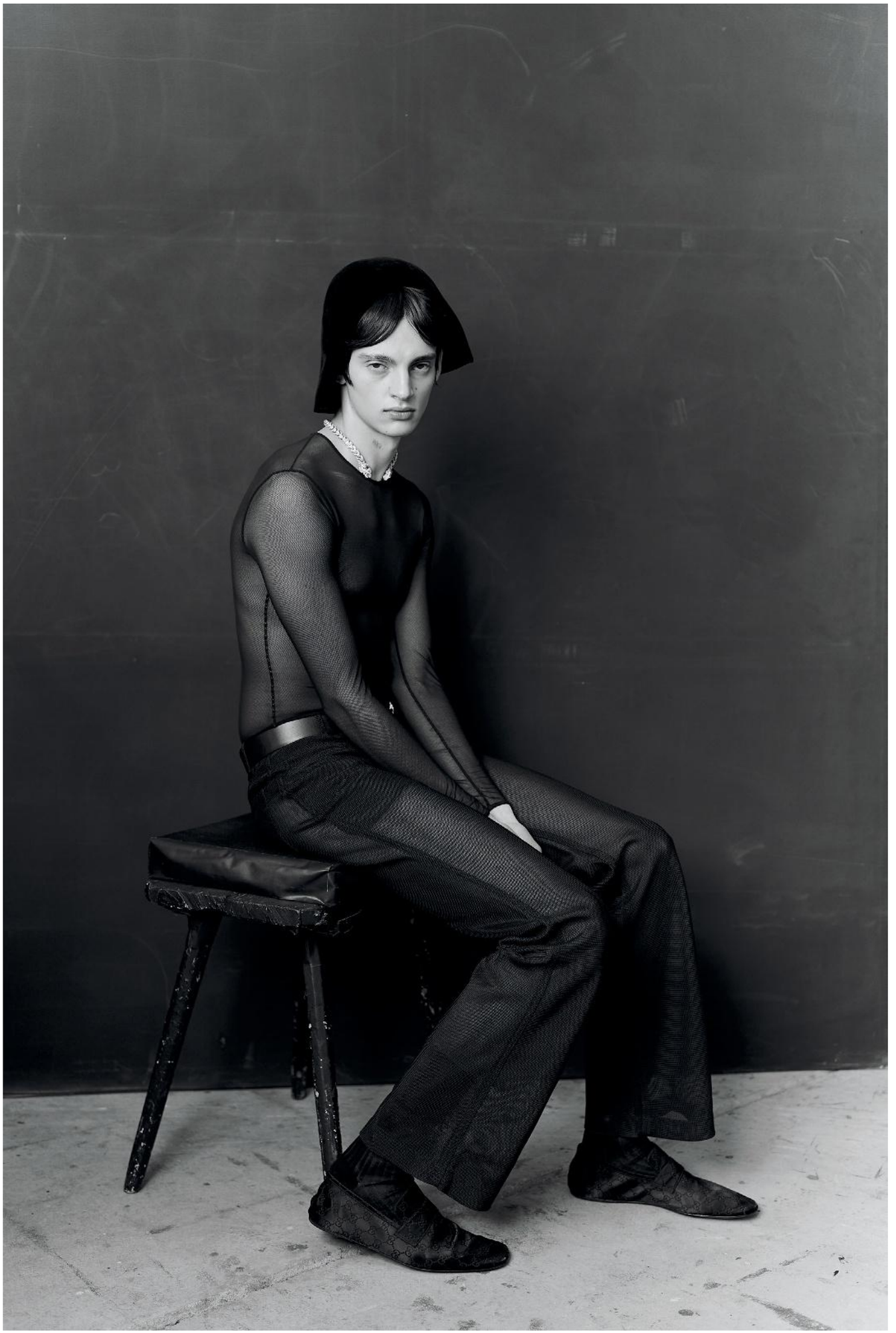
Gilet sans manches en coton technique, **IM MEN.** Pantalon en denim, **GUESS.** Mocassins, **LOUIS VUITTON.** Chaîne et ceinture vintage. Mannequin : Max Knott chez Monster MGMT. Coiffure et maquillage : Xisca Heba chez Kasteel Artist MGMT. Assistant photographe : Jake Milsom. Production : Meri Tuñí et Eva Ríos chez Barrio Productions.

Spleen et idéal

par Thomas Hauser, réalisation Samuel François



Chemise à manches courtes en coton et short en tissu technique, **PRADA.** Chapeau, **ATOURS.**



Tee-shirt et pantalon en jersey technique, collier, ceinture et mocassins, **GUCCI.** Coiffe, **ATOURS.**





Veste en drap de laine rayé, chemise en popeline de coton, pantalon en denim et richelieus, **VALENTINO.** Chapeau, **ATOURS.**



Veste et short en toile de coton, collier, chaussettes et mocassins, **LOUIS VUITTON.** Chapeau, **ATOURS.**



Veste et pantalon de costume en lainage pied-de-coq, **JUNYA WATANABE MAN.** Chapeau, **LORO PIANA.** Mocassins, **PRADA.**



Veste à col officier en satin de coton et soie, et chemise à lavallière en popeline de coton, **LORO PIANA.** Bermuda en satin de soie, **DRIES VAN NOTEN.** Toque, **ATOURS.**



Blouson croisé et pantalon en soie technique, **GIORGIO ARMANI.** Toque, **ATOURS.**



Veste en toile de laine, chemise en popeline de coton, pantalon en gabardine de coton, cravate, ceinture et mocassins, **CELINE.**



Veste de smoking en satin de soie et chemise en popeline de coton, **THE KOOPLES.** Bermuda en satin de soie, **DRIES VAN NOTEN.** Chapeau, **ATOURS.** Chaussettes, **FALKE.** Sneakers, **AMI.**



Blouson zippé en toile de coton rebrodée de cocardes, chemise en popeline de coton et short en gabardine de coton, **DSQUARED2.**
Turban et épingle à chapeau, **ATOURS.**



Chemise de smoking en voile de coton, pantalon en grain-de-poudre et nœud papillon, **CARUSO.** Tablier en toile de coton, **MIU MIU.** Coiffe, **ATOURS.** Chaussures, **LANVIN.**



Chemise brodée et pantalon en popeline de coton, **FENDI.** Débardeur en voile technique, **SYSTEM.** Chapeau, **ATOURS.**



Débardeur et bermuda en satin de soie, et sneakers, **DRIES VAN NOTEN.** Toque, **ATOURS.** Chaussettes, **FALKE.**



Mannequin : Adrian Timmermanns chez Success Models. Coiffure et maquillage : Peggy Kurka. Assistant réalisation : Johan Kierasinski. Production : Marissa Leitman chez TheLink MGMT.

Nœud couture



La Nuit de L'Homme Le Parfum se fait plus nocturne. Il renferme toute la puissance et la sensualité d'un sillage intense au cœur aromatique, enveloppé d'un fond boisé magnétique. L'ouverture vive et épicée – bergamote, anis, poivre noir – se densifie et devient plus sombre, portée par des notes de lavande et un accord chaud et enveloppant de labdanum. En fond, le trio vanille, patchouli, vétiver laisse la place à une profondeur sylvestre et sensuelle. "La Nuit de L'Homme Le Parfum", **YVES SAINT LAURENT BEAUTÉ.**

par Aude Boissou, photos Guido Mocafico, réalisation Jean Michel Clerc



Inspiré par l'emblématique sac Saddle imaginé par John Galliano, le directeur de la création parfum Francis Kurkdjian compose un floral cuiré d'une sensualité nouvelle. Ici, l'accord cuir se fait souple et voluptueux, ses accents boisés et délicatement fumés sont piqués de fleurs blanches et enveloppés de notes musquées. Loin de la puissance épicée et animale des cuirs traditionnels, la composition s'affranchit des codes pour révéler une signature plus aérienne et plus intime, à fleur de peau. "Cuir Saddle", eau de parfum, La Collection Privée, **CHRISTIAN DIOR PARFUMS.**



Christine Nagel, directrice de la création olfactive d'Hermès Parfums, imagine un jardin sous-marin où l'émerveillement se fond dans l'immensité bleue. La fraîcheur des notes minérales façonnées par l'eau et la roche ondule sous la douceur solaire des fleurs de tiaré et la rondeur boisée enveloppante de la noix de tamanu. Un sillage lumineux, floral et salin capturé au cœur d'un flacon lanterne azuré. "Un Jardin Sous La Mer", eau de toilette, **HERMÈS**.



Olivier Polge, parfumeur-créateur de la maison au double C, signe une nouvelle intensité de Bleu de Chanel, plus puissante et plus profonde, à l'instar d'un extrait de parfum. Le précieux bois de santal, pierre angulaire de la composition, s'entrelace au ciste labdanum, prisé pour ses facettes résineuses, cuirées et ambrées. Le flacon minimaliste dessine un cube parfait immergé dans un bleu-noir profond majestueux. "Bleu de Chanel L'Exclusif", **CHANEL.**



Entre fraîcheur hespéridée et profondeur boisée, Eau Cendrée, héritage olfactif des années 70, se donne à voir presque à l'identique. En tête, un vent aromatique vivifiant de bergamote, de citron, de petit-grain et de lavande se mêle à un bouquet floral subtilement épicé d'œillet, de sauge sclarée et de poivre noir. En fond, les notes chaleureuses et texturées du musc, du vétiver et du patchouli intensifient le sillage et signent une eau duelle lumineuse et enveloppante. "Eau Cendrée", eau de toilette, **JACOMO.**



En toile de fond, une mer énergisante inspire cette création de Marie Salamagne : une fragrance boisée aquatique, vivifiante et tonique. La sauge sclarée et la lavande s'entrelacent au poivre rose ; puis le trio s'unit avec un accord caviar minéral sophistiqué et une résine de cyprès qui signe la facette sylvestre. En fond, le duo ambre-vétiver, racé et durable, déploie une chaleur profonde. "Lacoste Original Aqua", eau de parfum, **LACOSTE.**

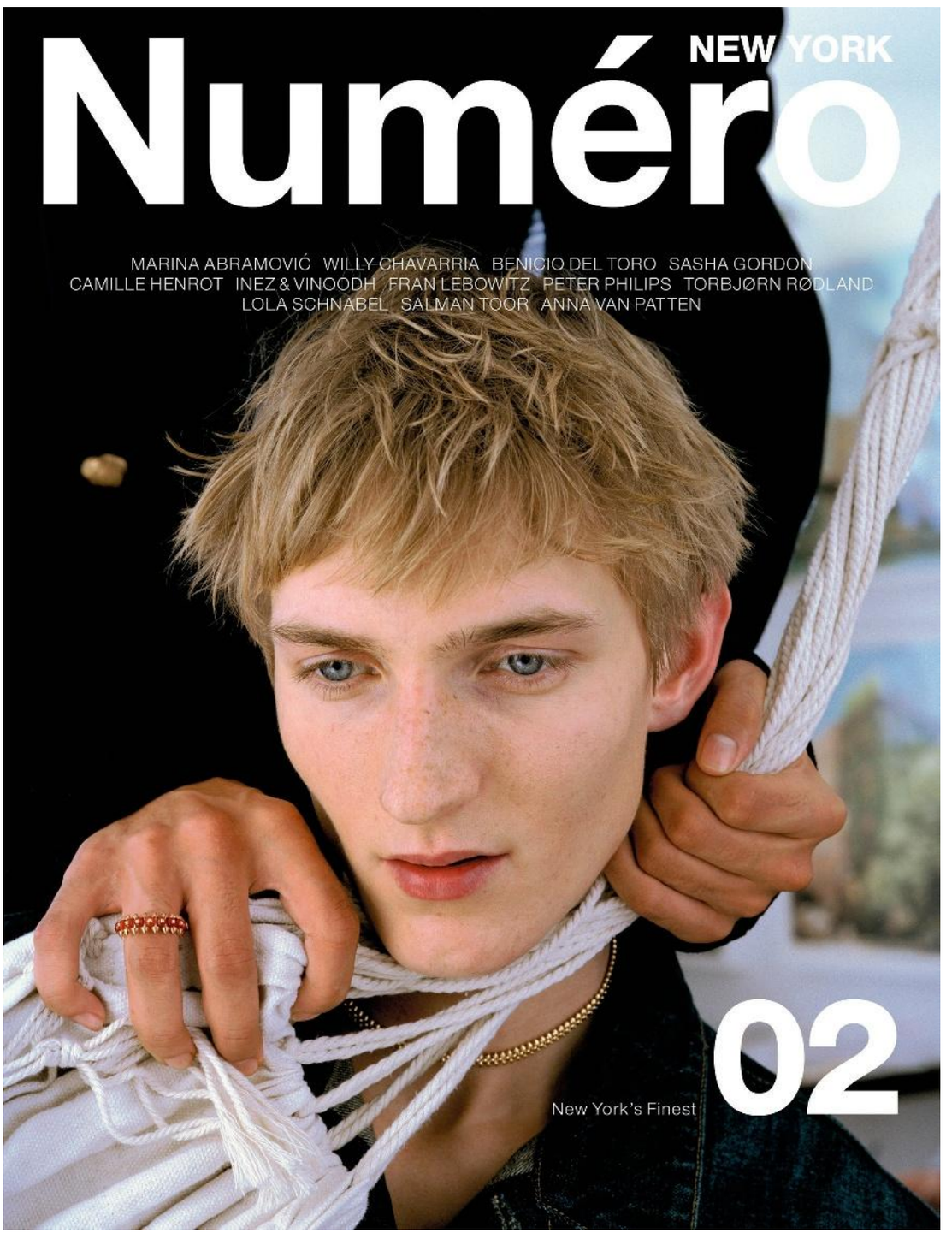


Troisième variation de la collection Oud, Oud Satin Mood révèle une facette plus soyeuse et enveloppante de l'oud. Porté par un accord de violette, le bois précieux – or noir de la parfumerie – s'imprègne d'essence de rose avant de se lover dans un sillage ambré vanillé, doux et sensuel, pour habiller la peau d'un éclat satiné oriental. "Oud Satin Mood", eau de parfum, collection Oud, **MAISON FRANCIS KURKDJIAN.**



Une ode au géranium signée du parfumeur Alexis Dadier. Au cœur d'une silhouette olfactive chic et intensément verte, le géranium déploie un souffle floral aux accents rosés, traversé de nuances boisées, enveloppantes, sèches et terreuses. En tête, un frisson givré électrisant accompagne une bouffée aromatique mêlant feuilles de *shiso,* buchu et menthe poivrée. En fond, patchouli, mousse de chêne et tonalités ambrées diffusent une sensualité lumineuse et une modernité vibrante. "L'Eau Rêvée d'Hubert", eau de toilette, collection Les Eaux Rêvées, **SISLEY.**

Numéro New York disponible en kiosque et sur shop.numero.com



Torbjørn Rødland

Scanner le QR code :

8-12 AVRIL 2026
TUILERIES

#PADParis
padesignart
www.padesignart.com

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Sous le haut patronage de
Monsieur Emmanuel MACRON
Président de la République

Soutenu par
le Ministère de la Culture

PAD

PARIS

DESIGN

soeur

TOLIX

ELLE DECORATION

Numéro art

POINT DE VUE

GOODMOODS

SL Les Echos SÉRIE LIMITÉE

MilK DECORATION

Galerie

Palace Scope


SAINT LAURENT
01:12:2025
YSL.COM